

PRESENCE DU FUTUR

gene wolfe  
le nouveau  
soleil de teur 1

GENE WOLFE

*LE NOUVEAU SOLEIL  
DE TEUR 1*

Cinquième partie du Livre du Nouveau Soleil

roman traduit de l'américain  
par WILLIAM DESMOND



DENOËL

Titre original :

THE URTH OF THE NEW SUN  
(Tor Books, New York)

© 1987, by Gene Wolfe

*Et pour la traduction française*

© 1989, par Éditions Denoël  
30, rue de l'Université, 75007 Paris  
ISBN : 2-207-30488-4

*Je dédie ce livre  
à Elliot et Barbara,  
qui savent pour quelles raisons.*

*Debout ! Car dans le bol de la nuit le matin  
À lancé la pierre qui disperse le vol des étoiles :  
Et vois ! Le chasseur de l'Est a capturé  
La tourelle du sultan dans un nœud coulant de lumière.*

FITZGERALD

# CHAPITRE I

## Le grand mât

Après avoir jeté un manuscrit dans les océans du temps, voici que je recommence. Certes, c'est absurde ; mais je ne suis pas – et ne serai pas – absurde au point de m'imaginer qu'il trouvera jamais un lecteur, fût-ce moi-même. Mais que l'on me laisse dire, à personne et à rien, simplement qui je suis et ce que j'ai fait pour Teur.

Mon véritable nom est Sévérian. Mes amis, qui ne furent jamais nombreux, me surnommaient Sévérian le Boiteux ; et mes soldats, qui un temps furent innombrables sous mes ordres, Sévérian le Grand. Quant à mes ennemis, qui se reproduisaient comme des mouches, et comme des mouches grouillaient sur les cadavres jonchant les champs de bataille, j'étais pour eux Sévérian le Bourreau. Je fus le dernier autarque de notre empire et, en tant que tel, le seul maître légitime de ce monde, lorsque nous l'appelions Teur.

Mais quelle corvée d'écrire ce récit ! Il y a quelques années – en admettant que la notion de temps signifie encore quelque chose – j'écrivais dans ma cabine sur le vaisseau de Tzadkiel, recomposant de mémoire le livre que j'avais rédigé dans un lanterneau du Manoir Absolu. Assis à pousser ma plume comme n'importe quel clerc, recopiant un texte que je n'avais aucune difficulté à évoquer, avec l'impression d'accomplir l'acte significatif final – ou plutôt l'acte final dépourvu de sens – de ma vie.

Ainsi donc j'écrivais, je dormais et me relevais pour écrire ; l'encre noircissait le papier. Je revécus finalement le moment où

j'étais entré dans la tour de la pauvre Valéria ; j'entendis ça, et tout le reste aussi me parla ; je sentis le noble fardeau d'être un homme peser sur mes épaules et sus que ma jeunesse était finie. Cela se passait il y a dix ans, je crois. Dix années s'étaient écoulées depuis que j'avais transcrit ces événements dans le Manoir Absolu. Cela date maintenant d'un siècle ou plus. Qui pourrait le dire ?

J'avais emporté à bord un coffret de plomb étroit au couvercle presque indécelable. Mon manuscrit le remplissait, comme je savais qu'il le ferait. Je l'y enfermai, verrouillai la serrure, réglai mon pistolet au niveau le plus bas et scellai par fusion coffre et couvercle de plomb.

Pour aller sur le pont, il faut emprunter d'étranges coursives souvent remplies de l'écho de voix que l'on comprend toujours même si on ne les distingue pas nettement. Lorsque l'on atteint une écouteille, il faut endosser un manteau d'air, son atmosphère personnelle, en quelque sorte, invisible et retenue par ce qui a l'apparence d'un simple collier brillant fait de maillons cylindriques. Il y a un capuchon d'air pour la tête, des gants d'air pour les mains (lesquels deviennent très fins lorsque l'on saisit quelque chose, et le froid vous pénètre), des bottes d'air, et ainsi de suite.

Ces vaisseaux qui naviguent entre les soleils sont différents des vaisseaux terrestres ; ils n'ont pas qu'un pont et qu'une coque, mais une multiplicité de ponts, ce qui fait qu'en passant par-dessus un bastingage, on se retrouve sur un autre pont. Ces ponts sont en bois, ce matériau résistant mieux au froid mortel que le métal ; mais le bois recouvre de la pierre et du métal.

Des mâts s'élèvent de chaque pont, cent fois plus hauts que le Donjon du Drapeau ou que la Citadelle. Ils paraissent se dresser tout droits, mais lorsque l'on met un œil dans leur alignement, ce qui est comme regarder quelque route usée se perdant au-delà de l'horizon, on s'aperçoit qu'ils sont légèrement courbés, ployant sous le vent des soleils.

Les mâts sont innombrables ; chacun porte mille vergues, et de chaque vergue tombe une voile de fuligine et d'argent. Elles emplissent le ciel, si bien que si l'on veut voir les nuances de citron, de blanc, de violet et de rose des lointains soleils, il faut

s'évertuer à couler un œil entre elles, comme pour apercevoir les étoiles par une nuit d'automne, quand le vent pousse les nuages.

Comme me l'a raconté le steward, il arrive parfois qu'un marin lâche prise. Sur Terre, en général, le malheureux vient heurter le pont et se tue. Ils ne courent pas de risques semblables ici. Bien que le vaisseau soit titanesque et rempli d'immenses trésors, et bien que nous soyons par rapport à son centre aussi près que sur Terre les hommes sont près du centre de la planète, son attraction est faible. Le marin étourdi dérive parmi les voiles comme une fleur de chardon, mortifié à l'idée des ricanements de ses compagnons dont il ne peut cependant entendre la voix. (Car le vide réduit toutes les voix au silence, sauf lorsque l'on se parle à soi-même, ou lorsque l'on s'approche de si près que les deux atmosphères entrent en contact.) Et j'ai entendu dire que, s'il n'en était pas ainsi, le rugissement des soleils assourdirait l'univers.

De tout cela je ne savais guère plus, lorsque je m'aventurai sur le pont. On m'avait dit qu'il fallait porter un collier et que les écouteilles étaient conçues de telle manière que la partie intérieure du sas devait être fermée pour que l'on pût ouvrir la partie extérieure. C'était tout, ou à peu près. Imaginez donc ma surprise lorsque, mon coffre sous le bras, je passai à l'extérieur.

Au-dessus de moi s'élevaient les mâts noirs aux voiles d'argent, étagées à l'infini, comme si elles s'étendaient jusqu'aux étoiles. Le gréement était comme une toile d'araignée pour laquelle il aurait fallu une tarantule grande comme le vaisseau lui-même – et le vaisseau était plus vaste que bien des îles qui peuvent s'enorgueillir d'une citadelle et d'un écuyer, lequel se croit presque un monarque. Le pont lui-même s'allongeait comme une plaine ; je dus faire appel à tout mon courage pour simplement y poser le pied.

Tant que j'étais resté assis à écrire dans ma cabine, je n'avais eu que vaguement conscience que mon poids se trouvait réduit de sept huitièmes. Je me faisais maintenant l'impression d'être un fantôme, ou plutôt un homme de papier, le parfait époux de la femme de papier que j'avais coloriée et exhibée lorsque j'étais enfant. La force des vents solaires est inférieure au plus léger des zéphirs de Teur ; néanmoins, je redoutais que celui-ci ne

m'emportât. J'avais davantage l'impression de flotter au-dessus du pont que de l'arpenter. D'ailleurs, je savais qu'il en était ainsi, à cause de la semelle d'air que le collier maintient sous les semelles du marcheur.

Je regardai autour de moi, à la recherche d'un marin qui pourrait me donner des conseils pour grimper, ayant pensé en trouver beaucoup sur le pont, comme sur ceux des navires de Teur. Il n'y avait personne ; pour éviter que l'air des manteaux ne devînt vicié, tous les matelots restaient sous le pont et n'en sortaient que lorsque le service les requérait. Sans y penser, j'appelai à voix haute ; il n'y eut, bien entendu, aucune réponse.

Un mât se dressait à quelques encablures, mais je me rendis compte que je n'avais aucun espoir de pouvoir y grimper dès que je l'examinai ; son fût était plus énorme que celui des géants les plus altiers de nos forêts, et aussi lisse que du métal. Je me mis à marcher, redoutant mille choses inoffensives et totalement ignorant des risques réels que je courais.

Les grands ponts sont plats, si bien que deux matelots éloignés peuvent communiquer par signes ; incurvés, les hommes se seraient rapidement perdus de vue, comme se perdent de vue les bateaux qui franchissent leur horizon mutuel, sur la mer. En fait, ils donnaient l'impression de monter, sauf lorsqu'on se tenait au milieu ; et, en dépit de ma légèreté, j'avais l'impression d'escalader une colline fantôme.

C'est ce que je fis le temps de bien des respirations, pendant peut-être une demi-veille. Le silence avait quelque chose d'écrasant pour l'esprit, de plus palpable que le vaisseau lui-même. J'entendais seulement, lointain, le bruit étouffé de mes pas irréguliers sur le pont et, de temps en temps, une vibration qui m'était transmise par la voûte plantaire. En dehors de ces bruits, rien. Même à l'époque où je suivais les leçons de maître Malrubius, je savais déjà que l'espace entre les soleils est loin d'être vide ; c'est par centaines et peut-être même par milliers que s'y font des voyages. Comme je l'appris plus tard, on y trouve d'autres choses : l'ondine que je rencontrais par deux fois m'avait dit qu'il lui arrivait de nager dans le vide, et l'entité ailée que j'avais aperçue dans le livre du père Inire y prenait son vol.

Mais maintenant je découvrais ce que je n'avais jamais réellement su auparavant : que tous ces vaisseaux et ces entités titaniques ne sont qu'une poignée de graines éparpillées dans un immense désert qui demeure aussi vide après qu'elles y ont été jetées. Je fus tenté de retourner en boitillant à ma cabine – mais je savais que mon orgueil me forcerait à en sortir de nouveau.

J'approchai finalement du réseau délicat d'un gréement frappé sur le pont ; des câbles qui captaient parfois la lumière des étoiles et qui parfois s'évanouissaient dans les ténèbres ou contre les monumentaux pans argentés de la voilure. Si fins qu'ils parussent de loin, chacun de ces câbles était plus épais que les piliers de notre cathédrale.

J'avais un manteau de laine sous mon manteau d'air ; j'en resserrai la ceinture, et y glissai le coffret. Concentrant toutes mes forces dans ma bonne jambe, je sautai.

Mon corps m'ayant donné l'impression d'avoir la consistance de la plume, j'avais cru que je m'élèverais lentement, comme on m'avait dit que les gabiers flottaient entre les vergues. Il n'en fut rien. Je bondis aussi vivement et peut-être même avec encore plus de vitesse qu'ici, sur Ushas, mais je ne ralenti pas, comme dans un saut normal. Je gardai mon élan initial et filai vers le haut, saisi d'impressions à la fois merveilleuses et terrifiantes.

Ce fut bientôt la terreur qui l'emporta, car je ne pouvais me tenir comme je le souhaitais ; mes pieds se soulevaient indépendamment de moi, je me retrouvai flottant sur le côté, puis me mis à tournoyer dans le vide comme l'épée que l'on lance au moment de la victoire.

L'éclair d'un câble passa, hors de portée. J'entendis un cri étranglé, et me rendis compte au bout d'un instant qu'il venait de sortir de ma propre gorge. Un deuxième câble brillait, un peu plus haut. Que je l'eusse ou non voulu, j'étais précipité vers lui comme on se précipite sur l'ennemi ; je le saisis et m'y accrochai. J'eus l'impression que mon bras était sur le point d'être arraché et le coffret de plomb – qui tressauta et me frôla la tête – faillit m'étrangler avec mon propre manteau. Étreignant le câble glacé de mes jambes, je m'efforçai de reprendre mon souffle.

NOMBREUSES étaient les alouettes qui hantaient les jardins du Manoir Absolu et, comme les domestiques inférieurs (éboueurs, porteurs et autres), les piégeaient parfois pour les apprêter, elles craignaient les hommes. Je les avais souvent observées et enviées tandis qu'elles couraient sans tomber le long d'un tronc, paraissant tout ignorer de la faim dévorante qui régnait sur Teur. J'étais maintenant devenu moi-même une alouette. L'imperceptible attraction qu'exerçait le vaisseau me disait que le pont m'indiquait la direction du bas, mais c'était comme le souvenir tenu d'un souvenir : une fois, peut-être, étais-je tombé. Je me souvenais de m'être rappelé cette chute.

Mais le câble était comme un sentier dans la pampa ; aller vers le haut était aussi facile qu'aller vers le bas et, en vérité, rien n'était plus facile. Les innombrables torons qui le composaient étaient autant de prises, et je l'escaladai comme une petite bête au long dos bossu, lièvre bondissant sur une souche.

Bientôt le câble rejoignit une bôme – la vergue, en fait, qui retenait la voile la plus basse ; je bondis alors vers un hauban plus mince, et de là sur un troisième. Une fois à califourchon sur la vergue à laquelle il conduisait, je m'aperçus que je ne montais plus ; le murmure venu d'« en bas » s'était tu et la coque d'un brun grisâtre dérivait simplement quelque part aux limites de ma vision.

Au-delà de ma tête, pan après pan, s'étendaient des voiles d'argent, apparemment toujours aussi innombrables. À ma droite et à ma gauche, les mâts des autres ponts divergeaient comme les dents d'un harpon – ou plutôt, comme s'il y avait eu des rangées sans fin de harpons fourchus, car il y avait d'autres mâts au-delà de ceux qui m'entouraient, des mâts que séparaient des dizaines de lieues. Semblables aux doigts de l'Incréé, ils indiquaient la fin de l'univers, leurs voiles les plus hautes réduites à de minuscules paillettes brillantes qui se perdaient au milieu de l'éclat des étoiles. De là où je me tenais, j'aurais donc pu lancer le coffret dans le vide, comme j'avais envisagé de le faire, afin qu'il fût trouvé – l'Incréé aidant – par quelqu'un d'une autre race.

Deux choses m'en empêchèrent, la première relevant davantage du souvenir que de la réflexion : souvenir de ma résolution prise autrefois, lorsque je notais toutes mes spéculations, nouvelles pour moi, sur les vaisseaux des hiérodules, en attendant que le nôtre eût pénétré le tissu temporel. J'avais déjà confié le manuscrit initial de mon compte rendu à la bibliothèque de maître Oultan, où il ne survivrait pas plus longtemps que notre Teur elle-même.

Cette copie, je l'avais tout d'abord conçue en pensant à une autre création ; si bien que même en cas d'échec lors du grand procès qui m'attendait, j'aurais réussi à faire parvenir quelque chose de notre monde – fût-ce une infime parcelle – au-delà des bornes de l'univers.

Je contemplais maintenant les étoiles, ces soleils si lointains que les planètes qui les encerclaient de leur orbe étaient invisibles, lors même que certaines étaient plus vastes que Serenus ; et des tourbillons d'astres tellement éloignés que l'on aurait dit que brillait une seule étoile là où en grouillaient des milliards. Et je m'émerveillais à l'idée que tout cela eût pu m'apparaître trop médiocre pour mes ambitions, me demandant si elles étaient venues d'ailleurs ou de moi-même, bien que les mystes déclarassent que leur croissance s'était arrêtée.

La deuxième n'était peut-être pas vraiment une pensée non plus ; un simple instinct, un incontrôlable désir, plutôt, celui de grimper jusqu'au sommet. Pour ma défense, je pourrais dire que je savais qu'une telle occasion ne se représenterait peut-être jamais, que mes fonctions me laissaient rarement la possibilité de faire ce qu'accomplissaient les marins quand le devoir le leur commandait, et ainsi de suite.

Tout cela n'était que rationalisations – la jouissance était tout ce qui comptait. Pendant des années je n'avais connu la joie que dans les victoires, et voici que je me sentais de nouveau comme un enfant. Lorsque j'avais désiré faire l'ascension du Grand Donjon, je ne m'étais pas imaginé que celui-ci pût vouloir escalader le ciel. J'étais mieux informé maintenant. Mais ce vaisseau, quant à lui, grimpait au-delà du ciel, et je voulais faire cette escalade avec lui.

Plus je m'élevais dans le gréement, plus avancer devenait facile – et dangereux. Il ne me restait plus le moindre poids. Je bondissai de vergue en hauban, de hauban en tangon et au bout d'une douzaine de ces sauts, je me dis qu'il n'y avait aucune raison de ne pas pousser jusqu'au point le plus haut du mât, et que d'ailleurs il me suffirait d'un saut pour y parvenir, si seulement je le voulais. Ainsi m'élevai-je comme une fusée de feu d'artifice un soir d'été ; j'aurais pu imaginer mon sifflement ou une traînée d'étincelles rouges ou bleues derrière moi.

L'interminable procession des câbles et des haubans défilait devant moi. J'aperçus une fois, apparemment suspendue dans l'espace entre deux voiles, une forme dorée indistincte, veinée d'écarlate ; je supposai qu'il s'agissait d'un instrument placé de manière à être plus près des étoiles, ou encore un objet oublié sur le pont que quelque changement mineur de trajectoire avait fait flotter jusque-là.

Je continuais à filer vers le haut.

Le sommet du mât était en vue. Je tendis la main vers un hauban. Ils étaient à peine plus gros qu'un doigt maintenant, alors que la surface des voiles était celle de dizaines et dizaines de prairies.

J'avais mal calculé mon geste : le hauban était hors de portée. Un autre passa comme un éclair.

Et encore un autre. Trop loin, cette fois, de trois coudées.

J'essayai de me contorsionner comme un nageur, mais ne réussis qu'à relever les genoux. Les câbles brillants du gréement, même en bas, étaient séparés par de grands intervalles ; pour ce seul mât ils étaient plus de cent. Il n'en restait plus qu'un seul, celui du sommet. Mes doigts l'effleurèrent, sans pouvoir l'empoigner.

## CHAPITRE II

### Le cinquième matelot

Le terme de ma vie venait d'arriver, et je le savais. À bord du *Samru*, on laissait une longue corde trainer de la poupe pour secourir tout marin tombé par-dessus bord. Notre vaisseau remorquait-il une telle ligne ? Je l'ignorais. Mais si oui, elle ne m'aurait servi à rien. Mon problème (ma tragédie, suis-je tenté d'écrire) était qu'au lieu de tomber du bastingage et de filer le long du gouvernail, je m'élevais au-dessus de toute la forêt de mâts. Et je poursuivais ainsi mon ascension – ou, plus simplement, je continuais de m'éloigner du vaisseau, à la même vitesse qu'au moment de mon saut.

En dessous de moi, ou du moins dans la direction de mes pieds, le vaisseau m'apparaissait comme un continent argenté se rapetissant, ses mâts noirs et ses vergues aussi graciles que des antennes de grillons. Autour de moi, les étoiles que plus rien ne cachait brûlaient, ardentes, avec une splendeur inconnue depuis Teur. Pendant un instant, non point parce que mon cerveau fonctionnait mais parce qu'au contraire il restait paralysé, je cherchai notre planète ; elle aurait dû être verte, me disais-je, verte comme la lune, mais avec des calottes blanches, celles des champs de glace qui se refermaient sur les continents envahis par le froid. Je ne la trouvai pas, ni même le disque orange injecté d'écarlate de notre vieux soleil.

Je compris alors que je regardais dans la mauvaise direction. J'aurais dû me tourner vers la poupe pour voir Teur. C'est ce que je fis, et j'aperçus alors non pas ce que je cherchais, mais un tourbillon de fuligine, la couleur qui est plus noire que le noir.

On aurait dit un immense maelström de vide ; mais des lumières colorées l'entouraient, comme si des milliards de milliards d'étoiles dansaient.

Je sus alors que le miracle s'était produit sans que je m'en rendisse compte, alors que je recopiais quelque formule lourde de maître Gurloes ou un événement de la guerre ascienne. Nous venions de pénétrer dans le tissu du temps, et le tourbillon de fuligine indiquait la fin de l'univers.

Où son commencement. Dans ce cas, ce scintillant anneau d'étoiles était les jeunes soleils en train de se disperser, et le seul véritable anneau magique que l'univers connaîtrait jamais. Les saluant, je criai de joie, même si personne, en dehors de l'Incréé et de moi-même, ne m'entendit.

J'écartai mon manteau et retirai le coffret de plomb ; je le tins au-dessus de la tête et le lançai à deux mains, me réjouissant en ce geste, hors de mon manteau d'air invisible, hors des confins du vaisseau, hors de cet univers auquel le coffret et moi-même appartenions, au cœur de la nouvelle création, comme une offrande finale de l'ancienne.

Sur-le-champ, ma destinée me reprit en main, m'expédiant d'où je venais. Non pas tout droit vers le point du pont que j'avais quitté et où j'aurais pu me tuer, mais selon un angle orienté vers la proue, si bien que je vis le sommet des mâts dévaler sous moi. Je me tordis le cou pour voir le suivant : c'était le dernier. À un empan ou deux sur la droite, je me serais empalé sur sa pointe. Au lieu de cela, je filai entre un hauban et la vergue de la plus haute voile dont les cargues-fonds restèrent largement hors de ma portée. Je venais de dépasser le vaisseau.

À une énorme distance et selon un angle tout à fait différent apparut alors un autre des innombrables mâts. Il était chargé de voile comme un arbre de feuilles ; ce n'était plus les voiles rectangulaires familières, mais des voiles triangulaires qu'il déployait. Un instant, je crus que j'allais dépasser aussi celui-ci, puis que j'allais le heurter. Frénétiquement, je m'agrippai au tangon du clinfoc.

Je me mis à tournoyer autour comme une oriflamme dans un vent changeant. J'étreignis quelques instants cette barre de froid glacial, haletant, puis m'élançai le long du beaupré – car

cet ultime mât était évidemment celui de beaupré – de toute la force de mes bras. Je crois que peu m'aurait importé de m'écraser sur la proue ; je ne désirais rien d'autre que toucher le pont, n'importe où.

Au lieu de cela je heurtai le tangon qui tendait une voile et glissai le long de l'immense surface argentée. Une surface qui semblait n'être que surface, aussi légère et délicate qu'un souffle, elle-même presque tissée de lumière. Elle me fit rouler et tournoyer, et m'envoya valser jusqu'au pont comme une feuille avec laquelle joue le vent.

Ou plutôt jusque sur un pont, car rien ne m'indiquait que celui sur lequel je venais d'atterrir était le même que celui que j'avais quitté. J'y restai allongé, m'efforçant de reprendre mon souffle, ma mauvaise jambe cisaillée d'élancements douloureux. Retenu, mais à peine, par la gravité propre du vaisseau.

Ma respiration restait toujours aussi frénétique ; même après cent halètements, elle ne ralentit pas et je pris conscience que mon manteau d'air n'était plus en mesure de me maintenir en vie bien longtemps. Je dus lutter pour me relever – mais, dans l'état de demi-suffocation où je me trouvais, je faillis encore m'élancer en l'air. Une écouteille se trouvait à moins d'une encablure. Je l'atteignis d'un pas titubant, l'ouvris avec ce qui me restait de force, et la refermai derrière moi. L'écouteille intérieure parut s'ouvrir presque d'elle-même.

Mon air aussitôt se purifia, comme si quelque jeune et noble brise venait de pénétrer dans une cellule fétide. Pour hâter le processus, j'ôtai le collier et m'engageai dans la coursive ou je restai quelques instants à boire l'air frais et pur, n'ayant guère conscience de l'endroit où je me trouvais, sachant seulement avec gratitude que j'étais de nouveau à l'intérieur du vaisseau et non pas à vagabonder entre les voiles comme un débris emporté par le courant.

Une lumière d'un bleu aveuglant éclairait la coursive étroite ; une lumière qui rampait lentement sur les parois et le plafond avec des clignotements et paraissait surveiller l'endroit sans en faire partie.

Rien n'échappe à ma mémoire, sauf lorsque je deviens inconscient ou presque inconscient ; je me souvenais de tous les

couloirs que j'avais suivis pour me rendre de ma cabine à l'écouille, et celui-ci n'était aucun de ceux-ci. La plupart des premiers étaient meublés comme des salons de châteaux, avec des tableaux aux murs et un parquet ciré. Ici, le bois brun du pont avait cédé la place à une moquette verte évoquant de l'herbe, dotée de minuscules griffes pour accrocher la semelle des bottes.

Puis je me trouvai devant une décision bien désagréable à prendre. L'écouille était derrière moi. Je pouvais sortir de nouveau, et passer de pont en pont, à la recherche de la partie du vaisseau d'où je venais. Ou bien suivre cette coursive et poursuivre mes investigations de l'intérieur. Cette deuxième solution présentait un immense inconvénient : à l'intérieur, je risquais de me perdre très facilement. Mais cela serait-il pire que d'errer entre les gréements, comme je l'avais fait ? Ou de se fourvoyer dans l'espace sans borne entre les soleils, comme cela avait de peu manqué m'arriver ?

J'en étais là, hésitant, lorsque j'entendis un bruit de voix. Je me souvins tout d'un coup que mon manteau était resté étroitement serré, de manière ridicule, autour de ma taille. Je le défis, et à peine avais-je terminé que ceux dont j'entendais les voix apparurent à ma vue.

Tous étaient armés, mais là s'arrêtait leur ressemblance. L'un était un homme ordinaire, comme il en traînait tous les jours sur les quais de Nessus ; un autre était d'une race comme je n'en avais jamais rencontré dans mes voyages : aussi grand qu'un exulte, il avait la peau non pas de ce brun rosâtre qu'il nous plaît d'appeler blanc, mais véritablement blanche, blanche comme de l'écume, sous une chevelure également de neige. La troisième personne était une femme, à peine plus petite que moi et exhibant les membres les plus puissants que j'aie jamais vus à quelqu'un de son sexe. Derrière ces trois-là, comme si elle était là pour les aiguillonner, se dressait une silhouette qui aurait pu être celle d'un homme massif en armure complète.

Ils seraient passés devant moi sans un mot, je crois, si je n'avais pas réagi en m'avançant au milieu de la coursive, les obligeant à s'arrêter tandis que je leur décrivais mon embarras.

« C'est déjà signalé, me répondit la silhouette en armure. Quelqu'un viendra vous chercher, ou c'est moi qui vous accompagnerai. En attendant, vous devez nous suivre.

— Où allez-vous ? » demandai-je. Mais il se tourna à ce moment-là et fit signe aux deux hommes.

« Venez », dit la femme en m'embrassant. Ce ne fut pas un long baiser, mais il me parut empreint d'une passion brutale. Elle me prit le bras d'une poigne aussi solide que celle d'un homme.

Le marin ordinaire (qui en réalité n'avait rien d'ordinaire, avec son visage assez beau à l'expression joyeuse, et ses cheveux jaunes d'homme du Sud) déclara : « Il faut venir, sans quoi ils ne sauront pas où vous chercher – s'ils cherchent vraiment. Ça ne devrait pas aller trop mal. » Il parlait par-dessus son épaule en marchant, et je le suivis, en compagnie de la femme.

« Peut-être pourrez-vous m'aider », dit alors l'homme aux cheveux blancs.

Je supposai qu'il m'avait reconnu ; et comme j'éprouvai le besoin de me faire autant d'alliés que possible, je lui répondis que je le ferais si c'était en mon pouvoir.

« Pour l'amour des Danaïdes, tiens-toi tranquille ! » lui intima la femme. Puis se tournant vers moi, elle ajouta : « Avez-vous une arme ? »

Je lui montrai mon pistolet.

« Il faudra faire attention avec ça, ici. Pouvez-vous la régler au plus bas ?

— C'est déjà fait. »

Comme les autres elle portait une sorte de mousquet, un fusil à crosse courte et épaisse et à canon fin. Un long poignard pendait à sa ceinture. Les deux hommes avaient des bolos, des coutelas de jungle à lame large, courte et lourde.

« Je m'appelle Purn, me dit l'homme blond.

— Sévérian. »

Il me tendit la main et je la lui serrai – une main de marin, grosse, rude et musclée.

« Elle, c'est Gunnie...

— Burgundofara, acheva-t-elle.

— Mais nous l'appelons Gunnie. Lui, c'est Idas », ajouta-t-il avec un geste en direction de l'homme aux cheveux blancs.

Le soldat en armure regardait la coursive en arrière de nous, ce qui ne l'empêcha pas d'aboyer : « Taisez-vous ! » Jamais je n'avais vu quelqu'un capable de tourner à ce point la tête. « Comment s'appelle-t-il ? » murmurai-je à l'intention de Purn.

Mais c'est Gunnie qui me répondit à la place. « Sidero. » Des trois, c'était elle qui semblait le moins le redouter.

« Où nous amène-t-il ? »

Sidero passa devant nous et ouvrit une porte. « Ici. C'est un bon endroit. On peut avoir confiance. On se sépare largement. Je me tiendrai au milieu. Ne faites rien, sauf si l'on vous attaque. Signaux vocaux seulement.

— Au nom de l'Incréé, intervins-je, qu'est-ce que nous sommes supposés faire ?

— Rechercher des apports, murmura Gunnie. Des sortes d'ectoplasmes, si vous préférez », ajouta-t-elle en voyant mon expression d'incompréhension. « Ne faites pas trop attention à Sidero. Tirez s'ils vous paraissent dangereux. »

Tout en parlant elle m'avait dirigé vers la porte ouverte. Idas prit la parole à son tour. « Ne vous inquiétez pas, nous n'en trouverons probablement pas. » Il était si près derrière nous que je franchis l'entrée presque automatiquement.

Il faisait un noir de poix, mais je me rendis immédiatement compte que nous nous tenions non plus sur un plancher solide mais sur une sorte de lattis métallique branlant, un peu comme un gril, et que nous venions de déboucher dans une salle bien plus grande qu'une pièce ordinaire.

Les cheveux de Gunnie effleurèrent mon épaule tandis qu'elle avançait le cou pour scruter les ténèbres, et une odeur qui mêlait sueur et parfum parvint jusqu'à mes narines. « Allume, Sidero. On ne voit rien du tout, là-dedans. »

Une lumière aveuglante jaillit, plus jaune que celle de la coursive que nous venions de quitter ; une sorte de rayonnement moutarde qui paraissait absorber les couleurs de toute chose. Nous nous tenions en un groupe compact, tous les quatre, sur un sol de barres noires pas plus grosses qu'un petit doigt d'adulte. Il n'y avait aucune rambarde, et l'espace qu'il y

avait devant nous et en dessous (car le plafond, au-dessus, devait soutenir le pont du vaisseau) aurait suffi à contenir la tour Matachine.

Mais ce qu'il contenait pour l'instant était un amoncellement de marchandises : boîtes, caisses, barils, colis en tout genre ; des machines et des pièces détachées de machine ; des sacs, souvent taillés dans un matériau translucide et iridescent ; des piles de bois en grumes.

« Là ! » aboya Sidero, en tendant la main en direction d'une échelle arachnéenne qui descendait le long de la paroi.

« Vous le premier », dis-je.

Il n'eut aucun mouvement précipité vers moi – nous n'étions qu'à un empan l'un de l'autre – et je n'eus donc pas le temps de tirer mon arme. Il m'empoigna avec une force que je trouvai stupéfiante, me força à poser le pied sur la première marche, et me poussa violemment. Je vacillai pendant un instant au bord de la plate-forme, griffant l'air, puis je tombai.

Je me serais sans aucun doute rompu le cou sur Teur. Sur le vaisseau, on pourrait presque dire que je flottai jusqu'au sol. Néanmoins, la lenteur de ma chute n'enlevait rien à la terreur que je ressentais en tombant. Je voyais le plafond et la plate-forme tournoyer au-dessus de moi. Je me rendais compte que j'allais atterrir sur le dos, que c'était mon crâne et ma colonne vertébrale qui allaient encaisser l'impact ; mais impossible de me retourner. Je voulus m'accrocher à quelque chose, et mon imagination évoqua, avec ferveur et véhémence, la vergue du clinfoc. Les quatre visages tournés vers moi – la visière métallique de Sidero, les joues d'un blanc de craie d'Idas, le sourire de Purn, les traits d'une brutale beauté de Gunnie – paraissaient des masques de cauchemar. Et certainement, il ne fut pas un seul malheureux, jeté conscient du haut de la tour de la Cloche, qui eût autant de temps pour envisager sa propre annihilation.

Le choc de l'arrivée me coupa la respiration. Pendant une centaine de battements de cœur ou davantage, je restai immobile, haletant, tout comme j'avais haleté à la recherche d'air pur avant de regagner l'intérieur du vaisseau. Je pris lentement conscience que si je venais bien d'être victime d'une

chute, je n'en avais pas davantage souffert que si j'étais tombé du lit sur ma descente de nuit, dans quelque rêve malsain de Typhon. Me redressant, je ne me trouvai rien de cassé.

Des rouleaux de papier m'avaient intercepté ; je me dis que Sidero devait savoir qu'ils se trouvaient là et que je ne serais pas blessé. Puis je découvris à côté de moi un mécanisme incliné selon un angle bizarre, un mécanisme plein de leviers, d'axes et de tiges.

Je me remis sur mes pieds. Loin au-dessus de moi, la plate-forme était vide, et fermée la porte donnant sur la coursive. Je cherchai des yeux l'échelle arachnéenne, mais seuls ses derniers barreaux émergeaient derrière le mécanisme. J'en fis le tour, gêné pour progresser par les ballots de papier inégalement rangés (ils avaient été attachés à l'aide de sisal, et certaines cordes s'étaient rompues ; si bien que je glissai sur des documents comme sur de la neige), mais en revanche très aidé par la légèreté de mon corps.

Comme je regardais à mes pieds pour savoir où je les posais, je ne vis la chose qui se tenait devant moi que lorsque je me trouvai nez à nez avec elle, écarquillant les yeux devant ce visage aveugle.

## CHAPITRE III

### La cabine

Ma main se porta à mon pistolet que je dégageai et braquai avant même d'en avoir conscience. La créature hirsute ne semblait guère différente de la silhouette bossue de la salamandre – celle qui avait failli me faire brûler vif à Thrax. Je m'attendais à la voir d'un instant à l'autre se redresser sur ses pattes arrière et exhiber la fournaise ardente de son cœur.

Elle n'en fit rien, et je ne tirai pas. Nous attendîmes, immobiles, pendant quelques instants ; puis elle s'enfuit, rebondissant et dérapant au milieu des boîtes et des ballots, comme un chiot maladroit à la poursuite de sa balle. Avec cet ignoble instinct de tuer tout ce qui lui fait peur que chaque homme possède au fond de soi, je fis feu. Le rayon – toujours potentiellement mortel, bien que réglé à son plus bas niveau depuis que j'avais scellé le coffret de plomb – fendit l'air et, paraissant se solidifier en un lingot d'or, sonna comme un gong. Cependant la créature, quelle qu'elle fût, se trouvait au moins à une douzaine d'aunes et disparaissait l'instant suivant derrière une statue emmitouflée dans son emballage.

Quelqu'un cria, et je crus reconnaître le contralto rauque de Gunnie. Il y eut un son pareil au chant d'une flèche, puis un cri monta d'une autre gorge.

La créature hirsute revint vers moi en bondissant, mais cette fois-ci, ayant repris mes esprits, je ne fis pas feu. Purn apparut et épaula son mousquet. Au lieu de l'éclair que je m'attendais à en voir jaillir, il en sortit une corde, quelque chose de souple et

de vif paraissant noir dans l'étrange lumière et qui eut ce sifflement chantant que j'avais déjà entendu.

Ce cordage noir frappa la créature hirsute et l'enroula par deux ou trois fois, sans autre résultat, me sembla-t-il. Purn poussa un cri et bondit comme une sauterelle. Il ne m'était pas encore venu à l'esprit que dans cet immense entrepôt j'aurais pu aussi bondir comme sur le pont. C'est pourquoi je l'imitai (essentiellement parce que je tenais à ne pas perdre le contact avec Sidero tant que je ne me serais pas vengé) et manquai de peu me fracasser le crâne au plafond.

Pendant que j'étais en l'air, j'eus néanmoins le temps de jouir d'une vue exceptionnelle de l'endroit. Il y avait la créature hirsute, qui aurait sans doute été couleur fauve sous le soleil de Teur, avec des rayures noires, et qui continuait à se débattre avec une énergie frénétique. Pendant que je regardais, le mousquet de Sidero la paralysa encore plus. Purn était presque sur elle, suivi d'Idas et de Gunnie, laquelle fit feu tout en se déplaçant en bonds spectaculaires d'un endroit élevé à un autre, au milieu du désordre de la cargaison.

Je retombai à proximité, montai maladroitement sur l'affût incliné d'une caronade de montagne, et ne vis la créature hirsute que lorsqu'elle fut dans mes bras ou presque. Je dis « presque » parce que je ne la saisissais pas réellement, pas davantage qu'elle ne me saisit. Nous restâmes malgré tout ensemble : les cordages noirs collaient à mes vêtements aussi bien qu'aux rubans plats (ni poil ni plume) qui recouvriraient la créature hirsute.

Nous dégringolâmes de la caronade, et je découvris alors une autre des propriétés des cordages noirs : après avoir été lancés, ils rétrécissaient au-dessous de leur longueur initiale, avec beaucoup de force. Plus on se débattait, plus ils se resserraient, et mes efforts parurent amuser Purn et Gunnie au plus haut point.

Sidero enroula encore quelques longueurs de corde autour de la créature hirsute puis dit à Gunnie de me libérer, ce qu'elle fit en coupant mes liens avec sa dague.

« Merci, dis-je.

— Ça arrive tout le temps, répondit-elle. Je me suis trouvée transformée en panier, une fois ! Ne vous inquiétez pas. »

Conduits par Sidero, Purn et Idas s'éloignaient déjà en emportant la créature. Je me relevai. « Je crains d'avoir perdu l'habitude d'être la risée des gens.

— Parce qu'autrefois, vous l'aviez ? On ne le dirait pas.

— Quand j'étais apprenti. Tout le monde se moque des jeunes apprentis, en particulier leurs aînés. »

Gunnie haussa les épaules. « Les gens font des tas de choses amusantes, si l'on y pense. Comme dormir avec la bouche ouverte. Si vous êtes quartier-maître, personne ne rit ; mais sinon, vos meilleurs amis vous mettront un mouton de poussière dedans. N'essayez pas de les enlever comme ça. »

Les cordes noires s'étaient accrochées au velours de ma chemise, et je m'étais mis à tirer dessus. « Je devrais avoir un poignard sur moi, dis-je.

— Comment, vous n'en avez pas ? » Elle me regarda avec un air de commisération, les yeux aussi grands, noirs et doux que ceux d'une vache. « Mais tout le monde devrait porter un poignard.

— Je portais une épée, autrefois. Au bout d'un temps j'y ai renoncé, sauf pour les cérémonies. Lorsque j'ai quitté ma cabine, j'ai estimé que mon pistolet suffirait largement.

— Pour se battre, oui. Mais un homme comme vous a-t-il besoin de se battre ? » Elle fit un pas en arrière et feignit d'évaluer mon aspect. « Ils doivent être rares, ceux qui vous cherchent noise. »

La vérité était qu'avec ses bottes marines à semelle épaisse, elle était aussi grande que moi ; et en tout endroit où il y aurait eu une pesanteur normale, elle aurait été tout aussi lourde. C'étaient de vrais muscles qui recouvriraient son ossature, sous une bonne couche de graisse.

J'éclatai de rire et admis qu'un poignard m'aurait été utile lorsque Sidero m'avait poussé de la plate-forme.

« Oh ! non, une lame ne l'égratignerait même pas. » Elle sourit. « Comme disait le souteneur en voyant arriver le marin. » Je ris encore, et elle passa un bras sous le mien. « De toute façon, un couteau, c'est pour travailler plus que pour se

battre. Comment couper un cordage ou ouvrir les boîtes de ration, si vous n'en avez pas un ? Gardez les yeux bien ouverts ; on ne sait jamais sur quoi on peut tomber dans ces soutes.

— Nous allons dans la mauvaise direction, remarquai-je.

— Je connais un autre chemin et si nous ressortions par là où nous sommes arrivés, vous ne retrouveriez plus rien. C'est trop court.

— Et si Sidero éteint la lumière ?

— Il ne le fera pas. Une fois qu'on la met en marche, elle continue de briller jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne. Ah ! je vois quelque chose. Regardez là. »

J'obtempérai, et me sentis soudain sûr qu'elle avait dû remarquer le couteau pendant que nous poursuivions la créature hirsute, et qu'elle faisait simplement semblant de l'avoir trouvé à l'instant. On ne voyait dépasser que la poignée en os.

« Allez-y. Personne ne se formalisera si vous le prenez.

— Ce n'était pas ça qui m'inquiétait », dis-je.

Il s'agissait d'un couteau de chasse, très pointu, le dos de la lame de deux empans de long formant scie. Exactement ce qu'il fallait pour des travaux grossiers.

« Prenez aussi le fourreau. Vous n'allez pas le tenir à la main toute la journée. »

Il était en cuir noir sans motif, mais comportait une pochette ayant dû contenir autrefois un petit outil, et je me souvins alors de celle, en peau humaine, qui abritait la pierre à affûter de Terminus Est. L'arme me plaisait déjà, mais elle me plut encore davantage quand je vis ce détail.

« Mettez-le à votre ceinture. »

Je m'exécutai, le plaçant à ma gauche, pour équilibrer le poids du pistolet. « Je me serais attendu que les marchandises soient mieux rangées que cela sur un tel vaisseau, dis-je.

— Ce n'est pas là la vraie cargaison, fit Gunnie en haussant les épaules. Juste des bricoles. Est-ce que vous savez comment le vaisseau est construit ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. »

Ma réponse la fit rire. « En vérité, je me dis que personne ne le sait. Nous avons nos petites idées que nous échangeons, mais

nous finissons toujours par nous rendre compte qu'elles sont fausses. Ou à tout le moins en partie fausses.

— J'aurais cru que vous connaissiez votre appareil.

— Il est trop vaste, et il comporte trop d'endroits où l'on ne nous envoie jamais, ou que nous ne pouvons trouver seuls, ou dans lesquels nous ne pouvons pénétrer. Mais il possède sept côtés, afin de pouvoir porter plus de toile, si vous me suivez.

— Je comprends.

— Certains ponts – trois, je crois – ont des soutes profondes. C'est là que se trouve la cargaison principale. Sous les autres, on a ménagé des remises en forme de coin, et certaines servent à mettre les bricoles, comme celle-ci. On y trouve aussi des cabines pour l'équipage et je ne sais quoi encore. À propos de cabine, il vaudrait mieux revenir. »

Elle m'avait conduit jusqu'à une autre échelle et une autre plate-forme. « J'avais cru, dis-je, que nous passerions par quelque panneau secret, ou qu'au-delà de ces bricoles, pour parler comme vous, on déboucherait sur un jardin. »

Gunnie secoua la tête et sourit. « Je vois que vous l'avez déjà un peu visité. Vous êtes poète, non ? Et un sacré menteur, je suis prête à le parier.

— J'étais l'autarque de Teur ; ce qui demande de savoir un peu mentir, je le concède. Nous appelons cela de la diplomatie.

— Eh bien, je peux au moins dire qu'il s'agit d'un vaisseau qui marche ; simplement, ce ne sont pas des gens comme vous et moi qui l'ont construit. Autarque... Cela veut-il dire que vous étiez le maître de toute la planète ?

— Non, seulement d'une petite partie, même si légalement j'étais à la tête de Teur dans son intégralité. Et je sais, depuis que j'ai entrepris ce voyage, que je ne serai plus autarque à mon retour, en cas de succès. Ça n'a pas l'air de vous impressionner le moins du monde.

— Des mondes, il y en a tellement. » Soudain, elle s'accroupit et bondit, s'élevant dans l'air comme un gros oiseau bleu. Bien qu'ayant moi-même accompli de tels sauts, il me parut étrange de voir une femme en faire un. Elle arriva ainsi à une coudée à peine au-dessus de la plate-forme et s'y posa, aurait-on dit, comme une plume.

Sans avoir réfléchi, j'avais supposé que les quartiers de l'équipage devaient se réduire à quelque pièce étroite comme celle du château avant du *Samru*. Au lieu de cela, il y avait toute une série de grandes cabines et de nombreux niveaux donnant sur des coursives, qui elles-mêmes entouraient un large conduit d'aération commun. Gunnie déclara qu'elle devait retourner à son travail, et me suggéra de chercher une cabine vide.

J'étais sur le point de lui dire que je possédais déjà une cabine, que j'avais quittée à peine une veille auparavant ; mais quelque chose m'arrêta. J'acquiesçai et lui demandai dans quel coin la choisir – signifiant par là, ce qu'elle comprit, mon désir d'être près de la sienne. Elle me l'indiqua, et nous nous séparâmes.

Sur Teur, les serrures les plus anciennes sont maintenues fermées par des charmes. Ma suite autarchique possédait un verrou vocal, et si les écoutilles et la porte donnant sur la soute s'ouvraient autrement, les portes vert olive des quartiers d'équipage en étaient également équipées. Les deux premières m'informèrent qu'elles étaient occupées ; il devait néanmoins s'agir de mécanismes anciens, à voir comment leur personnalité avait commencé à se différencier.

La troisième m'invita à entrer, en disant : « Quelle jolie cabine ! »

Je lui demandai depuis combien de temps cette jolie cabine n'avait pas été occupée.

« Je l'ignore, maître. Bien des voyages.

— Ne m'appelle pas maître. Je n'ai pas encore décidé de te prendre. »

La porte ne répondit pas. Sans doute ces serrures étaient-elles d'une intelligence extrêmement limitée ; sans quoi elles pourraient être soudoyées et ne tarderaient pas à sombrer dans la folie. Au bout d'un instant, le battant s'ouvrit, et j'entrai.

Ce n'était pas une jolie cabine comparée à la suite autarchique que j'avais laissée. J'y trouvai deux couchettes étroites, une armoire et un coffre, ainsi qu'une installation sanitaire dans un angle. Une telle couche de poussière recouvrail tout que j'imaginai instantanément un nuage soufflé par le système de ventilation – nuage que l'on aurait pu voir

uniquement en compressant le temps comme le compressait le vaisseau ; qu'aurait pu peut-être voir un homme vivant de la vie végétale des arbres, pour lesquels un an est un jour, ou de la vie de Gyoll, qui roule ses flots dans la vallée de Nessus depuis des millénaires.

Tout en pensant à ces choses (une méditation bien plus courte que le temps qu'il m'a fallu pour la transcrire), j'avais trouvé un chiffon rouge dans l'armoire ; après l'avoir mouillé au lavabo, je commençai à enlever la poussière. Une fois nettoyé le dessus du coffre et le cadre de l'une des couchettes, je compris que j'avais décidé – inconsciemment – de rester. J'avais bien entendu l'intention de retrouver ma suite, et d'aller y dormir le plus souvent.

Mais je disposerais aussi de cette cabine. Quand l'ennui me gagnerait, je me joindrais à l'équipage et en apprendrais davantage sur la manœuvre du vaisseau qu'en restant simple passager.

Il y avait également Gunnie. Suffisamment de femmes étaient passées entre mes bras pour que je n'eusse aucune vanité quant à leur nombre : on s'aperçoit rapidement que ces étreintes, quand elles n'exaltent pas l'amour, ne font que l'amoindrir, et bien souvent la pauvre Valéria venait hanter mes pensées ; néanmoins, je désirais ardemment l'affection de Gunnie. En tant qu'autarque, j'avais eu peu d'amis en dehors du père Inire, et de ceux-ci Valéria était la seule femme. Quelque chose dans le sourire de Gunnie me rappelait Théa (comme elle me manquait encore !) et le long voyage jusqu'à Thrax avec Dorcas. Voyage qui alors signifiait uniquement l'exil pour moi, si bien que chaque jour en avait été marqué au sceau d'une hâte fébrile. Je savais maintenant que, de bien des façons, j'avais vécu là l'été de mon existence.

Je rinçai le chiffon, conscient d'avoir bien souvent fait ce geste, mais incapable de dire combien de fois ; lorsque je cherchais des yeux une nouvelle surface à essuyer, je m'aperçus que j'étais passé partout.

Le matelas n'était pas aussi facile à traiter, mais il fallait bien le dépoussiérer d'une manière ou d'une autre, car il était aussi crasseux que l'avait été le reste, et nous aurions certainement

envie de nous y allonger, à l'occasion. Je le traînais sur la coursive qui surplombait le conduit d'aération et le secouai et le frappai jusqu'à ce qu'il n'en tombât plus de poussière.

J'avais terminé et le ramenais vers la cabine, lorsqu'un cri sauvage monta du conduit d'aération.

## CHAPITRE IV

### Les citoyens de la brigantine

Je me penchai sur la rambarde mince comme un doigt, et entendis se répéter le cri pendant que je scrutai le fond du puits d'air ; un cri d'angoisse et de déréliction dont les échos se répercuteurent parmi les passerelles et les paliers de métal.

À l'entendre, je crus un instant que c'était mon propre cri ; cri que quelque chose avait retenu profondément en moi depuis cette aube sombre où j'avais marché sur la plage en compagnie de l'aquastor maître Malrubius, et avais vu l'aquastor Triskéle se dissoudre en parcelles brillantes ; cri qui venait de se libérer et de se séparer de moi ; cri qui montait, gémissant, dans la faible lumière que rongeaient les ténèbres.

Je fus tenté de bondir par-dessus le garde-fou, mais j'ignorais la profondeur du conduit. Je lançai le matelas par la porte de ma nouvelle cabine, et descendis l'étroit escalier en bondissant d'un palier à l'autre.

D'en haut, le gouffre du puits d'aération m'avait semblé opaque, l'étrange rayonnement jaunâtre des lampes paraissant lutter inutilement avec l'obscurité. J'avais supposé que cette opacité s'estomperait au fur et à mesure que j'atteindrais les niveaux inférieurs, mais au lieu de cela elle se solidifia au point de me rappeler la chambre à nuages de Baldanders, quoique n'en ayant pas l'épaisseur. L'air tourbillonnant devenait également plus chaud, et peut-être la brume qui encapuchonnait toute chose n'était-elle que le résultat de l'air chaud et humide venant des profondeurs du vaisseau se mêlant

à celui, plus frais et sec, des étages supérieurs. Je ne tardai pas à transpirer dans ma chemise de velours.

Ici, de nombreuses portes de cabine étaient entrouvertes, mais les cabines elles-mêmes étaient sombres. Autrefois, me dis-je, sans doute l'équipage du vaisseau devait-il être plus important, à moins qu'il n'eût été d'usage de transporter des prisonniers, car il suffisait de donner des instructions différentes aux serrures pour transformer les cabines en cellules ; ou encore, des soldats.

Le hurlement me parvint de nouveau, accompagné cette fois d'un bruit pareil à celui d'un marteau sonnant sur une enclume, même si la tenue de la note indiquait qu'il montait non de la gueule d'une forge, mais d'une bouche de chair. De nuit, dans les gorges d'une montagne, il m'aurait paru encore plus terrible que le cri du loup-garou, je crois. Quelle tristesse, quelle terreur, quelle déréliction et quelle angoisse ne trahissait-il pas !

Je m'arrêtai pour reprendre mon souffle et regarder autour de moi. Des bêtes, me parut-il, devaient être reléguées dans les cabines inférieures. Ou peut-être des fous, comme ceux, à la guilde des Bourreaux, que l'on confinait au troisième sous-sol des oubliettes. Qui pouvait dire si toutes ces portes étaient bien fermées ? Une de ces créatures n'aurait-elle pas pu s'échapper, ne restant dans les étages inférieurs qu'en raison de sa peur de l'homme ? Je tirai mon pistolet, vérifiai qu'il était réglé au plus bas et que la charge était active.

Mon premier coup d'œil dans le vivarium du tréfonds confirma mes pires craintes. Des arbres transparents ondulaient au bord d'un glacier, une chute d'eau tombait en babillant, une dune haussait sa crête stérile et jaune, tandis que deux dizaines de créatures erraient au milieu de ce paysage. Je les observai pendant une douzaine de respirations avant de soupçonner qu'elles n'en étaient pas moins confinées ; au bout d'une cinquantaine, j'en étais sûr. Mais chacune disposait de son coin personnel, et elles ne pouvaient pas plus se mélanger que les bêtes enfermées dans la tour de l'Ours. Le groupe étrange qu'elles formaient ! Aurait-on passé au peigne fin chaque forêt et chaque marécage de Teur, que l'on n'aurait pu rassembler une telle collection de phénomènes. Les uns poussaient des sons

inarticulés, les autres avaient un regard fixe, la plupart gisaient, dans un état comateux.

Je remis le pistolet dans son étui et lançai : « *Qui a hurlé ?* »

Dans mon esprit il s'agissait d'une plaisanterie, mais elle provoqua néanmoins une réaction : un gémissement arriva de l'arrière du vivarium. Je me faufilai entre les bêtes, suivant une piste étroite et presque invisible laissée, comme je ne devais pas tarder à l'apprendre, par les marins chargés de les nourrir.

C'était la créature hirsute que j'avais aidé à capturer dans la soute, et je la contemplai avec une certaine sympathie en la reconnaissant. Je m'étais senti tellement seul depuis le moment où la chaloupe m'avait transféré des jardins du Manoir Absolu à ce vaisseau, que rencontrer pour la deuxième fois un être aussi étrange était presque comme tomber sur une vieille connaissance.

Par ailleurs, depuis que j'avais assisté à sa capture, cette créature m'intéressait. Lorsque nous l'avions poursuivie, elle m'avait semblé presque sphérique ; je me rendais maintenant compte que j'avais affaire à l'un de ces animaux au corps trapu et aux membres courts comme ceux qui vivent en général dans les terriers ; une sorte de pika, autrement dit. La tête ronde dépassait à peine du tronc, et on se demandait si la créature avait un cou ; le corps était également rond (la tête avait l'air vissée dessus) et ses quatre pattes, très courtes, se terminaient par quatre grosses griffes émoussées et une plus courte ; elle était couverte de poils aplatis gris-brun. Deux yeux noirs et brillants me fixaient.

« Mon pauvre vieux, dis-je. Comment as-tu fait pour te retrouver dans cette soute ? »

Il s'avança jusqu'à la barrière invisible qui nous séparait, se déplaçant bien plus lentement, maintenant qu'il n'avait plus peur.

« Mon pauvre vieux », répétaï-je.

Il se redressa sur les pattes postérieures comme le font souvent les pikas, les pattes antérieures presque croisées sur son ventre blanc. Des bouts de cordage noir striaient encore sa fourrure blanche, ce qui me rappela que les mêmes étaient restés collés à ma chemise. J'arrachai les lambeaux qu'il en

restait ; je me rendis compte qu'ils résistaient moins et s'effritaient sous mes doigts. La même chose se produisait sur la créature hirsute.

Il gémit doucement ; instinctivement, je tendis la main pour le consoler, comme j'aurais fait pour un chien anxieux, puis la retirai, craignant d'être mordu ou griffé.

Je me traitai de froussard l'instant suivant. Il n'avait fait de mal à personne dans la soute, et lorsque j'avais lutté avec lui, tout indiquait qu'il cherchait seulement à fuir. Je passai le doigt à travers la barrière (qui s'avéra inexistante pour moi) et grattai le bord de sa gueule minuscule. Il tourna la tête exactement comme l'aurait fait un chien, et je sentis de petites oreilles sous la fourrure.

Derrière moi, quelqu'un lança : « Mignon, n'est-ce pas ? » Je me tournai pour regarder : c'était Purn, le matelot souriant.

« Il paraît vraiment inoffensif, dis-je.

— La plupart le sont. » Il hésita. « Sauf que la plupart aussi meurent ou partent à la dérive. On n'en voit que très peu, c'est ce que l'on dit.

— Gunnie les appelle des apports, remarquai-je, et ça m'a donné à réfléchir. Ce sont les voiles qui les amènent, n'est-ce pas ? »

Purn acquiesça d'un air absent et passa à son tour un doigt à travers la barrière pour chatouiller la créature hirsute.

« Deux voiles voisines doivent faire comme deux grands miroirs. Elles sont incurvées, si bien que quelque part – en fait à plusieurs endroits – elles doivent être parallèles, et la lumière se reflète sur elles. »

À nouveau, Purn acquiesça. « C'est ce qui fait marcher le vaisseau, comme disait le capitaine quand on lui parlait des filles dans les ports.

— J'ai connu autrefois un homme du nom de Héthor qui appelait à son aide des choses mortellement dangereuses pour le servir. Et un certain Vodalus m'a dit – mais j'avoue que l'on ne pouvait guère lui faire confiance – que Héthor utilisait des miroirs pour les attirer. J'ai un ami qui lance des sorts à l'aide de miroirs, aussi, mais les siens n'ont rien de mauvais. Héthor avait été matelot sur un vaisseau comme celui-ci. »

J'éveillai l'attention de Purn. Il retira son doigt et se tourna pour me faire face. « Vous connaissez son nom ?

— Le nom du vaisseau ? Non, je ne crois pas qu'il l'ait jamais mentionné. Attendez... il a dit qu'il avait navigué sur plusieurs. "Il y a longtemps j'ai signé pour les vaisseaux aux voiles d'argent, les navires aux cent mâts dont les cimes touchent aux étoiles."

— Ah. » Il acquiesça. « On dit qu'il n'en existerait qu'un. Je me pose la question, parfois.

— Il doit certainement y en avoir beaucoup. Même lorsque j'étais enfant, les gens en parlaient. Les vaisseaux des cacogènes qui accostaient au port de Luna.

— Ça se trouve où, ça ?

— Luna ? C'est la lune de mon monde, la lune de Teur.

— Alors ce n'était que des poussentes, me dit Purn. Des soutes volantes ou des lanceurs, des trucs comme ça. Personne n'a jamais dit qu'il n'y avait pas toute une flotte de ces petits engins faisant la navette entre les différentes planètes des différents soleils. Sauf que ce vaisseau et les autres comme lui, s'il en existe, ne s'en approchent presque jamais à ce point. Ils pourraient le faire, mais c'est une manœuvre dangereuse. Sans compter qu'en général ce ne sont pas les rochers errants qui manquent autour d'un soleil, lorsqu'on s'en rapproche trop. »

Idas, l'homme aux cheveux blancs, arriva chargé d'outils. « Salut ! » lança-t-il avec un geste de la main.

« En principe, j'ai du boulot, grommela Purn. On est supposés s'en occuper, Idas et moi », fit-il avec un geste de la tête vers les animaux. « J'étais juste en train de vérifier que tout allait bien quand je vous ai aperçu, euh... euh.

— Sévérien, dis-je. J'étais l'autarque – le prince régnant – de l'Empire ; je suis maintenant le représentant de Teur, son ambassadeur. Venez-vous de Teur, Purn ?

— Je ne crois pas y avoir jamais mis les pieds, mais c'est possible. » Il prit un air songeur. « Une grosse lune blanche ?

— Non, verte. Vous étiez peut-être sur Verthandi ; j'ai lu quelque part que ses lunes étaient gris pâle. »

Purn haussa les épaules. « Je ne sais pas. »

Idas, qui s'était approché de nous, prit la parole : « Ce doit être merveilleux. » Je n'avais aucune idée de ce qu'il voulait dire. Purn s'éloigna, examinant les bêtes.

Comme si nous étions deux conspirateurs, Idas murmura : « Ne vous inquiétez pas pour lui. Il a simplement peur que je rapporte qu'il ne travaillait pas.

— Et ne craignez-vous pas qu'il vous signale, vous ? » Il y avait chez cet homme quelque chose qui m'agaçait – mais ce n'était peut-être que son apparente faiblesse.

« Dites, est-ce que vous connaissez Sidero ?

— Qui je connais ne regarde que moi, il me semble, répondis-je.

— À mon avis, vous ne connaissez personne. » Puis il ajouta, comme quelqu'un qui vient de faire une simple petite gaffe : « Mais peut-être que si, en réalité. D'ailleurs je pourrais vous présenter. Je le ferai si vous me le demandez.

— Je vous le demande, dis-je. Présentez-moi à Sidero à la première occasion. J'exige que l'on me ramène dans ma suite. »

Idas acquiesça. « Je le ferai. Dites-moi, vous ne vous formaliserez pas si je viens de temps en temps parler avec vous ? Vous – j'espère que vous m'excuserez de dire cela – vous n'y connaissez rien en matière de vaisseaux, et moi je n'y connais rien sur des endroits comme, euh...

— Teur ?

— Rien sur les mondes habités. J'ai vu quelques photos, mais en dehors de cela, voilà tout ce que j'en sais », fit-il avec un geste en direction des bêtes. « Et elles sont mauvaises, toujours mauvaises. Mais peut-être trouve-t-on aussi de bonnes choses sur les planètes, des choses qui ne vivent pas assez longtemps pour trouver leur chemin jusqu'aux ponts.

— Elles ne sont certainement pas toutes mauvaises.

— Oh ! si, dit-il. Oh ! si, elles le sont. Et moi, qui dois nettoyer leurs saletés, les nourrir et ajuster leur atmosphère selon leurs besoins, j'aimerais autant les tuer ; mais Sidero et Zelezo me battraient.

— Je ne serais pas étonné qu'elles vous tuent. » Je n'avais aucune envie de voir une aussi fascinante collection détruite à cause du dépit de cet individu mesquin. « Ce qui ne serait que

justice, il me semble. Vous avez vous-même l'air d'appartenir à leur race.

— Oh ! non, répondit-il sérieusement. C'est vous, Purn et les autres qui leur ressemblez. Moi je suis né sur ce vaisseau. »

Quelque chose me disait qu'il s'efforçait de m'attirer dans une conversation et qu'il était tout prêt à me chercher querelle pourvu que nous continuions de parler. Pour ma part, je n'avais aucun désir de prolonger cet entretien, et encore moins de me quereller. Je me sentais fatigué à en être sur le point de tomber, et j'étais absolument affamé. « Si je fais partie de cette collection de brutes exotiques, il vous incombe alors de me nourrir. Où est la cuisine ? »

Idas hésita un instant (manifestement il envisageait un échange d'informations : il me répondrait si je répondais moi-même à sept questions sur Teur, ou quelque chose comme cela). Puis il se rendit compte que j'étais prêt à l'étendre pour le compte s'il se risquait à ce marchandage et il m'indiqua, de la plus mauvaise grâce du monde, comment m'y rendre.

L'un des avantages d'une mémoire aussi phénoménale que la mienne, capable de tout enregistrer et de ne rien oublier, est qu'elle vaut parfois un document papier. (En vérité, c'est peut-être son seul avantage.) À cette occasion, elle me fut plus précieuse, cependant, que le jour où j'aurais voulu suivre les directives de ce lochaliste des peltastes que j'avais rencontré sur le pont de Gyoll. Sans aucun doute il avait supposé que je connaissais peu le vaisseau et que je me tromperais en comptant les portes ou en tournant à droite et à gauche.

Je me rendis rapidement compte que je m'étais fourvoyé. J'étais à un embranchement de trois corridors là où il aurait dû ne s'en trouver que deux, et l'escalier qu'il m'avait annoncé restait invisible. Je revins sur mes pas, trouvai le coin où (à mon avis) je m'étais trompé, et recommençai. Presque aussitôt, je me retrouvai dans une galerie large et droite comme celle qui, d'après Idas, conduisait aux cuisines. Je supposai que mes vagabondages m'avaient fait faire des détours imprévus, et j'avancai à grands pas, de la meilleure humeur.

Selon les normes du vaisseau, il s'agissait d'un passage particulièrement large et venteux. Aucun doute que c'était ici

que se diffusait l'atmosphère à la sortie des appareils chargés de la faire circuler et de la purifier, car elle dégageait un parfum de brise du Sud par une journée pluvieuse de printemps. Le sol n'était ni cette herbe étrange qui agrippait les semelles ni ces croisillons métalliques que j'en étais venu à détester, mais du bois poli sous une épaisse couche de vernis clair. Les parois, d'un gris sombre et désespérant dans le quartier des équipages, étaient ici blanches, et par deux fois je passais devant des sièges rembourrés placés le dossier au mur.

Puis la galerie tourna à plusieurs reprises et j'eus l'impression qu'elle montait très légèrement ; mais le poids que je soulevais à chaque pas était si faible que je n'aurais pu en jurer. Il y avait aux murs des tableaux dont certains étaient animés. L'un d'eux représentait notre vaisseau, comme aurait pu l'enluminer quelqu'un placé très loin ; je ne pus m'empêcher de m'arrêter pour regarder, et je frissonnai à l'idée que j'avais bien failli le voir ainsi.

Encore un tournant – mais en fait je débouchai sur un cercle de portes : là se terminait la galerie. J'en choisis une au hasard et m'engageai dans un passage étroit, si sombre, après la blancheur de la galerie, que je ne voyais guère que les lumières du plafond.

Quelques instants plus tard, je me rendis compte que je venais de passer une écoutille, la première que je voyais depuis que j'avais réintégré le vaisseau ; toujours hanté par la peur qui m'avait saisi lorsque j'avais vu ce tableau terrible et magnifique, je sortis mon collier tout en m'avançant, et m'assurai qu'il n'avait pas été endommagé.

Le passage tourna par deux fois, se divisa, et se mit à tourner sur lui-même comme un serpent.

Une porte s'ouvrit à mon passage, et un arôme de viande rôtie flotta jusqu'à mes narines. Une voix, celle, mécanique et ténue du verrou, me dit : « Bienvenue pour votre retour, maître. »

Je jetai un coup d'œil depuis le seuil et reconnus ma propre cabine. Non pas celle que j'avais choisie dans le quartier de l'équipage, mais la suite autarchique que j'avais quittée pour

lancer le coffret de plomb dans la grande lumière du nouveau monde en gestation, seulement une veille ou deux auparavant.

## CHAPITRE V

### Le héros et les hiérodules

Le steward m'avait apporté mon repas et, ne m'ayant pas trouvé dans la suite, l'avait laissé sur la table. Le rôti était encore chaud sous sa cloche ; je me mis à dévorer la viande en l'accompagnant de pain frais et de beurre salé, de céleri et de salsifis, et en l'arrosant de vin rouge. Après quoi je me déshabillai, me lavai et me couchai.

L'homme me réveilla en me secouant par l'épaule. C'était étrange, mais lors de mon embarquement, alors que j'étais autarque de Teur, c'est à peine si je l'avais remarqué, alors qu'il m'apportait mes repas et satisfaisait avec empressement tous mes petits désirs ; mais sans doute était-ce précisément cet empressement qui me l'avait fait ignorer. Après avoir été moi-même membre de l'équipage, c'était comme s'il me montrait un autre visage.

Il avait les yeux baissés vers moi, le regard brillant d'excitation dans son visage aux traits grossiers mais à l'expression intelligente. « Quelqu'un désire vous voir, autarque », murmura-t-il.

Je me mis sur mon séant. « Quelqu'un qui valait la peine que tu me réveilles ?

— Oui, autarque.

— Le capitaine, sans doute ? » Allais-je être réprimandé pour mon escapade sur le pont ? Cela semblait peu vraisemblable, même si l'on m'avait fourni le collier simplement en cas d'urgence.

« Non, autarque. Notre capitaine vous a déjà vu, j'en suis sûr. Ce sont trois hiérodules, autarque.

— Ah oui ? » J'essayai de gagner du temps. « N'est-ce pas la voix du capitaine que l'on entend parfois dans les coursives ? Quand m'a-t-il vu ? Je ne me souviens pas de l'avoir rencontré.

— Aucune idée, autarque. Mais notre capitaine vous a vu, j'en suis sûr. Et même souvent, sans doute. Notre capitaine voit les gens.

— En effet. » Tout en enfiler une chemise propre, je digérai cette information : qu'un vaisseau secret existait à l'intérieur du vaisseau, de même que le Manoir secret existait à l'intérieur du Manoir Absolu. « Ça doit interférer avec le reste de son travail.

— Je ne le crois pas, autarque. Ils attendent à l'extérieur. Pourriez-vous vous dépêcher ? »

Je finis bien entendu de m'habiller encore plus lentement. Pour retirer la ceinture de mon pantalon poussiéreux, il me fallait détacher le pistolet et le poignard que Gunnie m'avait trouvé. Le steward me dit que je n'en aurais pas besoin ; c'est pourquoi je les pris, avec l'impression stupide que j'allais procéder à l'inspection d'un bataillon de demilances. Le poignard était tellement long qu'on aurait pu l'appeler un glaive.

Il ne m'était pas venu à l'esprit que les trois hiérodules pouvaient être Ossipago, Barbatus et Famulimus. Pour ce que j'en savais, je les avais laissés loin derrière moi sur Teur, et je ne les avais pas vus dans mon transfert de la navette au vaisseau ; mais, bien entendu, ils possédaient leur propre engin spatial. Et voici qu'ils se tenaient devant moi, déguisés (fort médiocrement) en êtres humains, exactement comme la première fois, au château de Baldanders.

Ossipago s'inclina aussi raidement que ce jour-là, Barbatus et Famulimus avec autant de grâce. Je leur rendis leur salut du mieux possible et leur déclarai que s'ils souhaitaient me parler, ils seraient les bienvenus dans la suite autarchique, et qu'ils voulussent bien en excuser le désordre.

« Nous ne pouvons pénétrer à l'intérieur, répondit Famulimus, quand bien même nous le souhaiterions. La pièce dans laquelle nous vous conduisons n'est pas très loin. »

Comme toujours, la voix de l'entité féminine était comme le grisollement d'une alouette.

Barbatus ajouta, de son timbre masculin de baryton : « Les cabines comme la vôtre ne sont pas aussi sûres que nous pourrions le souhaiter.

— Dans ce cas, je vous suis où vous voudrez, dis-je. Savez-vous, c'est un véritable plaisir que de vous revoir. Vos visages, même si ce sont de faux visages, sont ceux de ma patrie.

— Je vois que vous nous connaissez », dit Barbatus, tandis que nous nous engagions dans la coursive. « Mais les visages que cachent ces masques sont trop horribles pour vous, je le crains. »

La coursive était trop étroite pour que l'on pût tous marcher de front, et nous avancions deux par deux, moi-même à côté de Barbatus, et Ossipago derrière avec Famulimus. Il me fallut longtemps pour que se dissipât le désespoir qui s'empara de moi à cet instant. « C'est la première fois ? demandai-je. Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ?

— Bien que nous ne vous connaissions pas, Sévérian, vous nous connaissez, roucoula Famulimus. J'ai vu comme vous vous êtes senti heureux en nous voyant, à l'instant. Nous nous sommes rencontrés souvent, et nous sommes amis.

— Mais nous ne nous rencontrerons plus jamais, dis-je. C'est la première fois pour vous, qui allez remonter le temps après m'avoir quitté. Et c'est donc la dernière fois pour moi. Lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois, vous avez dit : “ Bienvenue. Il n'y a pas de plus grande joie pour nous que de vous saluer, Sévérian ”, et vous étiez tristes lorsque nous nous sommes séparés. Je m'en souviens parfaitement bien – je me souviens de tout parfaitement bien, comme il aurait mieux valu que vous le sachiez tout de suite – et je n'ai pas oublié comment vous vous êtes penchés sur le bastingage de votre vaisseau pour me saluer de la main tandis que je me tenais sur le toit du donjon de Baldanders, sous la pluie.

— De nous trois, seul Ossipago possède une mémoire comme la vôtre, murmura Famulimus. Mais moi je n'oublierai pas.

— C'est donc à mon tour de vous souhaiter la bienvenue aujourd'hui, et d'être triste à l'idée de notre séparation. Cela fait

plus de dix années que je vous ai rencontrés, et je sais que les visages hideux derrière ces masques ne sont eux-mêmes que des masques ; Famulimus a enlevé le sien la première fois que nous nous sommes rencontrés – mais je n'avais pas compris que c'était parce qu'elle l'avait déjà souvent fait auparavant. Je sais que Ossipago est une machine, quoiqu'il ne soit pas aussi agile que Sidero, que je commence à soupçonner de n'être aussi qu'un robot.

— Ce nom est synonyme de fer », remarqua Ossipago, ouvrant pour la première fois la bouche. « Mais je ne le connais pas.

— Et le vôtre signifie : “qui-fait-pousser-les-os ”. Vous vous êtes occupé de Barbatus et de Famulimus quand ils étaient petits, et depuis vous ne les avez jamais quittés. C'est ce que m'a dit Famulimus, une fois.

— Nous sommes arrivés », intervint Barbatus en ouvrant une porte pour me laisser passer.

Enfant, on s'imagine que toute porte fermée peut s'ouvrir sur un monde de merveille, sur un lieu différent de tous les lieux connus. Cela tient à ce que ce miracle s'est si souvent produit quand on était petit ; l'enfant, qui ne connaît d'autre lieu que le sien, est étonné et ravi à la vue d'endroits nouveaux auxquels un adulte se serait pour sa part attendu. Quand je n'étais qu'un gamin, l'entrée d'un certain mausolée figurait pour moi le portail du pays des merveilles, et je n'avais pas été déçu en franchissant le seuil. Sur le vaisseau, j'étais redevenu enfant, ne sachant rien de plus qu'un enfant du monde qui m'entourait.

La pièce dans laquelle Barbatus m'introduisit était aussi merveilleuse pour l'homme Sévérien – pour l'autarque Sévérien, lequel pouvait faire appel aux souvenirs de la vie de Thécle, de celle du vieil autarque et de celles de centaines d'autres – que l'avait été le mausolée pour l'enfant. J'ai été tenté d'écrire qu'elle donnait l'impression d'être sous l'eau, mais ce n'était pas cela. Nous paraissions plutôt immersés dans un fluide qui n'était pas de l'eau, mais qui aurait été pour quelque autre monde ce que l'eau est à Teur ; ou peut-être étions-nous effectivement sous l'eau, mais une eau si froide qu'elle aurait dû geler sur Teur.

Tout cela, je crois, était un simple effet de la lumière et du vent qui vagabondait paresseusement à travers la salle, ainsi que des couleurs, des nuances de vert tirant vers le bleu ou vers le noir : viridul, beryl, aigue-marine, avec ici et là des reflets moroses de vieil or et d'ivoire jauni.

On ne saurait dire que la pièce était meublée au sens où nous l'entendons habituellement. Des dalles diaprées de ce qui paraissait des pierres et cédait sous la main étaient appuyées de travers contre les parois et éparpillées sur le sol. Des banderoles en lambeaux pendaient du plafond et, du fait de leur légèreté et de la faible attraction exercée par le vaisseau, donnaient l'impression de tenir toutes seules. Pour autant que j'en pus juger, l'air était ici aussi sec que dans le couloir ; cependant, un brumisateur fantôme ne cessait de m'asperger le visage de ses gouttelettes glacées.

« Cet endroit étrange est-il votre suite ? » demandai-je à Barbatus.

Il acquiesça et retira ses masques, révélant un visage à la fois beau, inhumain et familier. « Nous avons vu les pièces dans lesquelles se tiennent ceux de votre espèce. Elles sont aussi perturbantes pour nous trois que celle-ci doit l'être pour vous...

— Pour vous deux, le coupa Ossipago. C'est sans importance pour moi.

— Je ne suis pas offensé, mais ravi, au contraire ! C'est un immense privilège pour moi de voir comment vous vivez lorsque vous êtes installés comme vous le souhaitez. »

Le faux visage humain de Famulimus venait de disparaître, pour laisser la place à une horreur aux yeux exorbités et aux dents effilées ; puis elle retira cela aussi et je vis (pour la dernière fois, comme je le crus sur le moment) la beauté d'une déesse, et non celle d'une femme née d'une femme. « Comme nous apprenons rapidement, Barbatus, que ces pauvres gens que nous allons rencontrer, et qui soupçonnent à peine ce que nous savons le mieux, connaissent la courtoisie lorsqu'ils sont invités. »

J'aurais souri si j'avais réellement prêté attention à ces propos ; mais j'étais bien trop absorbé dans la contemplation de cette étrange cabine. Je finis par dire : « Je sais que votre race a

été créée par les hiérogrammades pour ressembler à ce qu'ils étaient eux-mêmes autrefois. Je vois maintenant, ou du moins je crois voir, que vous avez autrefois habité les lacs et les étangs, que vous étiez des esprits des eaux comme ceux dont on parle dans les légendes populaires, chez nous.

— Sur notre planète comme sur la vôtre, dit *Barbatus*, la vie est née de la mer. Mais cette salle ne doit pas davantage à ces débuts obscurs que votre suite ne doit quelque chose aux arbres dans lesquels cabriolaient vos ancêtres. »

La voix grave d'*Ossipago* s'éleva. « Il est bien tôt pour entamer une dispute. » Il ne s'était pas débarrassé de son déguisement ; je suppose qu'il n'aurait pas été plus à l'aise. En fait, je ne l'ai jamais vu le faire.

« Il parle bien, *Barbatus* », roucoula *Famulimus* avant de se tourner vers moi. « Vous quittez votre monde, Sévérian. Comme vous, nous trois quittons le nôtre. Nous remontons le courant du temps, alors que vous le descendez. Ce vaisseau nous transporte tous, donc. Pour vous, se sont enfuies les années pendant lesquelles nous vous avons conseillé. Pour nous, voici qu'elles commencent. Nous vous accueillons, autarque, avec les conseils que nous avons apportés. Pour sauver le soleil de votre race, une seule chose suffit : vous devez servir *Tzadkiel*.

— Qui est-ce ? demandai-je. Et comment dois-je le servir ? C'est la première fois que j'entends son nom. »

*Barbatus* eut un reniflement. « Ce qui n'a rien d'étonnant, puisque en principe, *Famulimus* ne devait pas vous le dévoiler. Nous ne l'emploierons plus. Mais il s'agit du juge chargé de votre cas, d'un hiérogrammate, comme on pouvait s'y attendre. Que savez-vous d'eux ?

— Très peu de choses, en dehors du fait qu'ils sont vos maîtres.

— Alors vous savez en effet bien peu, puisque même cela est faux. Vous nousappelez des *hiérodules*, un terme à vous et non à nous, de même que *Barbatus*, *Famulimus* et *Ossipago* sont des mots à vous, choisis parce qu'ils ne sont pas courants et qu'ils nous décrivent mieux que d'autres. Savez-vous seulement ce que signifie *hiérodule*, ce mot de votre propre langue ?

— Je sais que vous êtes des créatures de cet univers, formées par ceux du suivant pour les servir ici. Et que le service qu'ils attendent de vous est de former notre race, l'humanité, car nous sommes les parents de ceux qui les ont formés au cours de la précédente création.

— *Hiérodule* veut dire “saint esclave”. Comment les hiérodules pourraient-ils être saints, si nous ne servions pas l’Incréé ? C'est lui notre maître, et lui seulement », roucoula Famulimus.

Barbatus ajouta : « Vous avez commandé des armées, Sévérian, vous êtes un roi et un héros, ou du moins en étiez-vous un jusqu'au moment où vous avez quitté votre monde. Il est aussi possible que vous régniez à nouveau, au cas où vous échoueriez. Vous devriez savoir qu'un soldat ne sert pas son officier, ou du moins, qu'il ne le devrait pas. Un soldat sert sa tribu, et reçoit les instructions de son officier. »

J'acquiesçai. « Les hiérogrammades sont donc vos officiers. Je comprends. Je possède les souvenirs de mon prédécesseur, comme vous ne vous en êtes peut-être pas encore rendu compte ; et je sais donc qu'il a été jugé et qu'il a échoué. Et il m'a toujours semblé que ce qui lui avait été fait – le renvoyer dépouillé de sa virilité, pour voir l'état de Teur ne cesser d'empirer, pour prendre la responsabilité de tout alors qu'il savait avoir échoué dans la seule tentative qui aurait pu tout redresser – était d'une grande cruauté. »

L'expression de Famulimus était presque toujours sérieuse ; elle l'était maintenant plus que jamais. « Ses souvenirs, Sévérian ? Ne possédez-vous rien de plus que ses souvenirs ? »

Pour la première fois depuis bien des années, je sentis le rouge me monter aux joues. « J'ai menti, dis-je. Je suis lui, de même que je suis Thécle. Vous trois avez été mes amis lorsque j'en avais si peu, et je ne devrais pas vous mentir, bien que je sois souvent obligé de me mentir à moi-même.

— Alors, roucoula Famulimus, vous devriez savoir que tous sont châtiés de même. Et plus on est près du succès, pire est la douleur. C'est une loi que nous ne pouvons pas changer. »

À l'extérieur, dans la coursive, quelqu'un cria, pas très loin. Je voulus aller vers la porte, mais le cri s'acheva sur le gargouillis qui indique que le sang vient de remplir la gorge.

« Attendez, Sévérian ! » fit sèchement Barbatus, tandis que Ossipago se déplaçait pour m'interdire le passage.

Avec précipitation, Famulimus reprit : « Je n'ai plus qu'une chose à ajouter : Tzadkiel est juste et bon. Bien que vous puissiez beaucoup souffrir, ne l'oubliez pas. »

Je me tournai vers elle ; je ne pus m'en empêcher. « Je me souviens de ceci : jamais le vieil autarque n'a vu son juge ! Il ne s'est pas souvenu du nom, parce qu'il s'est efforcé de l'oublier. Mais nous nous souvenons de tout, maintenant, et c'était bien Tzadkiel. Quelqu'un de meilleur que Sévérian, de plus juste que Thécle. Quelles sont les chances de Teur, aujourd'hui ? »

Je ne savais pas à qui appartenait la main – à Thécle, peut-être, ou à l'une des silhouettes estompées, derrière le vieil autarque –, mais cette main se posa sur mon pistolet ; j'ignore également sur qui elle avait l'intention de faire feu, moi-même, peut-être. Mais elle ne quitta jamais l'étui car Ossipago me saisit par-derrière, d'une poigne de fer.

« C'est Tzadkiel qui décidera, répondit Famulimus. Les chances de Teur tiennent à vous. »

Je ne sais comment, Ossipago ouvrit la porte sans relâcher son étreinte (ou alors la porte obéit à quelque commandement que je n'avais pas entendu). Il me fit tourner sur moi-même et me précipita dans la coursive.

## CHAPITRE VI

### Une mort et des ténèbres

C'était le steward. Il gisait dans la coursive, le visage tourné vers le sol, les semelles usées de ses bottes soigneusement cirées à moins de trois coudées de ma porte. On lui avait presque complètement tranché la gorge. Un couteau à cran d'arrêt, encore en position fermée, se trouvait à côté de sa main droite.

Pendant dix ans, j'avais porté sur moi la griffe noire que j'avais retirée de mon bras, au bord de l'océan. Quand je m'étais élevé à l'autarchie, j'avais souvent essayé de m'en servir, mais toujours sans résultat. Au cours des huit dernières années, c'est à peine si je m'étais souvenu de sa présence. Je la sortis du petit sac de peau que Dorcas avait cousu pour moi, à Thrax, et j'en touchai le front du steward, m'efforçant de faire pour lui ce que j'avais fait pour la fillette dans le taudis, pour l'homme-singe à côté des chutes et pour le uhlan mort.

Bien que n'en ayant guère envie, je vais essayer de décrire ce qui s'est alors passé. Une fois, alors que j'étais prisonnier de Vodalus, j'ai été mordu par une chauve-souris suceuse de sang. La morsure n'était que très peu douloureuse mais je fus pris d'une sensation de lassitude qui devenait de plus en plus agréable à chaque instant. Lorsque, bougeant une jambe, je dérangeai la chauve-souris de son festin, le vent de ses ailes sombres me parut être l'exhalaison même de la mort. Ce n'avait été là que l'ombre, l'avant-goût de ce que j'éprouvai dans la coursive. J'étais au centre de l'univers, comme nous le sommes toujours pour nous-même ; et l'univers partait en lambeaux,

comme les haillons pourris d'un client, pour s'effondrer dans le néant en une poussière grise et douce.

Pendant un long moment je restai dans l'obscurité, tremblant. Peut-être étais-je conscient, mais certainement sans en avoir conscience, ni de rien d'autre qu'un rougeoiement de douleur et une grande faiblesse comme ce que doivent éprouver les agonisants. À la fin, j'aperçus une étincelle de lumière ; il me vint à l'esprit que j'étais devenu aveugle. Et cependant il y avait un espoir, puisque je voyais ce point de lumière, si faible fût-il. Je m'assis, bien que secoué et affaibli au point d'en éprouver une terrible angoisse.

L'éclat de lumière réapparut, infinitésimal, plus minuscule que le reflet que le soleil fait naître sur la pointe d'une aiguille. Il gisait dans ma main, mais s'éteignit avant que je m'en rendisse compte, bien avant d'avoir pu faire bouger mes doigts raidis et découvrir qu'ils étaient gluants de sang.

La griffe, cette épine dure, noire et affilée qui m'avait écorché tant d'années auparavant, m'avait de nouveau fait saigner. Sans doute avais-je serré le poing. Je l'avais enfoncee dans la deuxième phalange de mon index, et elle l'avait transpercée de part en part, comme un hameçon. Je l'arrachai, à peine conscient de la douleur, et la replaçai dans le sac, encore humide de mon sang.

À cet instant-là, je fus de nouveau sûr d'être aveugle. La surface lisse sur laquelle j'étais allongé pouvait très bien être le sol de la coursive ; la paroi à panneaux que ma main découvrit à tâtons une fois que je me fus remis sur mes pieds pouvait très bien être celle de cette coursive. Mais elle se trouvait bien éclairée. Qui m'aurait transporté ailleurs, dans cet endroit obscur, faisant de mon corps un lit de supplices ? J'entendis le gémississement d'une voix humaine. C'était la mienne, et je serrai les mâchoires pour la réduire au silence.

Dans ma jeunesse, lorsque j'avais fait le voyage de Nessus à Thrax avec Dorcas, puis celui de Thrax à Orithyia seul la plupart du temps, j'avais avec moi de l'acier et du silex pour allumer du feu. Mais aujourd'hui, je n'avais rien sur moi. Je me creusai la tête et fouillai mes poches à la recherche d'un moyen de faire du feu, mais, en dehors de mon pistolet, je ne voyais rien. Je le

tirai, et inspirai fort pour pousser un cri d'avertissement – ce n'est qu'à cet instant que me vint l'idée d'appeler à l'aide.

Il n'y eut pas de réponse. Je tendis l'oreille, mais aucun bruit de pas ne me parvint. Après m'être assuré que le pistolet était bien réglé au plus bas, je me résolus à l'utiliser.

Je ne tirerais qu'un seul coup de feu. Si je ne distinguais pas la flamme violette, cela voudrait dire que j'étais aveugle. J'envisagerais alors le choix qui s'offrait à moi : me supprimer pendant que mon désespoir serait assez fort, ou chercher s'il n'y avait pas quelque moyen de me traiter sur le vaisseau. (Et néanmoins je savais que j'avais beau pouvoir – nous avions beau pouvoir, en fait – choisir de périr, c'était impossible. Quel autre espoir restait-il à Teur ?)

De la main gauche, je touchai la paroi afin de pouvoir aligner l'arme sur la coursive. De la droite, je la levai à hauteur d'épaule, comme un tireur d'élite.

Un minuscule point de lumière brilla devant moi, comme lorsqu'on voit la rouge Verthandi à travers les nuages. Ma stupéfaction fut telle que bien que ce fût mon doigt blessé qui enfonça la détente, c'est à peine si j'en eus conscience.

L'énergie déchiqueta les ténèbres. Dans le flamboiement violet, je vis le corps du steward, puis un peu plus loin par la porte entrouverte de la suite autarchique, une forme qui se tordait et l'éclat de l'acier.

L'obscurité se fit aussitôt, mais je n'étais pas aveugle. Malade, oui ; souffrant de partout – j'avais l'impression d'avoir été jeté contre un mur – mais pas aveugle. Pas aveugle !

En fait, le vaisseau était plongé dans l'obscurité d'une nuit nuageuse. J'entendis de nouveau un grognement de voix humaine, mais cette voix n'était pas la mienne. Quelqu'un se trouvait dans la coursive, en fin de compte ; quelqu'un qui avait eu l'intention de me tuer, puisque ce que j'avais aperçu était le reflet de la lame de quelque arme, sans aucun doute. Le rayon affaibli l'avait brûlé comme les rayons affaiblis des armes des hiérodules avaient autrefois brûlé Baldanders. Je ne croyais pas avoir affaire à un géant, mais l'homme vivait encore comme Baldanders avait survécu ; et il se pouvait qu'il ne fût pas seul. Le dos courbé, je tâtonnai de ma main libre pour retrouver le

corps du steward ; je l'enjambai comme une araignée infirme, finis par m'introduire dans la suite et verrouillai la porte derrière moi.

La lampe sous laquelle j'avais recopié mon manuscrit était tout aussi au repos que celles de la coursive, mais comme ma main errait sur l'écritoire pour la trouver, elle tomba sur un morceau de cire à cacheter ; je me souvins alors de la bougie qui servait à la faire fondre, bougie qui s'allumait en pressant un bouton. Cet ingénieux système était en principe rangé dans une case avec la cire et je crus pouvoir le trouver tout de suite ; mais en fait il traînait avec d'autres objets sur l'écritoire.

La flamme d'un jaune clair jaillit instantanément ; à son éclat, je vis dans quel état était la suite autarchique. On avait répandu mes vêtements sur le sol, et il ne restait pas une seule couture intacte. Une lame affilée comme un rasoir avait éventré le matelas de bout en bout. On avait renversé les tiroirs de l'écritoire, éparpillé mes livres sur le sol et on avait entaillé jusqu'aux sacs de voyage ayant servi à transporter mes effets à bord.

Je crus tout d'abord qu'il s'agissait simplement de vandalisme ; que quelqu'un qui me haïssait (et ceux-là étaient légion sur Teur) avait laissé libre cours à sa fureur en ne me trouvant pas endormi. Mais je ne tardai pas à me dire que la destruction avait quelque chose de trop systématique pour cela ; quelqu'un avait dû entrer dans ma chambre à peine avais-je tourné les talons. Sans aucun doute les hiérodules, dont le temps s'écoule à l'envers de celui que nous connaissons, avaient-ils prévu cette intrusion et envoyé le steward pour m'éviter de tomber sur mon visiteur. Ne me trouvant pas, il avait fouillé mes affaires à la recherche d'un objet si petit qu'on aurait pu le dissimuler dans le col d'une chemise.

Quoi qu'il eût cherché, je n'avais qu'un seul trésor en ma possession : la lettre patente que m'avait donné maître Malrubius, et qui m'identifiait comme l'autarque légitime de Teur. Ne m'étant pas attendu au sac de la suite autarchique, je ne l'avais pas cachée, et l'avait simplement déposée dans un tiroir avec d'autres papiers que j'avais emportés avec moi ; bien entendu, elle avait disparu.

En quittant la chambre, l'individu était tombé sur le steward qui avait dû vouloir l'arrêter et l'interroger. Il n'avait pu courir le risque d'être décrit plus tard par lui et avait donc sorti son arme. Le steward avait tenté de se défendre avec son couteau à cran d'arrêt, mais il s'était montré trop lent. J'avais entendu son cri pendant que je m'entretenais avec les hiérodules, et Ossipago m'avait empêché de sortir, et donc de tomber à mon tour sur l'assaillant. Jusque-là, c'était clair.

Mais j'en arrivais alors à la partie la plus étrange de l'affaire. En découvrant le corps du steward, j'avais essayé de le ranimer, utilisant pour cela l'épine au lieu de la véritable griffe du Conciliateur. J'avais échoué ; mais j'avais également échoué lors de toutes les occasions précédentes où j'avais cherché à faire jouer le pouvoir qui était celui de la vraie Griffe (laquelle s'était manifestée pour la première fois, il me semble, lorsque j'avais touché la femme, dans notre oubliette, qui avait construit le mobilier de sa pièce avec des enfants volés).

Ces échecs, cependant, n'avaient jamais été plus violents que ceux d'un mot pris pour un mot de pouvoir : on prononce le mot, et la porte ne s'ouvre pas. Ainsi avais-je touché avec l'épine sans obtenir de guérison ou de résurrection.

Cette fois-ci, les choses s'étaient passées différemment ; j'avais subi un choc qui m'avait laissé malade, endolori et encore faible, et je n'avais aucune idée de ce qui était arrivé. Si absurde que cela parût, j'en conçus un certain espoir. Au moins quelque chose s'était produit, même si j'avais failli y laisser la vie.

Toujours est-il que je m'étais retrouvé inconscient et que l'obscurité s'était faite. Encouragé par cette dernière circonstance, l'assaillant était revenu ; il avait entendu mon appel à l'aide (auquel une personne bien intentionnée aurait répondu) et s'était avancé pour me tuer.

Ces pensées traversèrent mon esprit bien plus vite qu'il ne faut de temps pour les coucher sur le papier. Le vent se lève, maintenant, soulevant grain à grain notre nouvelle terre, mais j'écrirai encore un peu avant d'aller dormir dans mon boudoir : pour dire au moins que la seule conclusion pratique à laquelle je parvins fut que mon assaillant gisait peut-être quelque part dans la coursive, blessé. Si c'était le cas, je pourrais peut-être le

persuader de me révéler ses motifs et le nom de ses complices, s'il en avait. Je soufflai la chandelle et ouvris la porte aussi silencieusement que je pus ; je me glissai dehors, tendis l'oreille quelques instants et la rallumai.

Mon ennemi avait disparu, mais rien d'autre n'avait changé. Le steward mort était toujours aussi mort, et le couteau à cran d'arrêt à la même place. Aussi loin que portait la lueur jaune et vacillante de la bougie, la coursive était vide.

Craignant de la consumer trop rapidement ou qu'elle ne servît qu'à me faire repérer, je l'éteignis de nouveau. À bout portant, le couteau de chasse que m'avait procuré Gunnie me paraissait *a priori* plus utile que le pistolet. Tenant l'arme d'une main, effleurant de l'autre la paroi, j'avancai lentement le long du couloir, à la recherche de la suite des hiérodules.

Lorsque nous nous y étions rendus, Famulimus, Barbatus, Ossipago et moi, je n'avais fait attention ni au chemin ni à la distance parcourue ; mais j'étais capable d'évoquer chacune des portes devant lesquelles nous étions passés, et presque chaque pas que j'avais fait. Bien qu'il m'eût fallu sensiblement plus de temps pour faire ce deuxième trajet, je savais cependant avec précision (ou du moins croyais savoir) à quel moment j'étais arrivé.

Je cognai à la porte sans susciter de réaction ; je pressai mon oreille contre le battant, mais n'entendis aucun son. Je cognai de nouveau, plus fort, toujours sans résultat, et utilisai finalement le pommeau du poignard.

Comme il ne se passait toujours rien, j'avancai avec précaution jusqu'aux portes de part et d'autre de la première (mais j'étais sûr que, situées toutes deux trop loin, ce n'étaient pas les bonnes), et n'eus pas plus de succès : personne ne répondit à mes coups.

Retourner dans la suite autarchique serait revenu à chercher à se faire assassiner et je me félicitai sans restriction de m'être procuré un second logement. Malheureusement, pour m'y rendre par le seul chemin que je connaissais, il fallait repasser devant la suite. Lorsque j'avais étudié l'histoire de mes prédécesseurs et parcouru les souvenirs des souverains dont l'esprit avait fusionné avec le mien, j'avais été frappé par le

nombre de ceux qui avaient perdu la vie pour avoir voulu accomplir une dernière fois un acte dangereux – en conduisant l'ultime charge devant leur donner la victoire, ou en voulant faire incognito une dernière visite risquée à quelque maîtresse en ville. Me rappelant nettement le chemin, il me semblait pouvoir deviner dans quelle partie du vaisseau se trouvait ma seconde cabine ; je décidai de poursuivre dans la coursive, puis de tourner dès que j'arriverais à un embranchement afin de revenir sur mes pas par un autre chemin et de finalement atteindre mon but.

Je n'entrerai pas dans le détail de mes errances, qui m'ont suffisamment harassé pour que je n'aie pas envie de vous en fatiguer, hypothétique lecteur. Il me suffira de dire que je découvris un escalier donnant sur un niveau inférieur puis une coursive qui me parut placée au-dessous de celle que je venais de quitter, mais qui se termina bientôt sur un labyrinthe de passerelles, d'échelles et de passages étroits dans lesquels régnait les ténèbres les plus complètes, tandis que le sol oscillait sous mes pieds et que l'air devenait plus chaud et plus humide.

Au bout d'un moment, cet air étouffant m'apporta des effluves âcres et pourtant bizarrement familiers. Je les remontai du mieux que je pus, et moi qui m'étais si souvent vanté de ma mémoire phénoménale, je me retrouvai à renifler mon chemin comme un braque, presque prêt à aboyer de joie à l'idée de trouver un lieu que je connaissais après tant de vide, de silence et de ténèbres.

Et de fait je poussai un véritable jappement, car je venais d'apercevoir au loin le reflet d'une vague lumière. Mes yeux s'étaient tellement faits à l'obscurité au cours de ces deux veilles de vagabondage dans les entrailles du vaisseau qu'en dépit du peu d'éclat de ce lumignon, j'arrivais à deviner la surface élastique sous mes pieds et les parois moussues qui m'entouraient ; je remis le grand poignard au fourreau et courus.

En quelques instants, je me retrouvai environné d'habitations circulaires et d'une centaine de bêtes étranges. J'étais retourné à la ménagerie où l'on enfermait les apports, et

la lumière parvenait du système qui maintenait leur confinement. Je m'en approchai et me rendis compte que la créature à l'intérieur était justement celle que j'avais aidé à capturer. Elle se tenait sur ses pattes de derrière, les antérieurs appuyés contre la paroi invisible, et une lueur phosphorescente ondulait le long de son ventre et brillait fortement à hauteur de ses pattes avant, semblables à des mains. Je lui parlai comme j'aurais pu le faire à un animal favori, un chat, par exemple, au retour d'un voyage, et elle parut m'accueillir comme un chat l'aurait fait, pressant son corps à la fourrure hirsute contre la paroi invisible ; elle miaula et me regarda d'un air suppliant.

Tout d'un coup, sa petite bouche s'ouvrit sur un rictus et ses yeux se mirent à luire comme ceux d'un démon. Je voulus reculer, mais un bras vint m'entourer le cou et une lame brilla, dirigée vers ma poitrine.

Je saisissi l'assassin au poignet et arrêtai l'arme à moins d'un doigt de ma peau, puis luttai pour m'accroupir et l'expédier par-dessus la tête.

On dit de moi que je suis fort, mais il était plus fort que moi. Je pouvais certes facilement le soulever – sur ce vaisseau j'aurais pu soulever douze hommes sans problème – mais ses jambes me serreraient la taille comme les mâchoires d'un piège. Je me courbai pour le catapulter, mais ne réussis qu'à nous envoyer tous les deux au sol. Je me débattis frénétiquement pour me tenir éloigné du poignard.

Presque à hauteur de mon oreille, il se mit à hurler de douleur.

Notre chute nous avait fait passer à l'intérieur de la zone de confinement, et l'animal hirsute lui avait planté les dents dans la main.

## CHAPITRE VII

### Une mort à la lumière

Le temps que je reprenne mes esprits et me relève, l'assassin avait disparu. Quelques taches de sang, presque noires dans la lumière de la chandelle d'or, témoignaient de son passage dans le cercle où se trouvait confiné mon ami hirsute. Ce dernier, assis sur son arrière-train, jambes repliées sous lui d'une manière étrangement humaine, se léchait les pattes pour lisser les poils soyeux entourant sa bouche. « Merci », dis-je, ce qui lui fit lever la tête, l'air attentif.

Le couteau du meurtrier gisait à peu de distance ; c'était un bolo à grande lame grossièrement fabriqué, avec une poignée d'un bois noir et usé. Il devait donc s'agir d'un simple matelot, selon toute vraisemblance. Je lui donnai un coup de pied et fis appel au souvenir que j'avais gardé de sa main, brièvement aperçue : main d'homme de grande taille, puissante et calleuse, mais dépourvue de marques particulières, pour ce que j'en avais vu. Un ou deux doigts manquant m'auraient bien arrangé, mais il était également possible que ce fût maintenant le cas : un marin, en tout cas, avec une main salement amochée.

M'avait-il suivi jusqu'ici dans le noir, tout au long de mon périple ponctué d'escaliers, d'échelles et de multiples passages pleins de détours ? Voilà qui paraissait peu probable. Il était tombé accidentellement sur moi ici, et avait saisi l'occasion pour agir. Un homme dangereux. Il me parut plus judicieux de me mettre immédiatement à sa recherche avant qu'il ait eu le temps de se reprendre et de concocter quelque chose pour expliquer sa main mordue. Si je pouvais découvrir son identité, je la ferais

connaître aux officiers du vaisseau ; si je n'en avais pas le temps, ou s'ils refusaient d'agir, je le tuerais moi-même.

Tenant haut la chandelle dorée, je m'engageai dans l'escalier conduisant aux quartiers d'équipage. Mon esprit tirait des plans plus vite que je ne marchais. Les officiers – ce capitaine qu'avait mentionné le steward mort – remeubleraient ma suite ou m'en attribueraient une autre. On placerait une sentinelle à l'extérieur, non tant pour me protéger (je n'avais l'intention d'y séjourner que le temps de sauver les apparences) que pour donner à mes ennemis une cible pour leurs coups. Après quoi, je...

Le temps d'une respiration, toutes les lumières, dans cette partie du vaisseau, se rallumèrent. Je vis la marche de métal suspendue sur laquelle je me trouvais ainsi que les verts pâles et les jaunes du vivarium à travers les croisillons dont elle était faite. Sur ma droite, le rayonnement de lampes indistinctes se perdait dans une brume nacrée ; sur ma gauche, assez loin, la paroi gris-noir luisait d'humidité. Au-dessus, c'était comme s'il n'y avait eu aucun vaisseau, mais un ciel nuageux assailli par les rayons du soleil.

Mais le spectacle ne dura pas plus d'une respiration. J'entendis au loin des matelots qui criaient pour attirer l'attention de leurs camarades sur un phénomène que l'on ne pouvait guère ignorer. Puis l'obscurité se fit de nouveau, paraissant encore plus terrible que la première fois. Je grimpai une centaine de marches ; les lumières vacillèrent comme si chaque lampe était au bord de l'épuisement, puis s'éteignirent définitivement. Encore mille marches, et la flamme de la chandelle dorée se réduisit à une pointe bleue. Je l'éteignis pour épargner le peu de combustible qui lui restait et poursuivis mon ascension dans les ténèbres.

Peut-être était-ce parce que je quittais les entrailles du vaisseau et me dirigeais vers le pont supérieur marquant les limites de l'atmosphère, toujours est-il que je me sentais glacé. Je voulus accélérer le pas pour me réchauffer, mais en fus incapable. Je n'arrivais qu'à trébucher dans ma hâte, et la jambe qu'avait ouverte un fantassin ascien lors de la troisième bataille d'Orithyia tirait le reste vers la tombe.

Un instant j'eus peur de ne pouvoir reconnaître l'étage où se trouvaient ma cabine et celle de Gunnie, mais je quittai l'escalier sans même y penser, allumai la chandelle dorée le temps d'une respiration seulement, et entendis le grincement des gonds lorsque le battant s'ouvrit.

J'avais déjà refermé la porte et senti la couchette à tâtons lorsque je pris conscience de ne pas être seul dans la pièce. J'appelai, et la voix d'Idas, le marin aux cheveux blancs, me répondit avec des intonations où se mêlaient la crainte et l'intérêt.

« Qu'est-ce que vous fabriquez ici ? demandai-je.

— Je vous attendais. Je... j'espérais que vous viendriez. Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais l'impression que vous n'alliez pas tarder. Vous n'étiez pas avec les autres, en bas. »

Comme je ne répondais rien, il ajouta : « Je veux dire au travail. C'est pourquoi je me suis défilé pour venir ici.

— Dans ma cabine. Le verrou n'aurait jamais dû vous laisser entrer.

— Mais vous ne le lui avez pas interdit. Je vous ai décrit, et en plus il me connaît. Ma propre cabine n'est pas loin. Je lui ai dit la vérité, c'est-à-dire que je voulais simplement vous attendre.

— Je lui ordonnerai de ne laisser entrer personne d'autre que moi.

— Il pourrait être judicieux de faire des exceptions pour vos amis. »

Je lui répondis que j'y réfléchirais, me disant en moi-même qu'il ne serait certainement pas classé parmi ces exceptions. Gunnie, peut-être.

« Vous avez une lumière. Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux l'allumer ?

— Comment le savez-vous ?

— Quand la porte s'est ouverte, j'ai aperçu une lueur pendant un instant. Quelque chose que vous teniez à la main, non ? »

J'acquiesçai, puis, me rendant compte qu'il ne pouvait me voir, lui dis que je préférais l'économiser.

« Très bien. Ce qui m'a surpris, tout de même, c'est que vous ne vous en soyez pas servi pour chercher le lit.

— Je me rappelais très bien son emplacement. »

En réalité, c'est par un effort de volonté sur moi-même que je m'interdisais d'allumer la chandelle dorée. J'étais tenté de m'en servir pour vérifier si Idas n'avait pas été brûlé ou mordu. Mais la raison me disait que l'assassin qui avait été brûlé n'aurait pas été en état d'attenter une deuxième fois à ma vie, et que celui qui avait été si profondément mordu par mon ami hirsute n'aurait pu gagner assez rapidement l'escalier du conduit d'air : je l'aurais entendu grimper devant moi.

« Est-ce que cela vous ennuie si je vous parle ? Lorsque nous nous sommes rencontrés la première fois, et que vous avez parlé de votre monde d'origine, j'en avais très envie.

— Volontiers, dis-je, si vous acceptez de répondre à quelques questions vous-même. » Pouvoir me reposer : voilà ce qui m'aurait fait plaisir, en réalité. J'étais loin d'avoir regagné toutes mes forces, mais il ne fallait pas négliger cette occasion de glaner des informations.

« Mais bien sûr, fit Idas avec empressement. Je répondrai volontiers à vos questions, si vous répondez aux miennes. »

Cherchant un moyen inoffensif de commencer, j'enlevai mes bottes et m'allongeai sur la couchette, qui protesta faiblement. « Dites-moi, quelle est la langue que nous parlons ? commençai-je.

— En ce moment ? Le vaissalien, bien entendu.

— Connaissez-vous d'autres langues, Idas ?

— Non, aucune. Je suis né à bord, vous comprenez. C'était l'une des choses que je voulais vous demander – les différences avec la vie que l'on mène sur un monde véritable. Les matelots racontent toutes sortes d'histoires, mais ce ne sont que des ignorants. Vous, je vois bien que vous êtes quelqu'un qui pensez.

— Merci. Étant né à bord, vous devez avoir eu l'occasion de visiter bien des mondes, sans doute. En avez-vous trouvé beaucoup où on parlait le vaissalien ?

— Pour dire la vérité, je n'ai pas pris autant de permissions à terre que j'aurais pu. Mon apparence... vous avez probablement remarqué...

— Répondez à ma question, s'il vous plaît.

— On parle le vaissalien sur la plupart des mondes, je suppose. » La voix d'Idas me paraissait légèrement plus proche, eus-je l'impression.

« Je vois. Sur Teur, ce que vous appelez le vaissalien n'est parlé que dans notre empire. Nous le considérons comme une langue plus ancienne que les autres, mais jusqu'ici, je n'en avais jamais été sûr. » Je décidai d'orienter la conversation vers ce qui avait pu plonger le vaisseau dans l'obscurité. « Ce serait nettement plus agréable si nous pouvions nous voir l'un l'autre, non ?

— Oh ! oui ! Allez-vous allumer votre lumière ?

— Dans un moment, peut-être. Pensez-vous que l'on va bientôt rétablir le courant ?

— On est en train de réparer, et les secteurs les plus importants ont maintenant la lumière, répondit Idas. Mais nous ne sommes pas dans un secteur important.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? »

J'eus l'impression de le voir hausser les épaules. « Un élément conducteur a dû tomber entre les terminaux de l'une des grandes cellules, mais personne n'a pu trouver ce que c'était. Toujours est-il que les plaques se sont carbonisées. Des câblages, également, ce qui n'aurait jamais dû se produire.

— Et tous les autres marins travaillent là-dessus ?

— La plupart de ceux de mon équipe, oui. »

J'étais maintenant certain qu'il s'était rapproché, et ne se trouvait qu'à une coudée de la couchette.

« Quelques-uns sont partis pour faire d'autres choses. C'est comme ça que j'ai filé. Le monde de chez vous, Sévérien... est-ce qu'il est beau ?

— Très beau, mais terrible, aussi. Ce qu'il y a peut-être de plus beau, ce sont les îles de glace qui remontent des mers du Sud comme des argonautes. Elles sont d'un blanc tirant vers le vert pâle, et scintillent comme des diamants ou des émeraudes lorsque les frappent les rayons du soleil. Autour d'elles la mer paraît noire, mais elle est en fait si claire que l'on peut voir leur masse immergée s'enfoncer très loin dans les profondeurs pélagiques... »

J'entendais l'imperceptible siffllement de la respiration d'Idas. Aussi silencieusement que possible, je dégageai le poignard de son étui.

« ... et chacune se dresse comme une montagne sur le fond d'un ciel bleu roi piqueté d'étoiles. Mais rien ne peut vivre sur ces îles... rien d'humain, en tout cas. Idas, je commence à m'endormir. Il vaudrait mieux me laisser, peut-être.

— J'aimerais vous poser encore bien des questions.

— Vous le ferez, une autre fois.

— Est-ce que les hommes se touchent les uns les autres sur votre monde, Sévérian ? Par exemple, est-ce qu'ils se serrent la main en signe d'amitié ? On fait cela sur beaucoup de mondes.

— Et sur le mien aussi », dis-je, faisant passer le poignard de la main droite dans la gauche.

« Alors serrons-nous la main. Ensuite, je partirai.

— Très bien », répondis-je.

Le bout de nos doigts se touchèrent, et la lumière se rétablit à ce moment-là dans la cabine.

Il tenait un bolo, lame tournée vers le bas. Il le fit plonger en y mettant tout son poids. Ma main droite vola ; je n'aurais pu arrêter ce coup, mais je m'arrangeai pour le dévier. La large pointe traversa ma chemise et s'enfonça dans le matelas si près de ma peau que je sentis le froid de la lame contre elle.

Il voulut arracher le bolo, mais je le saisis au poignet et il ne put se libérer de ma prise. J'aurais pu facilement le tuer, mais au lieu de cela je lui enfonçai le couteau de chasse dans l'avant-bras pour lui faire lâcher la poignée de l'arme.

Il cria – moins de douleur, me sembla-t-il, qu'à la vue de mon poignard qui sortait de sa chair. Je le jetai à terre, et l'instant suivant je me trouvai sur lui, la pointe de la lame tournée vers sa gorge.

« La ferme, lui dis-je, ou je te tue sur-le-champ. Quelle est l'épaisseur de ces parois ?

— Mon bras...

— Oublie ton bras. Tu auras tout ton temps pour lécher ton sang. Réponds-moi !

— Elles sont très minces. Ce ne sont que des feuilles de métal.

— Bien. Ce qui signifie qu'il n'y a personne dans le secteur. J'ai écouté pendant que j'étais sur la couchette, et je n'ai pas entendu le moindre bruit de pas. Tu peux gémir tant que tu voudras. Maintenant, lève-toi. »

Le couteau de chasse était bien aiguisé ; je déchirai la chemise d'Idas de haut en bas, faisant apparaître la poitrine naissante que j'avais à demi soupçonnée.

« Qui t'a envoyée sur ce vaisseau, femme ? Abaïa ?

— Vous saviez ! » Idas écarquillait ses grands yeux pâles.

Je secouai la tête et taillai une bande de tissu dans sa chemise. « Tiens, bande-toi le bras avec ça.

— Merci, mais ça n'a pas d'importance. De toute façon, ma vie est terminée.

— Je te dis de le bander. Quand j'en serais à travailler sur toi, je ne veux pas mettre davantage de sang sur mes vêtements qu'il y en a pour le moment.

— Vous n'aurez pas besoin de me torturer. Oui, je suis une esclave d'Abaïa.

— Envoyée pour me tuer afin que je ne ramène pas le Nouveau Soleil ? »

Elle acquiesça.

« Et choisie parce que tu étais encore suffisamment petite pour pouvoir passer pour un être humain. Qui sont les autres ?

— Il n'y en a pas. »

J'allais l'empoigner, mais elle leva la main droite. « Par le seigneur Abaïa, je vous le jure ! Il y en a peut-être d'autres, mais je ne le sais pas.

— Est-ce toi qui as tué mon steward ?

— Oui.

— Et qui as fouillé ma suite ?

— Oui.

— Mais ce n'est pas toi que j'ai brûlée avec mon pistolet. Qui était-ce ?

— Rien qu'un matelot que j'avais acheté pour un chrisos ; j'étais à l'autre bout de la coursive lorsque vous avez fait feu. Vous comprenez, je voulais me débarrasser du corps en le jetant dans l'espace, mais j'avais besoin de l'aide de quelqu'un pour franchir les écoutilles. Et puis... » Sa voix s'éteignit.

« Et puis quoi ?

— Et puis, il aurait pu me servir pour d'autres choses, aussi, après cela. C'est vrai, non ? Et maintenant, comment avez-vous su ? Je vous en prie, dites-le-moi.

— Ce n'est pas toi non plus qui m'as attaqué dans l'enclos des apports. Qui était-ce ? »

Idas secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées. « Je ne savais pas que vous aviez été attaqué là.

— Quel âge as-tu, Idas ?

— Je ne sais pas.

— Dix ans ? Treize ?

— On ne compte pas les années. » Elle haussa les épaules. « Mais vous avez dit que nous n'étions pas humains. C'est faux ; nous le sommes autant que vous. Nous sommes simplement l'Autre Peuple, les sujets des Grands Seigneurs qui demeurent dans les mers et sous le sol de Teur. Maintenant que j'ai répondu à vos questions, s'il vous plaît, répondez à la mienne. Comment avez-vous su ? »

Je m'assis sur la couchette. J'allai bientôt entamer la procédure de supplice de cette enfant efflanquée. Cela faisait bien longtemps que je n'étais plus le compagnon-bourreau Sévérian, et je n'allais prendre aucun plaisir à cette tâche. J'espérais à moitié qu'elle allait bondir vers la porte.

« En premier lieu, parce que tu ne parlais pas comme un marin. J'ai eu autrefois un ami qui l'avait été, c'est pourquoi je remarque quand d'autres le sont – mais c'est une histoire beaucoup trop longue pour la raconter maintenant. Mes ennuis – l'assassinat de mon steward et la suite – ont commencé peu de temps après notre rencontre, quand tu étais avec les autres. Tu as dit une fois que tu étais née sur un vaisseau, mais les autres s'exprimaient comme des marins, sauf Sidero et toi.

— Purn et Gunnie sont de Teur.

— De plus, tu m'as donné de fausses indications lorsque je t'ai demandé les cuisines. Ton intention était de me suivre et de me tuer à la première occasion, mais j'ai fini par retrouver la suite autarchique, et tu as pensé que c'était encore mieux ; tu pouvais attendre que je m'endorme et ouvrir vocalement la

porte. Sans doute cela n'aurait-il pas été bien difficile pour toi, en tant que membre de l'équipage. »

Idas acquiesça. « J'ai apporté des outils, et j'ai dit à la porte qu'on m'avait envoyé réparer un tiroir.

— Sauf que je ne m'y trouvais pas. Le steward t'a arrêtée au moment où tu partais. Que cherchais-tu ?

— La lettre, celle que les aquastors de Teur vous ont donnée pour le hiérogrammate. Je l'ai trouvée et je l'ai brûlée dans votre propre chambre. » Il y avait une nuance de triomphe dans sa voix.

« Elle était très facile à trouver. Tu cherchais quelque chose d'autre, quelque chose qui, dans ton esprit, était caché. Je ne vais pas tarder à te faire extrêmement mal si tu ne me dis pas de quoi il s'agit. »

Elle secoua la tête. « Est-ce que je peux m'asseoir ? »

J'acquiesçai, m'attendant à la voir s'installer sur le coffre ou sur la deuxième couchette ; mais elle se laissa tomber au sol, ayant enfin l'air d'une véritable enfant, en dépit de sa haute taille.

« Il y a un moment, poursuivis-je, tu m'as demandé à deux reprises d'allumer ma chandelle. La seconde fois, il n'était pas bien difficile de deviner que tu voulais être sûre de pouvoir porter un coup fatal. C'est pourquoi, j'ai employé les termes *argonautes* et *pélagique*, car les esclaves d'Abaïa s'en servent comme mots de passe ; il y a très longtemps, quelqu'un qui avait cru un instant que j'étais l'un des vôtres m'a montré une carte disant qu'on pouvait le trouver sur la rue des Argonautes, et Vodalus – tu as peut-être entendu parler de lui – m'a dit une fois de transmettre un message à celui qui me dirait : "L'Argus pélagique..." Argus, argonaute, j'avais confondu...

Jamais je ne finis ma phrase. Sur le vaisseau, où les choses les plus lourdes sont si légères, l'enfant tomba très lentement en avant ; assez vite, cependant, pour qu'il y eût un petit choc mat lorsque son front toucha le sol. Je suis convaincu qu'elle devait être morte avant même le début de ma vaniteuse péroraision.

## CHAPITRE VIII

### La manche vide

Quand il fut trop tard, j'agis avec rapidité : je retournai Idas sur le dos, cherchai son pouls, frappai sa poitrine pour faire redémarrer son cœur, efforts parfaitement inutiles. Il n'y avait plus trace de pouls, et sa bouche empestait le poison.

Elle devait l'avoir eu caché sur elle. Non pas dans sa chemise, sauf si elle avait déjà glissé la capsule dans sa bouche alors que nous étions dans l'obscurité, afin de la broyer et de l'avaler au cas où elle échouerait. Dans ses cheveux, peut-être (mais ils me paraissaient trop courts pour avoir pu dissimuler quoi que ce fût), ou dans la ceinture de son pantalon. Elle aurait facilement pu porter le poison à sa bouche pendant qu'elle étanchait le sang de sa blessure.

Ne me souvenant que trop bien de ce qui s'était passé lorsque j'avais tenté de ranimer le steward, je ne cherchai pas à la ressusciter. Je la fouillai, sans rien trouver sinon neuf chrisos d'or que je mis dans la pochette du fourreau. Elle avait dit avoir donné un chrisos à un matelot pour son aide ; il semblait logique de supposer qu'Abaïa (ou celui de ses ministres qui lui avait confié cette mission) lui en avait fourni dix. Je découpai ses bottes, et découvris que ses orteils, anormalement longs, étaient palmés. Je mis les bottes en morceaux, la fouillant avec la minutie qui avait été la sienne lorsqu'elle avait fouillé mes affaires deux veilles auparavant, mais ne découvris rien de plus.

Tandis que je contemplais son cadavre, assis sur la couchette, je pensai qu'il était étrange que je me fusse laissé berner comme je l'avais indiscutablement été au début, trompé

non pas tant par Idas que par les souvenirs qui me restaient de l'ondine qui m'avait libéré des nénuphars de Gyoll puis m'avait accosté dans le gué. Il s'était agi d'une géante ; là, j'avais cru avoir affaire à un adolescent monté en graine et non à un enfant géant, alors que Baldanders avait eu un enfant semblable (un garçon, toutefois beaucoup plus jeune) dans sa tour.

Les cheveux de l'ondine étaient verts, et non pas blancs ; peut-être était-ce essentiellement cela qui m'avait fourvoyé. J'aurais dû songer qu'un vert aussi soutenu et vif n'existe pas chez les hommes ou les bêtes à fourrure et que, lorsque le phénomène se produit, il est en réalité l'effet d'une algue, comme dans le cas du sang de l'homme vert de Saltus. Une corde que l'on laisse pendre dans une mare devient verte ; j'avais été bien naïf.

Il fallait signaler la mort d'Idas. Ma première idée fut de m'adresser au capitaine et de m'assurer de sa clémence en faisant intervenir Barbatus ou Famulimus.

À peine avais-je refermé la porte derrière moi que je prenais conscience de l'impossibilité de faire appel à leur intercession. La conversation que nous avions eue dans leur suite avait été la première pour eux ; elle était donc la dernière pour moi. Je devais joindre le capitaine par une autre voie, faire établir mon identité et rendre compte de ce qui s'était passé. Idas m'avait dit que les travaux de réparation continuaient en bas, et ils devaient certainement s'effectuer sous la direction d'un officier. Une fois de plus je descendis les marches balayées par le courant d'air, poursuivant mon chemin au-delà des apports emprisonnés dans une atmosphère toujours plus chaude et humide.

Si absurde que cela parût, j'avais l'impression que mon poids, déjà léger à l'étage de ma cabine, diminuait encore au fur et à mesure que je descendais. Plus tôt, lorsque j'avais grimpé dans les gréements, j'avais remarqué que cette diminution se produisait pendant que je montais ; il s'ensuivait donc, me semblait-il, qu'il aurait dû augmenter au fur et à mesure que je m'enfonçais dans les entrailles du vaisseau. Je peux simplement dire qu'il n'en était rien, ou du moins que l'on aurait juré que c'était le contraire qui se produisait.

J'entendis bientôt des bruits de pas dans l'escalier, en contrebas. Si j'avais appris quelque chose au cours des dernières veilles, c'était bien que tout étranger rencontré à l'improviste pouvait être décidé à me trucider. Je fis halte pour écouter et tirai mon pistolet.

Les légers claquements métalliques s'interrompirent comme je m'immobilisais puis reprirent, rapides et irréguliers ; on aurait dit que celui qui grimpait trébuchait dans sa précipitation. Il y eut une fois un cliquetis sonore, comme une épée ou un casque que l'on laisse tomber, suivi d'un nouveau silence avant que ne reprennent les pas hésitants. Je descendais vers quelque chose que quelqu'un d'autre fuyait ; il semblait n'y avoir aucun doute. Le bon sens me disait que je ferais mieux de filer moi aussi et cependant je m'attardai, trop orgueilleux et trop insensé pour battre en retraite sans savoir quel danger me menaçait.

Je n'eus pas à attendre trop longtemps. Au bout de quelques instants, j'aperçus en effet un homme en armure au-dessous de moi, grimpant l'escalier avec une hâte fébrile. Puis il n'y eut plus qu'un palier entre nous et je pus mieux le distinguer ; il avait perdu le bras droit – qui semblait lui avoir été arraché, car des débris pendaient encore, sanguinolents, de l'emboîtement de l'épaule de métal poli.

Je ne voyais pas pour quelles raisons j'aurais dû redouter cet homme blessé et terrifié ; mais il y en avait en revanche une pour qu'il prit peur en me voyant et cherchât à fuir. Je rangeai mon pistolet et l'interpellaï, lui demandant ce qui n'allait pas et si je pouvais l'aider.

Il s'arrêta et leva vers moi son visage qu'abritait une visière. C'était Sidero, tremblant de tous ses membres. « Êtes-vous loyal ? me cria-t-il.

— Envers qui, l'ami ? Je n'ai aucune mauvaise intention, si c'est ce que vous voulez dire.

— Envers le vaisseau ! »

Il était sans objet, me parut-il, de faire serment de loyauté à ce qui n'était rien de plus qu'un artefact des hiérodules, si imposant qu'il fût ; mais ce n'était manifestement pas le moment de se lancer dans ce genre de spéculations. « Bien

entendu, lançai-je. Loyal jusqu'à la mort, s'il le faut ! » En mon cœur, je suppliai maître Malrubius, qui avait autrefois essayé de m'enseigner ce qu'était la loyauté, de bien vouloir me pardonner.

Sidero reprit son ascension, un peu plus calmement et lentement cette fois, mais toujours en trébuchant. Maintenant que je le distinguais mieux, je me rendais compte que le fluide sombre que j'avais pris pour du sang humain était bien trop visqueux pour cela, et qu'il était vert très foncé et non pas pourpre. Quant aux lambeaux de chair qui pendaient de son épaule, il s'agissait en fait de fils emmêlés dans quelque chose comme du coton.

Sidero était donc un androïde, un automate sous une apparence humaine, comme l'avait été jadis mon ami Jonas. Je m'adressai des reproches pour avoir oublié que je l'avais soupçonné plus tôt, ce qui ne m'empêcha pas de me sentir soulagé ; j'avais déjà vu beaucoup de sang au cours de ces dernières veilles.

Sidero arriva aux dernières marches donnant sur le palier où je me tenais. Il fit halte à ma hauteur, oscillant sur lui-même. De ce ton sec et exigeant que l'on prend inconsciemment dans l'espoir d'inspirer confiance, je lui demandai de me laisser voir son épaule, ce qu'il fit. J'eus un geste de recul tant je fus stupéfait.

Si je me contente d'écrire que l'épaule était creuse, on croira qu'elle l'était comme on dit d'un os qu'il est creux. En réalité, elle était vide. Les fils minuscules et les torons de fibre imbibés de liquide épais s'échappaient de son pourtour d'acier. Il n'y avait rien – rien du tout – au milieu.

« Comment puis-je vous aider ? demandai-je. J'ignore tout de la façon de traiter ces blessures. »

Il parut hésiter. J'aurais cru que son visage masqué par la visière était incapable d'exprimer des émotions ; et cependant il y parvenait par des mouvements et des inclinaisons de tête, ainsi que par le jeu d'ombres que créaient ses traits.

« Vous devrez procéder exactement comme je vous le dirai. Êtes-vous d'accord ?

— Bien entendu. Je dois avouer avoir juré il n'y a pas bien longtemps que je vous jetterais un jour de quelque hauteur, comme vous m'avez jeté moi-même. Mais je ne me vengerai pas sur un homme blessé. » Je me rappelais à quel point Jonas désirait être pris pour un homme, ce qu'il avait effectivement été pour moi et beaucoup d'autres ; combien il voulait être un homme, en fait.

« Je dois vous faire confiance », dit-il.

Il fit un pas en arrière, et sa poitrine, ou plutôt l'intégralité de son torse, s'ouvrit comme une grande corolle d'acier. Une corolle s'ouvrant sur le vide, révélant un néant.

« Je ne comprends pas, lui dis-je. Comment puis-je vous aider ?

— Regardez. » De sa main restante, il me montra la face intérieure de l'une des plaques-pétales qui constituaient son buste vide. « Voyez-vous quelque chose d'écrit ?

— Oui, je vois un tracé et des symboles, avec beaucoup de couleurs. Mais je suis incapable de les déchiffrer. »

Il me décrivit alors un certain symbole complexe ainsi que ceux qui l'entouraient, et je finis par le découvrir.

« Insérez dedans un objet métallique pointu, reprit-il. Tournez vers la droite, un quart de tour, pas davantage. »

L'encoche était extrêmement droite, mais la pointe de mon couteau de chasse, que j'avais nettoyé sur la chemise d'Idas, était comme une aiguille. J'enfonçai cette pointe à l'endroit que m'avait indiqué Sidero et tournai d'un quart de tour, comme il me l'avait demandé. L'écoulement de liquide sombre se ralentit.

Il me décrivit un autre symbole sur une deuxième plaque ; et tandis que je le recherchais, je me risquai à lui dire que ni par mes rencontres ni par mes lectures, j'avais pu soupçonner qu'existaient des êtres comme lui.

« Haddid ou Hiero pourraient mieux vous expliquer ce que nous sommes. J'accomplis ma tâche. Je ne pense pas à ce genre de choses. Pas souvent.

— Je comprends.

— Vous vous plaignez d'avoir été bousculé. Je l'ai fait parce que vous ne suiviez pas mes instructions. J'ai appris que des hommes comme vous sont un vrai danger sur un vaisseau. S'ils

sont blessés, ce n'est pas plus que ce qu'ils m'auraient fait. Combien de fois croyez-vous que des hommes de ce genre ont tenté de me détruire ?

— Aucune idée », répondis-je tout en continuant à parcourir la plaque des yeux à la recherche du symbole.

« Moi non plus. Nous voguons dans et hors du Temps et nous revenons. Il n'y a qu'un vaisseau, prétend le capitaine. Tous les vaisseaux que nous saluons entre les galaxies ou les soleils sont ce vaisseau. Comment savoir combien de fois ils ont essayé, combien de fois ils ont réussi ? »

Je songeai qu'il devenait irrationnel, quand je trouvai le symbole. Lorsque j'eus recommencé la même manœuvre, l'écoulement du fluide se réduisit à presque rien.

« Merci, dit Sidero. J'ai perdu beaucoup de pression. »

Je lui demandai s'il allait boire du fluide pour remplacer celui qu'il venait de perdre.

« Certainement. Mais maintenant j'ai retrouvé ma force, et elle sera complète lorsque vous aurez procédé au dernier ajustement. ». Il m'indiqua comment le faire.

« Vous vous êtes interrogé sur notre origine. Vous êtes-vous interrogé sur la vôtre ?

— Je sais seulement que nous étions autrefois des animaux qui vivaient dans les arbres. C'est ce que disent les mystagogues. Pas des singes, puisque les singes existent encore. Peut-être quelque chose comme les zoanthropes, bien que plus petits. J'ai remarqué que les zoanthropes avaient un faible pour les montagnes, et ils grimpent dans les arbres de la jungle des pentes. De toute façon, ils communiquent entre eux, comme le fait même le bétail, ou comme le font les loups, par certains cris et certains mouvements. Finalement, par la volonté de l'Incréé, il a pu se faire que ceux qui communiquaient le mieux ont survécu et que ceux qui communiquaient moins bien ont disparu.

— Il n'y a pas autre chose ? »

Je secouai la tête. « Quand ils ont communiqué suffisamment bien pour qu'on ait pu dire qu'ils parlaient, ils étaient des hommes et des femmes. Ce que nous sommes toujours. Nos mains ont été faites pour s'accrocher aux

branches, nos yeux pour voir la branche suivante quand nous passons d'un arbre à l'autre, et notre bouche pour parler et mâcher des fruits et des jeunes pousses. Nous n'avons pas changé. Et ceux de votre espèce ?

— Tout à fait comme vous. Si l'histoire est vraie, les compagnons voulaient s'abriter du vide, des rayonnements destructeurs, des armes des ennemis et d'autres choses. Ils ont commencé par construire une carapace dure pour eux-mêmes. Ils voulaient également être plus forts, pour la guerre et le travail sur le pont. C'est alors qu'ils ont mis le liquide que vous avez vu en nous pour que nos bras et nos jambes bougent comme ils le désiraient, mais avec plus de force. Dans nos générateurs, aurais-je dû dire. Puis ils ont eu besoin de communiquer, alors ils ont ajouté les circuits de la parole. Puis encore d'autres circuits pour que nous puissions faire une chose pendant qu'ils en faisaient une autre. Des contrôleurs pour que nous puissions agir et parler même lorsque eux ne le pouvaient pas. Finalement, nous avons été capables de parler même une fois remisés et sans compagnon à l'intérieur. Vous n'arrivez pas à le trouver ?

— J'en ai pour un instant », répondis-je. À la vérité, cela faisait un moment que je l'avais découvert, mais je n'avais pas voulu l'interrompre. « Voulez-vous dire que les officiers du vaisseau vous endossent comme un vêtement ?

— Plus rarement, maintenant. La marque est comme une étoile, avec un trait droit tout à côté.

— Je sais », dis-je, débattant en moi-même de ce que je pourrais faire tout en jaugeant la cavité de mon torse. Ma ceinture, avec le poignard et le pistolet dans son étui, n'y rentrerait jamais, j'en étais sûr. Mais sinon, il y avait assez de place pour moi.

« Attendez un instant, dis-je à Sidero. Je vais devoir travailler à demi accroupi pour celui-là. Ces trucs me gênent. » Je me débarrassai de ma ceinture, à laquelle étaient toujours accrochés l'épée dans son fourreau et le pistolet dans son étui, et la posai à terre. « Ce serait plus facile si vous vous allongiez. »

Il s'exécuta, avec plus de vivacité et de grâce que je ne l'en aurais cru capable, maintenant qu'il ne saignait plus. « Faites vite, je n'ai pas de temps à perdre.

— Écoutez, répondis-je, s'il y avait eu quelqu'un à vos trousses, il serait déjà là, et je n'entends pas le moindre bruit. » Tout en faisant semblant de lambiner, je réfléchissais furieusement ; l'idée semblait folle, mais elle m'assurerait d'une protection et d'un déguisement en cas de succès. J'avais souvent porté une armure. Pourquoi pas une armure améliorée ?

« Croyez-vous donc que j'aie réussi à les fuir ? » J'entendis bien ce que disait Sidero, mais je n'y fis guère attention. J'avais parlé d'écouter, l'instant d'auparavant : il y avait maintenant quelque chose à entendre, et après avoir tendu l'oreille, je reconnus l'origine de ce bruit : le lent battement de deux grandes ailes.

## CHAPITRE IX

### Le vide de l'air

La pointe du poignard avait déjà trouvé l'encoche. Je la fis tourner tout en me débarrassant de mon manteau, et roulai dans le corps ouvert de Sidero. Je ne tentai même pas de voir la créature qui déployait de telles ailes avant d'avoir glissé la tête, non sans quelques difficultés, dans celle de l'automate, et de pouvoir regarder par sa visière.

Même alors je ne vis rien, ou presque rien. Le conduit d'aération, relativement clair à cette profondeur un peu plus tôt, semblait maintenant rempli de brouillard ; quelque chose avait entraîné l'air plus frais des étages supérieurs vers le bas, et il s'était mêlé à celui, chaud, humide et puant que nous respirions. Quelque chose qui faisait rouler ce brouillard, comme si mille fantômes fouillaient les lieux.

Je n'entendais plus le bruit des ailes, ni rien d'autre. J'aurais pu tout aussi bien avoir la tête enfermée dans un coffre-fort poussiéreux et être en train de regarder par le trou de la serrure. Puis la voix de Sidero s'éleva – mais pas dans mon oreille.

Je ne vois vraiment pas comment décrire cette impression. Je sais fort bien l'effet que font les pensées d'un autre dans sa propre tête : j'ai été envahi par celles de Thécle et par celles du vieil autarque avant de ne faire qu'un avec eux. Il ne s'agissait pas de cela. Mais pas d'audition non plus, comme on l'entend d'habitude. Le mieux que je puisse dire est qu'il existe quelque chose de plus qui entend, en sus des oreilles ; et que c'était de derrière elles que montait la voix de Sidero, sans avoir franchi mes tympans.

*« Je peux vous tuer.*

— Alors que je viens de vous remettre en état ? J'ai rencontré bien des ingrats, mais à ce point-là ! » Sa poitrine s'était refermée hermétiquement, et je dus me débattre pour glisser mes jambes dans les siennes, poussant des mains contre le creux de ses épaules. Si j'avais eu plus de temps à l'extérieur, j'aurais retiré mes bottes, ce qui m'aurait facilité les choses. J'avais l'impression de m'être fracturé les deux chevilles.

*« Vous n'avez pas le droit d'être en moi !*

— J'ai tous les droits. Vous avez été conçu pour protéger les hommes, et j'étais un homme ayant besoin d'être protégé. N'avez-vous pas entendu les ailes ? Vous ne me ferez pas croire qu'il est normal qu'une telle créature se promène en liberté sur le vaisseau.

*— Ils ont libéré les apports.*

— Qui ça ? » Ma bonne jambe finit par se mettre en place ; j'aurais dû pouvoir enfiler l'autre plus facilement, sa musculature ayant fondu ; mais je n'arrivais pas à trouver assez de force pour pousser.

*« Les gabiers. »*

Comme si je luttais, je me sentis plié en avant ; Sidero s'asseyait. Puis il se leva, et le changement de position fit que je pus glisser complètement ma mauvaise jambe en place. Je n'eus pas de difficulté à enfiler mon bras gauche dans le sien. Mon bras droit passa tout aussi aisément dans la jointure de ce qui avait été son bras droit, protégé seulement par le brassard de métal de l'épaule.

*« C'est mieux, dis-je. Attendez un moment. »*

Au lieu de cela il bondit dans l'escalier, franchissant les marches trois par trois.

Je fis halte, puis demi-tour et redescendis.

*« Je vous tuerai pour ça !*

— Pour être revenu prendre mon poignard et mon pistolet ? Ce serait une erreur ; nous pouvons en avoir besoin. » Je me penchai et les ramassai, le poignard avec ma main droite, le pistolet avec la main gauche de Sidero. La ceinture pendait dans le lattis métallique, mais je la dégageai sans difficulté, avec le

fourreau effiloché et l'étui, et la bouclai autour de la taille de Sidero – il n'en restait même pas un pouce.

« *Sortez !* »

J'ajustai le manteau autour de ses épaules. « Tu ne me croiras peut-être pas, Sidero, dis-je en prenant un ton un peu plus familier, mais j'ai déjà eu des gens en moi. Cela peut être agréable et pratique. Du fait de ma présence, nous avons un bras droit. Tu as dit que tu étais loyal envers le vaisseau. Moi aussi. Est-ce que nous allons... »

Quelque chose de décoloré surgit du brouillard pâle. Les ailes étaient translucides comme celles d'un insecte, mais plus souples que celles d'une chauve-souris. Et elles étaient gigantesques, si vastes qu'elles retombaient comme le drapé d'un catafalque de part et d'autre du palier sur lequel nous étions.

L'ouïe me fut soudain rendue. Sidero venait d'activer les circuits qui faisaient passer les sons de ses oreilles aux miennes, à moins qu'il ne fût simplement trop distrait pour les empêcher de fonctionner. Toujours est-il que j'entendis le grondement du vent soulevé par ces grandes ailes fantomatiques, un sifflement comme mille lames que l'on tremperait ensemble.

J'avais le pistolet à la main, sans avoir conscience de l'avoir pris. Je cherchai frénétiquement quelque chose, tête ou serre, sur quoi tirer. Il n'y avait rien, ce qui ne m'empêcha pas d'être saisi à la jambe et d'être soulevé avec Sidero comme une poupée par un enfant. Je fis feu au hasard. Une déchirure – ô combien minuscule – apparut dans les ailes titaniques, une déchirure délimitée par une étroite bande carbonisée.

La rambarde nous heurta aux genoux. Je fis feu une seconde fois à cet instant-là, et une odeur de fumée me parvint.

On aurait dit que c'était mon propre bras qui brûlait. Je poussai un hurlement. Sidero se débattait indépendamment de moi, luttant contre la créature ailée. Il avait saisi mon couteau de chasse et je craignis un instant qu'il ne m'eût ouvert le bras, que la douleur que je ressentais fût celle de la transpiration s'infiltrant dans la plaie. La pensée de tourner mon pistolet contre lui me traversa, puis je pris conscience que ma main se trouvait dans la sienne.

L'épouvante de la Révolutionnaire s'empara de nouveau de moi ; je luttais pour me détruire moi-même, ne sachant plus si j'étais Sévérian ou Sidero, Thécle la vive ou Thécle la morte. Nous tourbillonnâmes, la tête en bas.

Nous tombions.

Indescriptible fut la terreur que je ressentis. Intellectuellement, je savais que nous ne pouvions que tomber lentement sur le vaisseau ; je me rendais même vaguement compte que nous ne tombions pas plus vite à ces niveaux inférieurs. Et cependant nous tombions, dans un sifflement d'air de plus en plus fort, tandis que les parois du conduit se réduisaient à une vision brouillée et sombre.

Tout cela n'avait été qu'un rêve. Comme il paraissait étrange ! J'avais embarqué sur un grand vaisseau avec des ponts sur tous les côtés, je m'étais glissé dans un homme de métal. Et maintenant j'étais enfin réveillé ; gisant sur la pente glacée d'une montagne au-delà de Thrax, contemplant deux étoiles que j'imaginais, dans un demi-rêve, être deux yeux.

Mon bras droit était retombé trop près du feu, mais il n'y avait pas de feu. C'était donc le froid qui me mordait ainsi. Valéria me déplaça vers un sol plus souple.

La cloche la plus profonde de la tour de la Cloche sonnait. La tour de la Cloche s'était élevée au cours de la nuit sur une colonne de feu et s'était posée à l'aube à côté d'Ascis. La gorge d'airain de la grande cloche lançait son appel aux rochers qui lui en renvoyaient l'écho.

Dorcas avait joué quelque chose où il était question de cloches. Avais-je donné mes dernières réflexions ? *Dans les temps futurs, est-il écrit depuis longtemps, la mort du vieux soleil détruira Teur. Mais de son tombeau surgiront des monstres, un nouveau peuple et le Nouveau Soleil. Teur l'Ancienne s'épanouira comme un papillon sort de sa chrysalide desséchée et on appellera Ushas cette nouvelle Teur.* Que de prétention ! Et hop, disparition du Prophète.

La femme ailée du livre du père Inire m'attendait dans les ailes. Elle frappa une fois dans ses mains, solennellement, comme une grande dame appelle sa domestique. Comme elle les écartait, apparut entre elles un point de lumière blanche, une

flamme brûlante. Il me sembla que c'était mon visage et que mon visage n'était que le masque qui le contemplait.

Le vieil autarque, qui vivait dans mon esprit mais ne s'exprimait que rarement, marmonna entre mes lèvres gonflées : « Trouve un autre... »

Il se passa une douzaine de respirations haletantes avant que je comprisse ce qu'il nous avait dit : que le moment était venu d'abandonner ce corps à la mort, qu'il était temps pour nous – pour Sévérian et Thécle, pour lui-même et tous les autres qui se tenaient dans l'ombre – de faire un pas de plus nous-mêmes vers les ombres. Temps pour nous de trouver quelqu'un d'autre.

Il gît entre deux grandes machines, déjà éclaboussé d'un lubrifiant sombre. Je me penche, sur le point de tomber, pour expliquer ce qu'il doit faire.

Mais il était mort, sa joue couturée de cicatrices froide au toucher, sa mauvaise jambe brisée, l'os saillant de la peau. Des doigts je lui fermai les yeux.

Des pas, ceux de quelqu'un s'approchant à la hâte. Avant qu'ils m'atteignent, il y a déjà quelqu'un d'autre à mon épaule, une main derrière ma tête. Je vois la lumière de ses yeux, je sens l'odeur musquée de son visage hirsute. Il tend une coupe vers mes lèvres.

Je goûtais, avec l'espoir que ce fût du vin. C'était de l'eau ; mais une eau fraîche et pure, qui avait meilleur goût que n'importe quel vin.

Une voix féminine enrouée lança : « Sévérian ! » et un solide gaillard s'accroupit à côté de moi. Ce n'est que lorsqu'il ouvrit la bouche que je compris que le gaillard était une gaillarde, celle qui avait déjà parlé. « Vous allez très bien. Vous étiez... j'ai eu peur... » Elle ne trouvait pas ses mots, et elle m'embrassa à la place ; en même temps, le visage hirsute nous embrassa tous les deux. Son baiser fut bref, mais celui de la femme se prolongea.

Il me laissa le souffle coupé. « Gunnie », dis-je, lorsque enfin elle me lâcha.

« Comment te sens-tu, maintenant ? On a cru que tu allais mourir.

— Je l'ai bien cru aussi. » J'étais en position assise, mais n'aurais pas pu bouger davantage. J'avais mal partout, à la tête

plus qu'ailleurs, et mon bras droit me donnait l'impression d'avoir été plongé dans les flammes. La manche de ma chemise de velours était en lambeaux et un onguent jaune me graissait la peau. « Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Tu es sans doute tombé dans l'axe du spiracle — c'est là que nous t'avons trouvé. Ou plutôt que Zak t'a trouvé. Il est venu me chercher. » Elle fit un geste de la tête en direction du nain velu qui m'avait tendu la coupe d'eau. « Avant cela, je suppose que tu t'es fait flasher.

— Flasher ?

— Brûler par un arc électrique dû à un court-circuit. La même chose m'est arrivée. Regarde. » Elle portait une chemise de travail grise ; elle l'abaissa, et je vis une cicatrice d'un rouge malsain qui lui descendait entre les seins, enduite du même onguent. « Je travaillais à la centrale. Quand j'ai été brûlée, on m'a envoyée à l'infirmerie. On m'a mis de ce truc et on m'a donné un tube pour m'en remettre plus tard — je crois que c'est pour ça que Zak est venu me chercher. Tu n'es pas encore prêt à entendre tout ça, hein ?

— Je ne crois pas. » Les parois, qui faisaient déjà un angle curieux, avaient commencé à tournoyer avec une lenteur, pleine de dignité, comme les crânes qui s'étaient une fois balancés autour de moi.

« Allonge-toi pendant que je vais te chercher quelque chose à manger. Zak restera, au cas où il y aurait d'autres gabiers. En général on n'en trouve pas aussi bas. »

J'avais l'impression d'avoir cent questions à lui poser. Mais plus que tout, je désirais m'allonger et dormir si la douleur me le permettait ; et je me retrouvai allongé, à demi endormi, avant d'avoir le temps d'y penser davantage.

Puis Gunnie était revenue avec un bol et une cuillère. « Atole, dit-elle. Mange ça. » Le brouet avait un goût de pain moisî trempé dans du lait et bouilli, mais il était chaud et me rassasiait. Je crois l'avoir pratiquement terminé avant de me rendormir.

À mon réveil suivant, je n'étais plus aussi proche de la mort, même si je souffrais toujours. Mes dents manquantes manquaient encore et j'avais la bouche et la mâchoire toujours

douloureuses ; il y avait une bosse de la taille d'un œuf de pigeon à ma tempe et la peau de mon bras droit commençait à se craqueler en dépit de l'onguent. Cela faisait bien dix ans, sinon davantage, que maître Gurloes ou l'un des compagnons ne m'avaient pas rossé, et je me rendis compte que j'avais en partie perdu le talent de minimiser la douleur.

J'essayai de me distraire en examinant les environs. L'endroit où je me trouvais étendu n'avait pas tant l'air d'une cabine que d'une crevasse au milieu de quelque grand mécanisme ; le genre d'endroit où l'on découvre des objets qui semblent être arrivés de nulle part – mais à une échelle beaucoup plus grande. Le plafond était au moins à dix coudées, et incliné. Aucune porte ne permettait de s'isoler ou d'empêcher les intrus de pénétrer ; un couloir s'ouvrait à l'un des coins.

Je gisais sur un tas de chiffons propres près du coin opposé, selon la diagonale. Lorsque je me mis sur mon séant pour regarder autour de moi, le nain velu que Gunnie appelait Zak surgit de l'ombre et vint s'accroupir à côté de moi. Il ne parla pas, mais son attitude exprimait qu'il s'inquiétait de mon bien-être. « Je vais bien, ne t'inquiète pas », lui dis-je. Il parut se détendre un peu.

La seule lumière qui éclairait la pièce venait par l'entrée ; je fis de mon mieux pour examiner mon infirmier. Plutôt qu'un nain, il me paraissait être un homme de très petite taille – je veux dire par là qu'il n'y avait pas de disproportions marquées entre son torse et ses membres. Son visage n'était pas fondamentalement différent de celui de n'importe qui, sauf qu'il était mangé d'une toison buissonnante et d'une barbe brune que surmontait une moustache encore plus luxuriante – véritable fourrure qu'aucune paire de ciseaux ne semblait avoir jamais touchée. Il avait le front bas, le nez aplati et le menton (autant que je pouvais en juger) très fuyant ; mais beaucoup d'hommes ont des traits semblables. Et de fait, c'était un homme, devrais-je ajouter, complètement nu de surcroît, si l'on ne tient pas compte du poil épais qui le recouvrait ; quand il vit que je regardais vers son pubis, il prit un chiffon dans la pile et le noua comme un pagne autour de sa taille.

Non sans difficulté, je me mis debout et clopinai dans la salle. Il me dépassa et alla se planter sur le seuil de la porte. Tout le frémissement de son corps me rappela alors un domestique que j'avais vu contenir un exulte ivre ; il me suppliait de ne pas faire ce que je m'apprétais à faire, tout en m'avertissant qu'il m'en empêcherait par la force si besoin était.

Je n'étais pas en état de subir une épreuve de force, et aussi loin que possible de cet état d'excitation maniaque dans lequel nous sommes prêts à nous bagarrer avec nos amis si nous n'avons pas d'ennemis sous la main. J'hésitai. Il m'indiqua le passage, et passa un doigt sur sa gorge avec un geste sur lequel on ne pouvait se tromper.

« Il y a du danger par là ? demandai-je. Tu as probablement raison. À côté de ce vaisseau, certains des champs de bataille que j'ai vus avaient l'air de jardins publics. Très bien, je ne sortirai pas. »

Parler m'était pénible avec mes lèvres tuméfiées, mais il parut me comprendre, et sourit au bout d'un moment.

« Zak ? » demandai-je en le montrant du doigt.

Il sourit de nouveau et acquiesça.

Je me touchai la poitrine. « Sévérian.

— Sévérian ! » répéta-t-il, son sourire s'élargissant sur de petites dents pointues. Puis il esquissa quelques joyeux pas de danse. Sans se départir de sa bonne humeur, il me prit ensuite par la main gauche et me conduisit au tas de chiffons.

Sa main avait beau être brune, elle paraissait légèrement phosphorescente dans la pénombre.

## CHAPITRE X

### Intermède

« Tu as pris un bon coup sur la tête », me dit Gunnie. Elle était assise à côté de moi et me regardait manger le ragoût.

« Je sais.

— J'aurais dû te conduire à l'infirmerie, mais sortir d'ici serait dangereux. Tu ne dois pas avoir envie de te trouver dans un endroit que les autres connaissent. »

J'acquiesçai. « En effet. Au moins deux personnes ont essayé de me tuer ; trois peut-être, si ce n'est quatre. »

Elle me regarda comme si elle se demandait si ma chute ne me faisait pas un peu perdre la tête.

« Je suis tout à fait sérieux. L'un d'eux était ton amie Idas. Elle est morte, maintenant.

— Tiens, prends un peu d'eau. Es-tu en train de me dire que c'était une femme ?

— Une fillette, oui.

— Et je ne le savais pas ? » Gunnie hésita. « Tu n'es pas en train de me raconter des histoires ?

— C'est sans importance. Ce qui compte, c'est qu'elle a tenté de me tuer.

— Et c'est toi qui l'as tuée.

— Non, elle s'est suicidée. Je suis sûr qu'il y a au moins une autre personne dans le coup, sinon plusieurs. Mais ce n'est pas d'elles que tu voulais parler, Gunnie ; je suppose que tu pensais aux gens mentionnés par Sidero, les gabiers. Qui sont-ils ? »

Elle se frotta le coin des yeux du bout du doigt, équivalent féminin du geste consistant pour un homme à se gratter la tête.

« Je ne sais pas comment te l'expliquer. J'ignore même si je comprends moi-même de quoi il s'agit.

— Fais un effort, Gunnie, dis-je. Ça pourrait être important. »

À mon intonation tendue, Zak abandonna la tâche qu'il s'était lui-même assignée – surveiller l'approche d'éventuels intrus – le temps d'un coup d'œil inquiet.

« Sais-tu comment se déplace ce vaisseau ? me demanda Gunnie. En sortant et en rentrant dans le Temps. Il va parfois aux limites de l'univers et plus loin. »

J'acquiesçai, finissant de nettoyer mon assiette.

« Nous sommes je ne sais combien dans l'équipage. Cela peut te paraître drôle, mais je l'ignore. Il est tellement grand, vois-tu. Jamais le capitaine ne nous rassemble. Cela prendrait trop de temps, des jours de marche pour que nous nous retrouvions tous au même endroit, et pendant ce temps-là il n'y aurait personne pour faire le travail.

— Je comprends.

— Nous signons, et on nous met à un endroit ou un autre. Et nous restons là. Nous finissons par connaître ceux qui s'y trouvent déjà, mais il y en a des tas d'autres que nous ne voyons jamais. Le château avant, là où se trouve ma cabine, n'est pas le seul endroit de ce genre. Il y en a beaucoup d'autres. Des centaines, peut-être des milliers.

— Ce qui m'intéresse ce sont les gabiers, dis-je.

— C'est ce que j'essaie de t'expliquer. Il est possible pour quelqu'un, pour n'importe qui, de se perdre à jamais sur le vaisseau. Et quand je dis à jamais, je suis sérieuse, car le vaisseau va ici et revient là, ce qui est d'un effet curieux sur le temps. Certains deviennent vieux et meurent sur le vaisseau, tandis que d'autres travaillent longtemps et accumulent un sacré pécule sans jamais vieillir. Il arrive alors que le vaisseau fasse étape dans leur monde d'origine et ils s'aperçoivent qu'ils sont revenus à peu près à l'époque de leur départ. Ils débarquent, de l'argent plein les poches. Certains vieillissent un certain temps, puis redeviennent plus jeunes. » Elle hésita, craignant un instant d'en dire davantage, puis elle reprit : « C'est ce qui m'est arrivé.

— Tu n'es pas vieille, Gunnie », lui-dis-je, ce qui était vrai.

Elle prit ma main gauche et l'appuya à son front. « Ici, répondit-elle. Ici je suis vieille, Sévérian. Il m'est arrivé tellement de choses que je veux oublier. Non pas oublier, mais être de nouveau jeune ici aussi. Quand on boit ou qu'on se drogue, on oublie. Mais ce que ces choses t'ont fait reste toujours là, dans ta manière de penser. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Très bien », lui dis-je. Je détachai ma main de son front et lui pris une des siennes.

« Mais vois-tu, étant donné que ces choses arrivent, que les marins le savent et en parlent même si ceux du plancher des vaches refusent la plupart du temps de le croire, le vaisseau se retrouve avec des gens qui ne sont pas réellement des marins et qui ne veulent pas travailler. Ou bien il s'agit d'un marin qui s'est battu avec un officier et qui doit recevoir un châtiment ; il disparaît et va rejoindre les gabiers. On les appelle comme ça parce que, autrefois, dans la marine à voile, les gabiers étaient très forts pour se faufiler sur les vergues, entre les voiles, et disparaître à la vue.

— Je comprends, dis-je encore.

— Certains restent simplement dans un coin, je crois, comme nous le faisons ici. Certains se déplacent, cherchant de l'argent ou la bagarre. Il arrive qu'il en débarque un au mess, et ça fait des histoires. Mais il en vient parfois tellement que personne ne tient à leur chercher noise ; alors on fait semblant de les prendre pour des membres de l'équipage, ils mangent, et ils s'en vont sans rien faire de plus si on a de la chance.

— Autrement dit, ce sont de simples matelots qui se sont rebellés contre le capitaine. » J'amenaïs la question du capitaine sur le tapis car je voulais y revenir plus tard.

« Non, fit-elle en secouant la tête, pas toujours. Les marins sont pris dans bien des mondes différents, d'autres nébuleuses, même, et peut-être d'autres univers. Là-dessus, je ne sais rien de sûr. Mais ce qui est un matelot ordinaire pour toi et moi peut très bien paraître bougrement bizarre à quelqu'un d'autre. Tu es de Teur, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Moi aussi, comme la plupart des autres ici. On nous met ensemble parce que nous parlons la même langue et que nous pensons de la même manière. Mais si nous allions dans un autre quartier, tout pourrait être bien différent.

— Moi qui croyais avoir beaucoup voyagé ! dis-je en riant intérieurement de moi-même. Je me rends compte maintenant que je suis bien loin d'avoir fait autre chose que quelques promenades.

— Cela te prendrait des jours de marche simplement pour sortir de la partie du vaisseau où la plupart des matelots sont plus ou moins comme toi et moi. Mais les gabiers se mélagent en vagabondant. Parfois ils se battent entre eux ; mais d'autres fois ils se regroupent en bandes où ils sont de quatre ou cinq espèces différentes. Quelquefois ils se mettent en couples et la femme a un enfant, comme Idas. D'habitude, ces enfants ne peuvent eux-mêmes concevoir. C'est ce que j'ai entendu dire. »

Elle jeta un coup d'œil significatif en direction de Zak, et je murmurai : « C'en est un ?

— Je crois que oui. Il t'a trouvé, et il est venu me chercher ; c'est pourquoi j'ai pensé que je pouvais te confier à lui pendant que j'allais me procurer de la nourriture pour toi. Il ne peut pas parler, mais il ne t'a rien fait, n'est-ce pas ?

— Non, répondis-je, il a été très bien. Dans les temps anciens, Gunnie, les peuples de Teur voyageaient entre les soleils. Beaucoup revenaient, mais beaucoup restaient sur telle ou telle planète. Ces mondes hétérogènes ont dû redessiner l'humanité pour la conformer à leur contexte particulier depuis le temps. Sur Teur, les mystagogues savent que chaque continent possède en quelque sorte son propre moule humain, si bien que si des gens passent de l'un à l'autre, les immigrants finissent par ressembler rapidement – en une cinquantaine de générations – aux autochtones. Les moules des autres mondes doivent présenter des différences plus marquées ; je crois cependant que la race humaine ne perd pas son humanité pour autant.

— Ne dis pas “depuis le temps”, Sévérien. Tu n'aurais aucune idée du temps, si nous nous arrêtons près d'un soleil. Nous

avons beaucoup parlé et tu as l'air fatigué. Ne veux-tu pas t'allonger et te reposer ?

— Seulement si tu te couches à côté de moi, répondis-je. Tu es aussi fatiguée que moi, sinon plus. Tu as couru pour me trouver des médicaments et de la nourriture. Repose-toi, maintenant, et parle-moi encore des gabiers. » La vérité m'oblige à avouer que je me sentais suffisamment bien pour avoir envie de passer un bras autour des épaules d'une femme et même pour m'enfoncer dans une femme. Et avec beaucoup de femmes (et Gunnie, je crois, en faisait partie) il n'y a pas de meilleur moyen d'entrer dans leur intimité que de les laisser parler et de les écouter.

Elle s'allongea à côté de moi. « Je t'ai déjà dit tout ce que je savais. La plupart sont des marins qui ont mal tourné, d'autres sont leurs enfants, nés sur le vaisseau et cachés jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour se battre. Et puis, tu te souviens, quand nous avons capturé l'apport ?

— Bien sûr.

— Tous les apports ne sont pas des animaux, même s'ils le sont en majorité. Ce sont parfois des gens, et ils vivent parfois assez longtemps pour pénétrer dans le vaisseau, là où il y a de l'air. » Elle marqua un temps d'arrêt et pouffa. « Tu sais, les autres, sur leur planète d'origine, doivent vraiment se demander où ils sont passés lorsqu'ils ont été apportés. En particulier lorsqu'il s'agit de quelqu'un d'important. »

Il me semblait étrange d'entendre pouffer une femme aussi massive, et moi qui souris rarement, je ne pus retenir un sourire.

« Il y en a qui prétendent que certains gabiers se faufilent sur le vaisseau avec la cargaison, que ce sont des criminels qui cherchent à fuir leur monde et ont embarqué de cette façon. Ou bien que ce ne sont que des animaux sur leur planète et qu'ils ont été pris en tant que cargaison vivante, alors que ce serait des personnes comme nous. Nous ne serions que des animaux sur ces mondes-là, c'est ce que je crois. »

Ses cheveux, qui effleureraient maintenant mon visage, dégageaient un parfum entêtant ; et il me vint à l'esprit qu'il ne

devait pas toujours en être ainsi, qu'elle s'était parfumée pour moi avant de revenir dans notre niche.

« On les appelle parfois les muets parce qu'ils sont nombreux à ne pas pouvoir parler. Peut-être possèdent-ils un langage à eux ; mais ils ne peuvent pas nous parler et si on en prend un, il faut s'adresser à lui par signes.

Mais Sidero raconte que *muet* voulait dire autrefois rebelle.

— À propos de Sidero, était-il dans le coin, lorsque Zak t'a fait venir au fond du conduit d'aération ?

— Non, il n'y avait personne en dehors de toi.

— Est-ce que tu as vu mon pistolet, ou le poignard que tu m'as donné quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois ?

— Non, il n'y avait rien non plus. Les avais-tu avec toi lorsque tu es tombé ?

— Sidero les avait. J'espérais qu'il aurait été assez honnête pour me les rendre, mais au moins il ne m'a pas tué. »

Gunnie secoua la tête en la faisant rouler sur les chiffons, ce qui amena une joue ronde et fleurie contre la mienne. « Il ne l'aurait pas fait. Il peut être brutal, parfois, mais je n'ai jamais entendu dire qu'il ait tué quelqu'un.

— Je crois qu'il a dû me frapper pendant que j'étais inconscient ; il me semble que je n'aurais pas pu me faire aussi mal à la bouche à cause de la chute. J'étais à l'intérieur de lui, je ne te l'ai pas dit ? »

Elle se recula pour me regarder. « Vraiment ? Tu es capable de ça ?

— Oui. Ça ne lui a pas plu, mais je pense qu'il doit y avoir quelque chose dans son mécanisme qui l'empêche d'expulser un hôte tant qu'il est conscient. Après notre chute, il s'est sans doute ouvert le torse et m'a sorti avec le bras qui lui restait. J'ai de la chance qu'il ne m'ait pas cassé les deux jambes. C'est en me sortant qu'il a dû me frapper. Je le tuerai pour cela, la prochaine fois que je le verrai.

— Ce n'est qu'une machine », objecta doucement Gunnie. Elle glissa la main sous ma chemise en lambeaux.

« Je suis surpris que tu le saches, dis-je. J'aurais pensé que tu le prenais pour une personne.

— Mon père était pêcheur, et j'ai grandi sur les bateaux. On donne un nom aux bateaux, on leur met des yeux ; souvent ils agissent comme des personnes et même ils vous parlent, parfois. Ce ne sont pourtant pas vraiment des personnes. Les pêcheurs sont parfois amusants, mais mon père avait l'habitude de dire que lorsqu'un homme était réellement fou, il coulait son bateau au lieu de le vendre. Un bateau possède un esprit, mais il faut plus qu'un esprit pour faire une personne.

— Ton père était-il d'accord pour que tu t'engages sur ce vaisseau ? demandai-je.

— Il s'est noyé avant. Tous les pêcheurs se noient. Ça a tué ma mère. Je suis revenu sur Teur pas mal de fois, mais jamais quand ils étaient en vie.

— Qui était autarque lorsque tu étais enfant, Gunnie ?

— Je ne sais pas. Ce n'était pas le genre de chose qui nous intéressait. »

Elle pleura un peu. J'essayai de la réconforter, et à partir de là, nous aurions pu très rapidement et naturellement faire l'amour ; mais sa brûlure couvrait une bonne partie de sa poitrine et de son abdomen, et même si nous nous caressâmes mutuellement, le souvenir de Valéria vint aussi se glisser entre nous.

« Cela ne t'a pas blessé ? finit-elle par me demander.

— Non. Je suis seulement désolé de t'avoir fait mal autant que je l'ai fait.

— Mais pas du tout !

— Mais si, Gunnie. C'est moi qui t'ai brûlée dans la coursive, devant la suite autarchique, comme nous le savons bien l'un et l'autre. »

D'une main elle chercha sa dague, mais elle s'en était séparée en se déshabillant. Elle gisait sous ses autres vêtements, hors de portée.

« Idas m'a dit qu'elle avait loué les services d'un marin pour l'aider à se débarrasser du cadavre du steward. Elle a parlé de ce marin au masculin, mais hésité avant de dire "il". Tu faisais partie de ses compagnons de travail, et même si tu ne savais pas quel était son véritable sexe, il était tout à fait naturel de sa part

de chercher l'aide d'une femme, si elle n'avait pas d'amant masculin.

— Depuis combien de temps as-tu compris ? » murmura Gunnie. Elle ne s'était pas remise à sangloter, mais dans le coin de son œil, j'aperçus une larme grosse et ronde comme elle l'était elle-même.

« Dès le début, dès que tu m'as apporté ce gruau. Comme il était sans protection, mon bras a été brûlé par les sucs digestifs de la créature volante ; tout le reste de mon corps était à l'abri dans l'armure de Sidero et j'ai bien entendu aussitôt pensé à cela en reprenant conscience. Tu as dit avoir été brûlée par un éclair d'énergie, mais ce genre de choses ne fait pas de discrimination. Ton visage et tes bras, pourtant exposés, n'ont rien eu. En revanche, tu as été brûlée en des endroits normalement protégés par une chemise et un pantalon. »

J'attendis sa réaction, mais elle ne dit rien.

« Dans le noir, j'ai appelé à l'aide, mais personne n'a répondu. J'ai alors tiré en réglant l'énergie au plus bas, pour avoir de la lumière. Je tenais l'arme à hauteur des yeux lorsque j'ai fait feu, mais je ne voyais rien, et le rayon a dû partir un peu vers le bas. C'est comme ça que je t'ai atteinte à la taille. Pendant que je dormais, tu es partie à la recherche d'Idas, j'imagine, afin de pouvoir me vendre à elle pour un autre chrisos. Évidemment, tu ne l'as pas trouvée. Elle était morte, et son corps se trouvait enfermé dans ma cabine.

— Je voulais répondre lorsque tu as appelé, se défendit Gunnie. Mais Idas m'avait dit que nous faisions quelque chose de secret. Tout ce que je savais, c'était que tu te trouvais perdu dans l'obscurité, et j'ai pensé que les lumières n'allaien pas tarder à revenir. C'est alors qu'Idas a mis son couteau contre mon cou. Il était – je devrais dire “elle” – tout contre moi, si près qu'il n'a même pas été touché quand tu as fait feu sur moi.

— Quoi qu'il en soit, je veux que tu saches qu'Idas avait neuf chrisos sur elle lorsque je l'ai fouillée. Je les ai mis dans la pochette du fourreau de ce poignard que tu as trouvé. Sidero détient mon pistolet et le poignard ; si tu peux me les rendre, je te laisse volontiers l'or. »

Gunnie ne voulut plus parler après cela. Je fis semblant de dormir, mais en réalité je la surveillais entre mes paupières pour voir si elle n'allait pas essayer de me frapper.

Au lieu de cela elle se leva, s'habilla puis se glissa hors de la salle en enjambant Zak, qui s'était endormi. J'attendis un long moment, mais elle ne revint pas, et je trouvai à mon tour le sommeil.

## CHAPITRE XI

### Escarmouche

Je gisais dans le néant du sommeil, et cependant quelque chose en moi restait éveillé, flottant dans les golfes de l'inconscience, qui contiennent ceux qui ne sont pas nés et tellement de morts.

« *Sais-tu qui je suis ?* »

Je n'aurais su dire comment, mais effectivement je le savais.  
« Vous êtes le capitaine.

— *Oui. Mais qui suis-je ?*

— Maître », répondis-je, car j'avais l'impression d'être redevenu apprenti. « Maître, je ne comprends pas.

— *Qui commande ce vaisseau ?*

— Je ne sais pas, maître.

— *Je suis ton juge. On a confié à ma garde cet univers en train de s'épanouir. Mon nom est Tzadkiel.*

— Ceci est-il mon procès, maître ?

— *Non. Et c'est mon propre procès qui se rapproche, et non le tien. Tu as été un roi-guerrier, Sévérian. Combattras-tu pour moi ? Combattras-tu volontairement ?*

— Avec joie, maître. »

Ma propre voix semblait se réverbérer en écho dans mon rêve : « Maître... Maître... Maître... » Il n'y eut pas de réponse après le roulement de cet écho. Le soleil était mort, et je me trouvais seul dans l'obscurité glaciale.

« Maître ! Maître ! »

Zak me secouait l'épaule.

Je m'assis, songeant pendant un instant qu'il pouvait s'exprimer mieux que je l'avais cru. « Chut, je suis réveillé, dis-je.

— *Chut !* fit-il en me singeant.

— Est-ce que j'ai parlé en dormant, Zak ? C'est ce qui a dû se produire, car tu as entendu ce mot. Je me souviens... »

Je me tus, car il venait de porter une main en coupe à son oreille. À mon tour j'écoutai, et j'entendis des cris et un bruit de bousculade. Quelqu'un lança mon nom.

Zak eut franchi l'entrée avant moi, d'une espèce de saut tendu plutôt qu'en courant. Je n'étais pas loin derrière lui et, après m'être fait mal à la main contre une première paroi, j'appris à tourner sur moi-même et à rebondir dessus comme lui, avec les pieds.

Nous franchîmes une jonction à angle droit, puis une autre et tombâmes sur une mêlée confuse d'hommes en train de se battre. D'un autre bond nous fûmes sur eux, sans savoir quel bord était le nôtre, ni même si nous en avions un.

Un marin, tenant un couteau à la main gauche, sauta vers moi. Je le saisissi comme maître Gurloes m'avait jadis appris à le faire et le projetai contre le mur, ne me rendant compte qu'à cet instant-là qu'il s'agissait de Purn.

Je n'avais le temps ni de m'excuser ni de l'interroger. Le poignard d'un géant indigo plongeait en direction de ma poitrine. Je frappai son poignet massif à deux mains et vis — mais trop tard — un second poignard dont la lame dépassait de son autre poing. Elle brilla. J'essayai de l'esquiver en me tortillant. Deux autres qui se bagarraient me poussèrent en arrière, et j'eus en face de moi le nénuphar au cœur d'acier bleu de la mort.

Comme si les lois de la nature ne jouaient pas pour moi, la lame ne descendit pas. Le mouvement en arrière du géant se poursuivit, poing et lame prolongeant leur trajectoire jusqu'à ce qu'il ployât lui-même en arrière ; j'entendis alors un craquement dans ses épaules et le hurlement sauvage qu'il poussa lorsque les os déchiquetés le déchirèrent de l'intérieur.

Le pommeau du poignard dépassait de son énorme main. Je le saisissi d'une main, pris le quillon de la garde de l'autre et lui

arrachai l'arme – puis l'enfonçai entre ses côtes. Il tomba en arrière comme tombe un arbre, tout d'abord lentement, jambes encore droites sous lui. Zak, accroché à son bras tendu, arracha le deuxième poignard comme j'avais fait pour le premier.

Les deux lames faisaient presque la longueur d'une petite épée, et nous fîmes pas mal de dégâts avec. J'en aurais fait davantage si je n'avais pas dû intervenir entre Zak et un matelot qui le prenait pour un gabier.

Les bagarres de ce genre finissent aussi soudainement qu'elles commencent. Un homme s'enfuit, puis un deuxième et tous les autres doivent alors les imiter, se trouvant en trop petit nombre pour résister. C'est ce qui nous arriva. Un gabier échevelé exhibant des dents d'atrox voulut faire tomber le poignard de ma main à l'aide d'une massue faite d'un tuyau. Je lui tranchai à moitié le poignet puis le frappai à la gorge – c'est alors que je me rendis compte qu'en dehors de Zak, tous mes autres camarades avaient fui. Je vis un marin filer comme l'éclair, tenant son bras ensanglé. Je le suivis, criant à Zak d'en faire autant.

Si nous avons été poursuivis, ce fut avec peu de zèle. Nous nous engageâmes dans un passage tortueux avant de traverser une salle pleine d'échos où étaient remisées des machines silencieuses, puis de nous engager dans un deuxième passage (suivant la piste des premiers fuyards grâce au sang frais maculant le sol et les cloisons, sans compter le cadavre d'un marin que nous enjambâmes) et enfin dans une salle plus petite où se trouvaient de l'outillage et des établis ainsi que cinq matelots, qui ne cessaient de gémir et de jurer en se soignant mutuellement leurs blessures.

« Qui êtes-vous ? demanda l'un d'eux avec un geste menaçant de son poignard.

— Je le connais, répondit Purn. C'est un passager. » Il avait la main enroulée dans un pansement de gaze que tachait déjà du sang.

« Et celui-là ? » demanda de nouveau le matelot en pointant son arme vers Zak.

« Touchez-le et je vous tue.

— Ce n'est pas un passager, lui, fit le matelot, dubitatif.

— Je ne vous dois aucune explication et ne vous en fournirai aucune. Si vous pensez que nous ne sommes pas capables de vous tuer tous, venez vous y frotter. »

Un marin qui n'avait pas encore pris la parole intervint. « Ça suffit, Modan. Si le S'gneur se porte garant...

— Je me porte garant.

— Alors, c'est très bien. Je vous ai vu tuer des gabiers, ainsi que votre ami velu. Que pouvons-nous faire pour vous ?

— Vous pouvez me dire pourquoi les gabiers voulaient vous tuer, si vous le savez. On m'a dit qu'il y en avait toujours quelques-uns sur le vaisseau. Mais ils ne peuvent se montrer constamment aussi agressifs. »

Le visage du marin, de prime abord ouvert et amical, se referma – bien qu'apparemment rien n'eût changé dans son expression. « J'ai entendu dire, S'gneur, qu'il y a quelqu'un à bord, pour ce voyage, qu'on leur a dit de supprimer, sauf qu'ils n'arrivent pas à mettre la main dessus. Je n'en sais pas davantage. Si vous êtes au courant d'autre chose, vous en savez plus que moi, comme disait le cochon au boucher.

— Qui leur donne leurs ordres ? »

Mais il s'était déjà détourné. Je parcourus les autres des yeux, et Purn finit par répondre. « Nous l'ignorons. S'il existe un capitaine des gabiers, on n'en a jamais entendu parler jusqu'à aujourd'hui.

— Je vois. J'aimerais parler à un officier, et pas un officier subalterne comme Sidero, mais un de ses supérieurs. »

Le matelot qui s'appelait Modan intervint : « Dieu vous bénisse, S'gneur, nous aussi. Croyez-vous que nous aurions attaqué tous ces gabiers, sans chef, ni sans bonnes armes ? On était une équipe de travail, neuf en tout, et ce sont eux qui nous ont sauté dessus. Plus question de travailler sans poste de garde avec sentinelle, maintenant. »

Les autres acquiescèrent pour manifester leur accord.

« Vous pouvez certainement me dire où je pourrais trouver un officier supérieur. »

Modan haussa les épaules. « À la proue ou la poupe, S'gneur. C'est tout ce que je peux dire. En général, ils sont à l'un ou l'autre endroit ; ce sont les meilleurs pour la navigation et

l'observation, parce que les instruments y sont moins gênés par les voiles. L'un ou l'autre. »

Je me souvins comment je m'étais agrippé au gréement pendant ma course folle entre les voiles. « Est-ce que nous ne sommes pas vers l'avant, ici ?

— C'est bien ça, S'gneur.

— Alors, comment faut-il faire pour m'y rendre ?

— Par là, fit-il avec un geste. Et suivez votre nez. C'est ce que disait le singe à l'éléphant.

— Mais ne pouvez-vous pas m'expliquer plus précisément le chemin à suivre ?

— Je pourrais, S'gneur, mais ce ne serait pas convenable. Puis-je me permettre de vous donner un conseil, S'gneur ?

— C'est précisément ce que je demande.

— Restez avec nous jusqu'à ce que nous ayons gagné un endroit plus sûr. Vous voulez un officier. Vous aurez ce qu'il vous faut, dès que nous le pourrons. Partez tout seul, et les gabiers ne vous manqueront pas.

— À droite quand vous sortez par cette porte, dit alors Purn, puis tout droit jusqu'à l'escalier des cabines. Montez, et empruntez le passage le plus large. Et encore tout droit.

— Merci, dis-je. Allez, viens, Zak. »

L'homme velu acquiesça. Lorsque nous fûmes à l'extérieur, il rejeta la tête en arrière et lança : « Homme méchant.

— Je sais, Zak. Nous devons trouver un endroit où nous cacher. Est-ce que tu comprends ? Cherche de ce côté de la coursive pendant que je cherche de l'autre. Reste silencieux. »

Il me jeta un regard dubitatif pendant un instant, mais il avait manifestement compris. À peine avions-nous parcouru une encablure dans le couloir qu'il me tirait par la manche de mon bras valide pour me montrer une petite remise. Bien que l'essentiel de l'espace fût occupé par des caisses et des tonneaux, il y avait suffisamment de place pour nous. Je laissai la porte entrebâillée d'un cheveu de manière que nous puissions voir au travers, et nous nous assîmes sur deux caisses.

J'étais sûr que les marins quittaient rapidement la salle dans laquelle ils s'étaient réfugiés, étant donné qu'ils n'avaient rien à y faire une fois qu'ils auraient fini de soigner leurs

blessures et repris leur souffle. Mais ils y restèrent finalement si longtemps que je faillis me persuader que nous les avions manqués – qu'ils étaient retournés sur les lieux du combat, ou qu'ils étaient passés par quelque passage inférieur que nous n'avions pas remarqué. Sans doute la discussion avait-elle été vive et prolongée avant qu'ils prissent la décision de partir.

Toujours est-il qu'ils apparurent enfin. Je portai un doigt à mes lèvres pour avertir Zak, précaution qui n'était sans doute pas indispensable. Quand tous les cinq eurent dépassé la porte, et furent à une cinquantaine de coudées ou un peu plus, nous nous faufilâmes dans la coursive.

Je n'avais aucun moyen de savoir combien de temps nous devrions les suivre avant que Purn ne se trouvât placé en fin de colonne, ni si seulement il s'y trouverait jamais ; dans le pire des cas, j'étais décidé à mettre tous nos espoirs sur leur peur et notre courage, et à m'emparer de lui au milieu de leur groupe.

Mais la fortune nous sourit : Purn ne tarda pas à rester quelques pas en arrière. Depuis que j'avais accédé à l'autarchie, j'avais souvent conduit des charges dans le Nord. Je fis semblant d'en lancer une, criant des encouragements à un bataillon qui se réduisait à Zak. Nous nous précipitâmes sur les soldats comme si nous avions été à la tête d'une armée, brandissant nos armes ; ils prirent tous la fuite avec un bel ensemble.

J'avais espéré m'emparer de Purn par-derrière et épargner ainsi, autant que possible, mon bras blessé. Mais Zak m'évita cette difficulté d'un bond tout en longueur qui l'envoya voler dans les genoux du marin. Je n'eus qu'à pointer mon poignard à sa gorge. Il parut terrifié, et il avait de bonnes raisons de l'être : j'avais envisagé de le tuer dès que j'aurais tiré de lui autant d'informations que possible.

Nous restâmes l'oreille tendue, l'espace de deux ou trois respirations, vers les bruits de course des quatre qui s'étaient enfuis. Zak s'était emparé du poignard de Purn et attendait maintenant, une arme dans chaque main, foudroyant le marin à terre d'un regard qui venait par-dessous d'épais sourcils.

« Tu es un homme mort si tu tentes de t'enfuir, lui murmurai-je. Réponds-moi, et tu vivras peut-être encore un peu. Ta main droite est bandée. Quand a-t-elle été blessée ? »

Bien qu'il fût allongé sur le dos, la pointe de mon poignard appuyée sur la gorge, ses yeux me lancèrent un regard de défi. Regard que je connaissais bien, attitude que j'avais tant de fois vu briser.

« Je ne dispose pas d'assez de temps pour le perdre avec toi », repris-je. Je le piquai juste assez, de la pointe de la lame, pour le faire saigner. « Si tu ne veux pas répondre, dis-le tout de suite ; je te tuerai et on en aura terminé.

— En me battant avec les gabiers. Vous étiez là. Vous l'avez vu. J'ai essayé de vous avoir, c'est vrai, j'en conviens. Je croyais que vous étiez l'un d'eux. Avec ce gabier... » Il lança un coup d'œil vers Zak. « Avec celui-là avec vous, tout le monde l'aurait cru. Vous n'avez pas été blessé, il n'y a donc pas de mal.

— Comme le disait la vipère à la truie. C'est ce que t'aurait répondu un homme du nom de Jonas. C'était lui aussi un marin, et aussi prompt à mentir que toi, Purn. Cette main était déjà bandée lorsque Zak et moi nous sommes rentrés dans la bagarre. Enlève ce bandage. »

Il s'exécuta à contrecœur. La blessure avait été nettoyée par un toubib habile, sans aucun doute à l'infirmerie dont avait parlé Gunnie. Il avait des points de suture, mais je voyais bien de quel genre de blessure il s'agissait.

Et tandis que je me penchais pour l'examiner, Zak, qui m'imitait, retroussa les lèvres sur ses dents, comme je l'ai vu parfois faire à des singes apprivoisés. Je sus alors que l'hypothèse farfelue qui m'avait traversé l'esprit et que j'avais rejetée était la simple vérité : Zak avait été l'apport hirsute et bondissant que nous avions poursuivi dans la soute.

## CHAPITRE XII

### Le simulacre

Pour dissimuler ma confusion, je plantai un pied dans la poitrine de Purn et aboyai : « Pourquoi as-tu essayé de me tuer ? »

Chez certains hommes arrive un moment où ils acceptent la certitude de leur mort ; après quoi ils n'éprouvent plus aucune peur. Ce moment était venu pour le marin, changement aussi visible qu'un œil qui s'ouvrirait. « Parce que je sais qui tu es, autarque.

— Alors tu es l'un de mes sujets. Tu as embarqué sur le vaisseau en même temps que moi. »

Il acquiesça.

« Et Gunnie a embarqué avec toi ?

— Non, Gunnie est un vieux marin. Elle n'est pas ton ennemie, autarque, si c'est ce que tu penses. »

À ma grande stupéfaction, Zak me regarda et eut un signe d'acquiescement. « J'en sais là-dessus davantage que toi, Purn. »

Comme s'il n'avait pas entendu, il reprit : « J'avais espéré qu'elle, m'embrasserait. Vous ne savez même pas comment ils font ici.

— Elle m'a embrassé, dis-je, lorsque nous nous sommes rencontrés.

— Je l'ai vu, et j'ai vu aussi que vous ne saviez pas ce que cela voulait dire. Sur le vaisseau, tout nouvel engagé doit avoir pour amant un plus ancien que lui, pour lui apprendre les mœurs du bord. L'embrasser est le signe.

— Il y a eu des femmes qui tuaient après avoir embrassé.

— Pas Gunnie. En tout cas, ce n'est pas ce que je pense, insista Purn.

— Et tu m'aurais tué pour cela ? Pour son amour ?

— Je me suis engagé à te tuer, autarque. Tout le monde savait où tu allais, et que tu avais l'intention de ramener le nouveau soleil, si tu le pouvais, et de mettre Teur sens dessus dessous, et de tuer tout le monde. »

Je fus saisi d'une telle stupéfaction, non seulement en face de ce qu'il disait, mais aussi devant son évidente sincérité, que je reculai d'un pas. Il fut debout en un clin d'œil. Zak se jeta sur lui ; mais si la longue lame de son poignard lui entailla le bras, elle ne s'enfonça pas profondément, et il disparut comme un lièvre.

Zak se serait jeté à ses trousses comme un lévrier si je ne l'avais pas rappelé. « Je le tuerai s'il essaie à nouveau de me tuer, lui dis-je, et cela vaut pour toi aussi. Mais je ne vais pas le poursuivre parce qu'il accomplit ce qu'il estime juste de faire. L'un et l'autre, nous essayons de sauver Teur, il me semble. »

Zak me regarda fixement pendant quelques instants, puis haussa les épaules.

« Je voudrais maintenant en savoir un peu plus sur toi. Tu m'inquiètes beaucoup plus que Purn. Tu peux parler.

— Zak parler ! répondit-il en acquiesçant vigoureusement de la tête.

— Et tu comprends ce que je dis. »

Il acquiesça de nouveau, mais avec moins d'assurance.

« Alors dis-moi la vérité. N'est-ce pas toi que j'ai aidé à capturer, avec Gunnie, Purn et les autres ? »

Il me fixa une fois de plus, secoua la tête et regarda de côté d'une manière qui signifiait indiscutablement son peu de désir de poursuivre cette conversation.

« En fait, c'est moi qui t'ai capturé ; et je ne t'ai pas tué. Je me dis que tu éprouves peut-être de la gratitude à cause de cela. Lorsque Purn a tenté de me tuer... Zak ! Reviens ! »

Il avait bondi, comme j'aurais dû me douter qu'il le ferait, et je n'avais aucun espoir de le rattraper avec ma mauvaise jambe. Par quelque mystère du vaisseau, il demeura visible pendant un

long moment, apparaissant ici, s'évanouissant là, tandis que le bruit assourdi de ses pieds restait audible alors que lui-même avait disparu. Le souvenir me revint alors, très vif, d'un rêve dans lequel j'avais vu le petit garçon orphelin qui portait le même nom que moi, habillé des vêtements que j'avais portés apprenti, fuir dans des couloirs de verre ; et il me semblait que de même que le petit orphelin Sévérien avait en un sens tenu mon rôle dans ce rêve, de même le visage de Zak avait adopté quelque chose de la forme allongée du mien.

Il ne s'agissait cependant pas d'un rêve. J'étais parfaitement réveillé, sous l'effet d'aucune drogue – simplement perdu dans l'un des innombrables recoins du vaisseau. Quelle sorte de créature était donc Zak ? Pas une créature mauvaise, me dis-je ; par ailleurs sur les millions d'espèces de Teur, de combien peut-on dire qu'elles sont réellement mauvaises ? De l'alzabo, sans aucun doute, des chauves-souris suceuses de sang et des scorpions, peut-être ; du serpent que l'on appelle « barbe-jaune » et d'autres serpents venimeux, de quelques espèces encore. Une ou deux douzaines sur des millions. Je me souvins de Zak, tel qu'il était lorsque je l'avais vu pour la première fois dans la soute : de couleur blême, recouvert d'une toison hirsute qui n'était ni poil ni plume ; doté de quatre membres, sans queue, et sûrement aussi sans tête. J'avais supposé que ma première impression avait été fausse, sans jamais l'évoquer clairement de nouveau.

Sur Teur existent des lézards qui adoptent la couleur des choses qui les entourent – le vert s'ils sont au milieu de feuilles, le gris parmi les pierres, et ainsi de suite. Ils font cela non point pour capturer leurs proies, comme on pourrait le croire au premier abord, mais pour échapper eux-mêmes à l'œil de leurs prédateurs, les oiseaux. Ne se pourrait-il pas, me dis-je, qu'eût évolué dans quelque autre monde un animal capable de prendre la forme des autres ? Sa forme originelle (si tant est qu'il en ait une) aurait pu être encore plus étrange que l'espèce de chose presque sphérique à quatre pattes sur laquelle j'étais tombé dans la soute. En règle générale, les prédateurs ne s'attaquent pas à ceux de leur espèce. Quelle meilleure garantie de sécurité pourrait-on demander que d'avoir l'apparence d'un prédateur ?

Les êtres humains avaient dû lui poser quelques sérieux problèmes : l'intelligence, la parole ou encore le fait de devoir distinguer entre les cheveux et les vêtements couvrant le corps. La toison hirsute, loquetause, avait peut-être été une première tentative pour simuler un vêtement, faite alors que Zak croyait encore que les vêtements faisaient organiquement partie de ses poursuivants. Il n'avait pas tardé à apprendre qu'il en allait différemment ; et s'il n'avait pas été libéré par les muets avec les autres, on aurait fini par découvrir un homme nu dans son enclos. Il était maintenant devenu un homme, à toutes fins pratiques. Mais il n'était pas surprenant qu'il m'eût fui – échapper à un membre de l'espèce simulée qui sonde son travestissement devait être l'un de ses instincts les plus profonds.

Tout en réfléchissant à tout cela, je m'étais engagé dans le passage où Zak m'avait abandonné. Il ne tarda pas à se diviser en trois embranchements et je m'arrêtai un instant, ne sachant lequel emprunter. Je ne voyais aucune raison d'opter plutôt pour l'un que pour l'autre, et choisis donc le gauche, au hasard.

Je n'avais guère fait de chemin lorsque je me rendis compte que j'éprouvais des difficultés à marcher. Je crus tout d'abord que j'étais malade, puis que j'avais été drogué. Je ne me sentais pourtant pas plus mal qu'au moment où j'avais quitté l'encoignure où Gunnie m'avait caché. Je n'avais pas de vertiges, ni l'impression que j'allais tomber ; pas plus que je n'éprouvais de difficulté à garder mon équilibre.

Et cependant j'avais commencé de tomber lors même que ces pensées me traversaient l'esprit. Non que j'eusse été incapable d'admettre que j'avais perdu l'équilibre ; simplement, je n'arrivais pas à faire des pas assez rapides pour rattraper mon poids, alors qu'en réalité je tombais très lentement. Mes jambes me paraissaient paralysées par quelque force incompréhensible, et lorsque je voulus tendre les bras devant moi, je m'aperçus qu'ils étaient aussi paralysés ; impossible de les détacher de mon corps.

Je restai ainsi suspendu en l'air, sans soutien et soumis à la très faible attraction des soutes du vaisseau, mais sans tomber. Ou plutôt, tombant avec une telle lenteur que l'on aurait dit que

je n'arriverais jamais à atteindre la passerelle brune branlante du passage. Quelque part, dans un coin éloigné du vaisseau, une cloche sonna.

Cet état se prolongea longtemps sans le moindre changement, ou du moins suffisamment pour que cela me parût très long.

Finalement, j'entendis un bruit de pas. Ils venaient de derrière moi ; j'étais dans l'incapacité de tourner la tête pour regarder. Des doigts se tendirent vers le long poignard. Je ne pus le déplacer, mais j'étreignis la poignée et résistai. Il y eut une secousse, puis de torrentielles ténèbres.

J'avais l'impression d'être tombé de mon lit chaud de chiffons. Je le cherchai à tâtons, pour ne trouver qu'un sol froid ; un sol qui n'était pas inconfortable – j'y reposais trop légèrement pour cela. C'est tout juste si je ne flottais pas. Cependant il faisait froid, si froid que j'aurais pu tout aussi bien flotter dans une des flaques qui se forment parfois dans la glace de Gyoll, lorsqu'il se produit quelque bref réchauffement, parfois même au cœur de l'hiver.

J'aurais aimé retrouver mon matelas de chiffons. Si je n'y arrivais pas, Gunnie ne pourrait pas me retrouver. Je continuai à tâtonner, mais inutilement.

Tout en le cherchant, j'étirai mon esprit. Je ne saurais expliquer comment ; je n'eus pas l'impression d'avoir à faire le moindre effort pour remplir tout le vaisseau avec mon esprit. Je n'ignorais plus rien des soutes, autour desquelles nous grouillions comme des rats dans les murs d'une maison dont le territoire s'étend sur plusieurs pièces : c'étaient de gigantesques cavernes remplies des marchandises les plus étranges. La mine des hommes-singes contenait des lingots d'argent et d'or ; mais chacune des soutes du vaisseau (et il y en avait bien plus de sept) était infiniment plus vaste, et le moindre de leur trésor venait des étoiles les plus lointaines.

Je connus le vaisseau, ses étranges mécanismes et ceux, plus étranges encore, qui n'étaient pas vraiment des mécanismes ni des créatures vivantes, ni rien que des mots pussent décrire. Il contenait bien des êtres humains et bien plus encore qui ne l'étaient pas – êtres qui dormaient, aimaien, travaillaient, se

battaient. Je les connus tous, et s'il y en eut que je reconnus, il en restait beaucoup qui m'étaient étrangers.

Je connus les mâts, cent fois plus hauts que la coque n'était épaisse ; les grandes voiles, tendues comme des mers, objets gigantesques en deux dimensions, presque inexistants dans la troisième. Une fois, une image du vaisseau m'avait effrayé. Je le connaissais maintenant grâce à un sens meilleur que la vue, et je l'entourais comme il m'entourait. Je trouvai mon lit de chiffons, sans cependant pouvoir le regagner.

La douleur me ramena à moi-même. Peut-être est-ce là le rôle de la souffrance, à moins que ce ne soit la chaîne forgée pour nous attacher à un éternel présent, forgée dans une forge que nous ne pouvons que soupçonner, par un forgeron qui nous reste inconnu. Quoi qu'il en fût, je sentis ma conscience s'effondrer sur elle-même comme s'effondre sur elle-même la matière dans une étoile, comme s'effondre un immeuble dont les pierres redéviennent ce qu'elles étaient dans les commencements de Teur, comme s'effondre une urne qui se brise. Des silhouettes en haillons, dont beaucoup étaient humaines, se penchaient sur moi.

La plus grande de toutes était aussi la plus dépenaillée, ce qui me parut tout d'abord étrange du moins jusqu'à ce que j'en conclue que, trop grand pour avoir des vêtements à sa taille, l'homme continuait à porter ceux qu'il avait sur le dos en montant à bord, ravaudés de pièces de plus en plus nombreuses.

Il me prit et me mit debout, aidé par quelques autres, bien qu'en aucun cas il n'eût besoin de cette aide. C'était le comble de la folie que de vouloir se battre avec lui : ils étaient au moins dix, et tous armés. Mais c'est pourtant ce que je fis, donnant des coups et en recevant dans une rixe que je ne pouvais remporter. Depuis que j'avais jeté mon manuscrit dans le vide, je n'avais cessé, semble-t-il, d'être chassé d'un endroit à un autre, n'étant mon propre maître qu'en de courts instants de répit. J'étais maintenant disposé à frapper quiconque s'aviserait de vouloir me régenter, et si c'était mon destin qui tirait les ficelles, je le frapperais aussi.

Mais c'était inutile. Je dus faire mal au chef de la bande, je crois, autant que les gesticulations frénétiques d'un gamin de

dix ans m'auraient fait mal. Il me cloua les bras derrière le dos, où l'un de ses comparses m'attacha les mains avec du câble, avant de me pousser pour avancer. Ainsi aiguillonné, je marchai d'un pas chancelant, pour finir par être introduit dans une pièce exiguë où se tenait l'autarque Sévérien, surnommé le Grand par ses courtisans, en tenue royale dans sa robe jaune et sa cape cloutée de pierres précieuses, le bacculus du pouvoir à la main.

## CHAPITRE XIII

### Les batailles

Ce n'était qu'une image, mais une image d'un tel réalisme que pendant un instant je crus qu'un second moi-même se trouvait devant mes yeux. Tandis que je le regardais, il pivota, adressa un salut plein d'une grandeur prétentieuse à l'un des angles de la pièce, et avança de deux pas. Au troisième, il disparut, pour réapparaître instantanément à l'endroit où il se tenait auparavant. Il y resta immobile, le temps d'une longue respiration, se tourna, salua de nouveau et avança.

Le chef de bande au torse en barrique croassa un ordre dans une langue que je ne comprenais pas, et quelqu'un détacha le câble qui me liait les mains.

Une fois de plus, mon simulacre s'avança. M'étant un peu départi du mépris que j'éprouvais pour lui, je fus capable de noter son pied qui traînait et l'attitude arrogante de son menton relevé. Le chef parla de nouveau, et un petit homme aux cheveux gris et sales comme ceux d'Héthor me dit : « Il désire que vous fassiez la même chose. Sinon, il vous tuera. »

C'est à peine si je l'entendis. J'évoquais maintenant les parures et les gestes et, sans le moindre désir de revivre cette époque par le souvenir, je me trouvai aussi captif d'elle que des ailes dévoreuses du conduit d'air. La navette (qui n'était, comme je l'ignorais alors, que l'annexe de ce vaisseau) se cabra devant moi ; son pontage s'allongea comme une toile d'araignée d'argent. Mes prétoriens, épaule contre épaule sur plus d'une lieue, formaient une avenue à la fois aveuglante et presque invisible.

*« Attrapez-le ! »*

Hommes et femmes en haillons se mirent à tourbillonner autour de moi. Je crus un instant que j'allais être tué pour n'avoir pas voulu marcher et lever le bras ; je voulus leur dire d'attendre, mais il était trop tard pour cela ou pour quoi que ce fût.

Quelqu'un me saisit par le col et me rejeta en arrière, à demi étouffé. C'était une erreur ; quand je roulai sur lui, j'étais trop près pour qu'il pût utiliser sa massue, et je lui enfonçai les doigts dans les yeux.

Des traits de feu violets se mirent à frapper la cohue saisie de frénésie ; une demi-douzaine mourut sur-le-champ. Une douzaine d'autres, le visage à moitié calciné ou privés d'un membre, hurlaient. L'air était plein de la fumée douceâtre que dégage la chair grillée. J'arrachai sa massue à l'homme que je venais d'aveugler et frappai autour de moi. C'était de la folie – cependant les gabiers, qui filaient de la pièce comme des rats devant un furet, s'en sortaient moins bien que moi ; ils se faisaient faucher comme des blés.

Plus sage, le chef au torse en barrique s'était jeté au sol dès le premier coup de feu, à environ une coudée de mon pied. Il sauta sur moi. Un pignon constituait la tête de la massue ; je frappai à la jointure de l'épaule et du cou, avec tout ce que je possédais de force.

J'aurais pu tout autant cogner sur un arsinothérium. Toujours conscient et toujours vigoureux, il me frappa comme cet animal frappe le loup-garou. La massue vola de mes mains et le poids de son corps me coupa la respiration.

Il y eut un éclair aveuglant. Je vis se lever ses mains à sept doigts, mais il n'y avait entre elles que la racine d'un cou, qui cramait comme se consume en brasillant le chicot d'un arbre après un incendie de forêt. Il chargea de nouveau – non pas vers moi mais vers le mur contre lequel il s'écrasa, et fonça à nouveau, sauvagement, à l'aveuglette.

Un deuxième coup de feu le coupa presque en deux.

J'essayai de me relever et m'aperçus que mes mains étaient poisseuses de sang. Un bras, immensément fort, m'encercla à la

taille et me souleva. Une voix familière me demanda : « Pouvez-vous tenir debout ? »

C'était Sidero et j'eus brusquement l'impression de retrouver un vieil ami. « Je crois, répondis-je. Merci.

— Vous les avez combattus.

— Sans grand succès. » Je me souvins des jours où j'étais général. « Pas très bien.

— Mais vous vous êtes battu.

— Si vous voulez. » Autour de nous, les marins grouillaient maintenant ; certains arboraient des fusils, d'autres des couteaux ensanglantés.

« Les combattrez-vous encore ? Attendez ! » Il fit avec son fusil un geste qui m'intimait de me taire. « J'ai gardé le poignard et le pistolet. Prenez-les maintenant. » Il portait toujours ma ceinture, avec mes armes dans leur fourreau respectif. Coinçant le fusil sous ce qui restait de son bras droit, il défit la boucle et me tendit le tout.

« Merci », répétais-je. Je ne savais quoi dire d'autre et commençai à me demander s'il m'avait assommé, comme je l'avais supposé.

La visière de métal qui constituait son visage ne donnait aucune indication sur ses sentiments et sa voix rude à peine davantage. « Maintenant, repos. Mangez. On parlera plus tard. » Il se tourna pour faire face à la cohue de ses troupes. « Repos ! On mange ! » lança-t-il d'une voix de stentor.

J'avais bien l'intention de faire l'un et l'autre, beaucoup moins de me battre pour Sidero ; mais l'idée de partager un repas avec des camarades qui monteraient ensuite la garde pendant mon sommeil était irrésistible. J'aurais toujours l'occasion (espérais-je) de leur fausser compagnie par la suite.

Les matelots avaient apporté leurs rations, auxquelles vinrent s'ajouter les provisions des gabiers que nous avions tués. En peu de temps, nous nous retrouvâmes assis autour d'un repas parfumé, fait de lentilles bouillies avec du porc, accompagnées d'épices brûlantes, de pain et de vin.

Peut-être se trouvait-il des lits ou des hamacs dans le secteur, comme il s'était trouvé un fourneau et des provisions, mais j'étais trop épuisé pour m'en soucier. Mon bras droit avait

beau me faire encore souffrir, je savais que ce n'était pas au point de me tenir éveillé ; quant à mon mal de tête, le vin avait beaucoup contribué à le dissiper. J'étais sur le point de m'étendre à l'endroit même où j'étais assis (j'aurais bien aimé que Sidero eût aussi conservé mon manteau) lorsqu'un marin bâti en force vint s'accroupir à côté de moi.

« Tu te souviens de moi, Sévérian ?

— Je le devrais, répondis-je, puisque tu connais mon nom. » Le fait était que je ne voyais pas de qui il s'agissait, alors qu'il y avait quelque chose de familier dans ses traits.

« Pourtant, tu m'appelais Zak. »

J'écarquillai les yeux. La lumière était mauvaise, mais même lorsque j'eus digéré l'information, j'eus la plus grande difficulté à admettre qu'il était le Zak que j'avais connu. « Sans mentionner un sujet dont ni l'un ni l'autre nous ne souhaitons discuter, finis-je par dire, je ne peux m'empêcher de remarquer que tu as considérablement changé.

— Ce sont les vêtements ; j'ai pris ceux d'un mort. Je me suis aussi rasé la figure. Et Gunnie a des ciseaux. Elle a coupé une partie de mes poils.

— Gunnie est ici ? »

D'un mouvement de la tête, Zak m'indiqua une direction.

« Tu veux lui parler. Je crois qu'elle aimerait aussi te parler.

— Pas tout de suite, répondis-je. Va lui dire que je la verrai demain matin. » J'essayai de trouver quelque chose à ajouter, mais tout ce qui me vint à l'esprit fut : « Dis-lui aussi que ce qu'elle a fait pour moi compense plus que largement le mal qu'elle a pu occasionner. »

Zak acquiesça et s'éloigna.

La présence de Gunnie m'avait rappelé les chrisos d'Idas. J'ouvris la pochette du fourreau et jetai un coup d'œil à l'intérieur pour vérifier qu'ils étaient toujours bien là, puis m'allongeai et dormis.

Lorsque je m'éveillai (j'hésite à dire « le matin » car il n'y avait rien de semblable sur le vaisseau) la plupart des matelots étaient déjà debout et mangeaient les restes de nourriture du festin de la veille. Deux automates plus minces avaient rejoint Sidero, des créatures similaires, me sembla-t-il, à ce qu'avait été

Jonas. Tous trois se tenaient un peu à l'écart du reste de la troupe et parlaient trop bas pour que je pusse les entendre.

Rien ne me disait si ces mécanismes doués de volition se trouvaient plus près du capitaine et des officiers supérieurs que Sidero, et tandis que j'hésitais à les approcher et à m'identifier, les deux robots disparurent en un clin d'œil dans le labyrinthe des passages. Comme s'il avait lu dans mes pensées, Sidero vint vers moi.

« Nous pouvons parler, maintenant », dit-il.

J'acquiesçai, et lui expliquai que j'avais été sur le point de dire aussi aux autres qui j'étais.

« Ça n'aurait servi à rien. J'ai appelé, la première fois. Vous n'êtes pas ce que vous dites. L'autarque est en sécurité. »

Je commençai à protester, mais il leva son unique main pour me faire taire. « Ne nous querellons pas maintenant. Je sais ce que l'on m'a dit. Laissez-moi l'expliquer avant de discuter encore. Je vous ai fait mal. Il est de mon droit et de mon devoir de corriger et châtier. Mais j'en ai ressenti de la joie. »

Je lui demandai s'il faisait allusion au fait qu'il m'avait frappé lorsque j'étais inconscient, et il acquiesça. « Je ne dois pas. » Il paraissait sur le point d'en dire davantage, mais ne put qu'avouer, au bout de quelques instants, qu'il ne pouvait s'expliquer.

« Nous savons ce que sont les considérations morales, l'encourageai-je.

— Pas comme nous. Vous croyez le savoir. Nous savons, nous, et faisons souvent des erreurs, pourtant. Il arrive que nous sacrifiions des hommes pour préserver notre existence. Nous pouvons transmettre et donner des ordres aux hommes. Nous pouvons corriger et châtier. Mais nous ne pouvons pas devenir comme vous êtes. C'est ce que j'ai fait. Je dois expier. »

Je lui dis qu'il avait déjà remboursé sa dette lorsqu'il m'avait sauvé des gabiers.

« Non. Vous vous êtes battu et je me suis battu. Voici mon paiement : nous nous préparons pour un plus grand combat, peut-être le dernier. Les gabiers volaient déjà, auparavant. Maintenant, ils se soulèvent pour tuer et prendre le

commandement du vaisseau. Le capitaine les a tolérés trop longtemps. »

Je sentis combien il était dur pour lui d'adresser des critiques à son capitaine, et à quel point il avait envie de changer de sujet.

« Je vous excuse, reprit-il. Voilà mon remboursement.

— Vous voulez dire que je ne suis pas obligé de me joindre à vous et à vos marins pour cette bataille, si je ne le veux pas ? »

Sidero acquiesça. « On va bientôt se battre. Partez rapidement. »

C'était bien entendu ce que j'avais eu l'intention de faire, mais je ne m'en sentais plus capable, maintenant. Fuir devant le danger, grâce à ma propre adresse et de mon propre chef était une chose ; mais recevoir l'ordre de m'éloigner du champ de bataille comme un vulgaire spadassin en était une autre.

Quelques instants plus tard, notre chef de métal nous donna l'ordre de nous mettre en rang. Cette manœuvre accomplie, la vue des camarades regroupés fut bien loin de me mettre en confiance ; en comparaison, les irréguliers de Guasacht étaient des troupes d'élite. Quelques-uns avaient des fusils comme Sidero, d'autres des mousquets comme ceux qui nous avaient permis de capturer Zak. (Je constatai avec un amusement que Zak en avait lui-même reçu un.) Une poignée d'autres arboraient des piques ou des lances ; la plupart, y compris Gunnie, qui se tenait à quelque distance de moi et faisait exprès de regarder dans une autre direction, n'avaient que leur poignard.

Et cependant, ils s'élancèrent tous sans hésiter, donnant l'impression qu'ils étaient prêts à se battre, alors que j'étais sûr qu'au moins la moitié d'entre eux fuiraient au premier coup de feu. J'allai prendre position à l'arrière de leur colonne désordonnée, afin de pouvoir mieux juger du nombre des déserteurs. Il semblait n'y en avoir aucun, et la plupart de ces marins transformés en guerriers paraissaient envisager la perspective d'une bataille rangée comme un agréable divertissement par rapport à leurs corvées quotidiennes.

Comme toujours dans toutes les formes de guerre que j'ai connues, au lieu du combat prévu comme imminent, l'attente ne

fit que se prolonger. Pendant une veille ou davantage, nous parcourûmes les stupéfiantes entrailles du vaisseau, traversant une fois un vaste espace plein d'échos qui devait être une soute vide, nous arrêtant une autre pour un repos inutile, sans explication, et rejoints à deux reprises par de petits groupes de marins qui me semblaient humains, ou à peu près.

Pour quelqu'un qui avait commandé des armées, comme c'était mon cas, ou pris part à des batailles dans lesquelles des légions entières se consumaient comme de l'herbe jetée dans un fourneau, la tentation était grande de considérer avec amusement notre progression et nos haltes. J'écris « tentation », car cela en était une au sens formel où elle se fondait sur une erreur. La plus anodine des escarmouches n'est pas anodine pour celui qui y trouve la mort, et ne devrait donc en aucun cas être considérée comme anodine.

Je dois cependant avouer m'être laissé aller à cette tentation, comme je me suis laissé aller à beaucoup d'autres. J'étais amusé, et le fus davantage encore lorsque Sidero (espérant manifestement m'attribuer la position la plus sûre) créa une arrière-garde, me demandant d'en prendre la responsabilité.

Les marins qu'il m'avait attribués étaient manifestement ceux qu'il croyait les moins capables d'exploits lorsque notre troupe de va-nu-pieds en viendrait à l'action. Sur dix, six étaient des femmes, toutes bien plus petites et moins musclées que Gunnie. Trois des quatre hommes avaient une taille en dessous de la moyenne, et, s'ils n'étaient pas réellement vieux, aucun n'était de la première jeunesse ; j'étais le quatrième et le seul à posséder une arme un peu plus redoutable qu'un couteau de travail ou une barre à mine. Sur l'ordre de Sidero, nous restâmes à une dizaine d'encablures de l'arrière du gros des troupes.

Si je l'avais pu, j'aurais conduit mes neufs soldats, car je ne souhaitais qu'une chose : que celles de ces pauvres créatures qui souhaitaient déserter pussent le faire. J'en étais incapable ; les couleurs et les formes changeantes du vaisseau, la lumière qui semblait flotter à l'intérieur, tout me mettait dans un état de stupéfaction émerveillée. Je pouvais perdre le contact avec Sidero et l'avant-garde à tout moment ; pour pallier cela, je mis

en tête de notre groupe celui des marins qui me parut le plus solide, lui disant à quelle distance se maintenir, laissant les autres traîner derrière comme ils l'entendaient. Je dois admettre m'être interrogé sur le point de savoir si nous nous rendrions compte ou non de ce qui se passait, au cas où l'avant-garde entrerait en contact avec l'ennemi.

Ce ne fut pas le cas, et nous le sûmes tout de suite.

Regardant en avant de notre guide, je vis quelque chose bondir dans mon champ visuel en brandissant un couteau à nombreuses lames qui tourbillonnait, quelque chose qui nous sauta dessus avec la démarche lourde et chaloupée du thylacosmil.

Je n'en ai aucun souvenir, mais il est possible que la blessure de mon bras brûlé ait ralenti ma main ; le temps que je dégage le pistolet de son étui, le gabier fonçait par-dessus le corps du malheureux marin. Je n'avais pas augmenté le réglage de l'arme, mais Sidero avait dû le faire ; la décharge d'énergie qui toucha le gabier le mit littéralement en pièces, des fragments de chair volant dans tous les sens comme un troupeau pris de panique qui se débande.

Il n'y avait pas le temps de savourer cette victoire, encore moins de venir en aide à notre guide qui gisait à mes pieds, noyant de sang le multilames du gabier. À peine avais-je eu le temps de me pencher sur lui pour examiner sa blessure que d'autres gabiers surgissaient d'une galerie adjacente. Je fis feu par cinq fois, aussi vite que je pouvais presser la détente.

Un éclair de feu jaillit d'un contus ou d'une lance de guerre, ronflant comme un fourneau, et éclaboussa d'une lumière bleue la coursive derrière moi. Je me tournai et courus aussi vite que me le permettait ma mauvaise jambe sur une cinquantaine de coudées, entraînant derrière moi ce qui restait de ma troupe. Tout en fuyant, nous entendîmes les gabiers attaquer l'arrière du corps principal.

Trois d'entre eux nous poursuivirent. Je les abattis et distribuai leurs armes – deux lances et une vouge – à des marins qui déclarèrent savoir s'en servir. Nous repartîmes vivement de l'avant, passâmes une douzaine ou plus de cadavres, des gabiers, mais aussi des hommes de Sidero.

Le sifflement du vent s'éleva derrière nous, arrachant presque de mon dos ma chemise en lambeaux.

## CHAPITRE XIV

### La fin de l'univers

Les marins se montrèrent plus avisés que moi, car ils enfilèrent immédiatement leur collier. Je ne compris ce qui se passait qu'après les avoir vus faire.

Non loin de nous, l'explosion de quelque arme redoutable venait d'ouvrir la coque sur le vide, et l'air que contenait cette partie du vaisseau se précipitait à l'extérieur. Tandis que je mettais à mon tour le collier, j'entendis le claquement de grandes portes, un long grondement creux comme le roulement des tambours de guerre de titans.

Dès que j'eus bouclé mon collier, le vent parut s'apaiser alors que je pouvais toujours entendre ses gémissements et que je voyais filer comme des fusées des tourbillons fous de poussière. Autour de moi, ne s'agait qu'une brise légère.

Avançant avec précaution – car nous craignions de tomber à tout instant sur d'autres gabiers – nous atteignîmes l'endroit. C'était le moment où jamais (pensai-je) de voir des éléments de la structure du vaisseau susceptibles de m'apprendre quelque chose sur sa conception. Ce ne fut pas le cas. Des planches éclatées, du métal torturé et des pierres brisées se mêlaient à des substances inconnues sur Teur, aussi douces que le jade ou l'ivoire, mais dans des couleurs n'ayant rien de terrestre, voire sans couleur du tout. Il y avait aussi des matières qui faisaient penser au lin, au coton, ou à la toison rude d'animaux sans nom.

Au-delà de ces couches déchiquetées, veillaient, silencieuses, les étoiles.

Nous avions perdu le contact avec le gros de la troupe, mais il était clair, me semblait-il, qu'il fallait boucher le plus rapidement possible le trou dans la coque. Je fis signe à mes huit soldats restant de me suivre, avec l'espoir de trouver une équipe de réparateurs dès que nous arriverions sur un pont.

Sur Teur, l'ascension des niveaux effondrés aurait été impossible ; ici, elle se faisait sans difficulté. On bondissait avec prudence, on attrapait quelque poutrelle tordue et on bondissait de nouveau, la meilleure méthode consistant à franchir le trou à chaque saut, ce qui aurait été folie pure ailleurs.

Nous atteignîmes le pont, bien qu'au premier coup d'œil nous n'y vîmes rien qui pût nous réjouir ; il était aussi désert que la plaine de glace que j'avais une fois parcourue des yeux, du haut des fenêtres supérieures de la Dernière Maison. De gros câbles serpentaient dessus ; quelques autres se dressaient encore en l'air comme des colonnes, toujours attachés, très haut, à ce qui restait d'un mât.

Une des femmes fit un signe de la main et montra un autre mât, à des lieues de là. Je regardai, mais restai un moment sans distinguer autre chose qu'un fouillis de vergues, de voiles et de câbles. Puis il y eut un faible éclair violet, à peine distinct au milieu des étoiles, auquel répondit, d'un autre mât, un deuxième éclair violet.

Il se passa ensuite quelque chose de tellement étrange que je crus un instant que ma vision me trompait, ou que je rêvais. Un minuscule éclat d'argent, à des lieues au-dessus de notre tête, paraissait s'incliner vers nous, puis très lentement, grossir. Il tombait, bien entendu ; mais dans un milieu sans la moindre atmosphère, si bien qu'il ne papillonnait pas et descendait sous l'effet d'une attraction tellement faible qu'il paraissait flotter.

Jusqu'ici, j'avais conduit mes marins. Maintenant eux me conduisaient, se regroupant sur les gréements des deux mâts tandis que je restais sur le pont, paralysé par cette incroyable tache argentée. Je me retrouvai rapidement seul, voyant les hommes et les femmes que l'on avait placés sous mes ordres filer comme des flèches de câble en câble, tirant parfois au cours de leur fuite. Cependant j'hésitais.

Un mât, raisonnai-je, devait certainement être occupé par les muets et l'autre par l'équipage. Monter sur le mauvais serait courir à la mort.

Un deuxième point argenté se joignit au premier.

La destruction d'une seule voile pouvait avoir été un accident, mais celle de deux, l'une après l'autre, ne pouvait être qu'intentionnelle. Si suffisamment de voiles et de mâts étaient détruits, le vaisseau n'atteindrait jamais sa destination, et il ne pouvait y avoir qu'un côté qui le souhaitât. Je bondis sur le gréement du mât d'où tombaient les voiles.

J'ai déjà écrit que le pont me rappelait la plaine glacée de maître Cendre. Au milieu de mon saut, je vis mieux. L'air se précipitait toujours par la grande déchirure dans la coque, là où s'était élevé un mât ; dans sa hâte, il devenait visible comme un fantôme de titan, étincelant d'un million de minuscules lumières. Ces lumières retombaient comme de la neige – flottant très lentement vers le bas, quoique pas davantage qu'un homme – et couvraient le pont d'une gelée blanche scintillante.

Puis je me retrouvai de nouveau à côté de la fenêtre de maître Cendre et j'entendis sa voix : « Ce que vous voyez là est la dernière glaciation. Actuellement, la surface du soleil est terne ; la chaleur va bientôt la rendre éclatante, mais en fait le soleil lui-même se réduira, répandant de moins en moins d'énergie autour de lui. Finalement, s'il se trouvait un observateur sur ce monde couvert de glace, tout ce qu'il en verrait serait une étoile brillante. En outre, la glace qu'il arpenterait ne serait pas celle que vous voyez ; elle serait constituée de l'atmosphère de la planète. Ainsi restera-t-elle pendant très très longtemps. Peut-être jusqu'à la fin du jour universel. »

J'avais l'impression qu'il était de nouveau à mes côtés. Même lorsque la proximité du gréement me rendit de nouveau à moi-même, il me parut voler avec moi, tandis que l'écho de ses paroles se prolongeait dans mes oreilles. Il s'était évanoui en cette matinée où nous descendions une gorge d'Orithyia, alors que je devais le conduire à Mannéa, de l'ordre des Pèlerines ; sur le vaisseau, je sus où il m'avait fui.

Je me rendis également compte que j'avais choisi le mauvais mât ; si le vaisseau faisait naufrage entre les étoiles, peu importait que Sévérian, autrefois compagnon bourreau, naguère autarque, vécût ou mourût. Au lieu de m'accrocher au gréement lorsque je l'atteignis, je tournai sur moi-même et bondis de nouveau, cette fois vers le mât qu'occupaient les gabiers.

Je pourrais tenter mille fois de décrire ces bonds sans jamais arriver à rendre ce qu'ils avaient d'à la fois merveilleux et terrifiant. On s'élance comme sur Teur, mais les premiers instants s'étirent le temps d'une douzaine de respirations, comme il en est pour une balle lancée par un enfant. Et tout en jubilant, on sait que manquer une ligne ou une vergue serait synonyme de destruction, comme si la balle était lancée dans l'océan et perdue à jamais. Dans mon saut, c'est ce que je ressentis, alors que j'avais encore sous les yeux la vision de la plaine glacée. J'avais les bras tendus devant moi, les jambes allongées derrière, et je ne me sentais pas tant une balle que le plongeur magique de quelque antique histoire, capable de se jeter d'où il voulait.

Sans bruit ni avertissement, un nouveau câble se présenta devant moi dans l'espace entre les mâts, là où il n'y aurait dû en avoir aucun : un câble de feu. Un deuxième le croisa, puis un troisième, puis tous s'évanouirent comme je traversais le vide qu'ils venaient d'occuper. Les gabiers m'avaient reconnu et faisaient feu depuis le mât.

Il n'est guère judicieux de servir de cible d'entraînement à un ennemi ; je sortis vivement le pistolet de son étui et tirai à mon tour en direction de l'endroit d'où était parti le dernier éclair.

J'ai déjà raconté comment, alors que je me tenais dans les ténèbres de la coursive, devant la suite autarchique, le steward mort à mes pieds, le petit trait de lumière sorti de la gueule de mon arme m'avait effrayé. Je fus saisi de la même frayeur, mais pour la raison inverse : il n'y eut pas de flamme.

Pas plus qu'il n'y eut d'éclair d'énergie violet, l'instant suivant. Si j'avais été aussi sage que j'ai parfois prétendu l'être, j'aurais dû jeter mon pistolet, il me semble. Au lieu de cela, je le replaçai dans son étui d'un geste habituel et c'est à peine si je

remarquai (et encore, une fois qu'il fut passé) un autre éclair de feu tiré vers moi.

Puis il ne resta de temps ni pour tirer ni pour servir de cible. Les câbles du gréement s'élevaient de tous côtés, et comme je me trouvais encore dans les parties basses, ils étaient semblables à des troncs d'arbres géants ; je vis alors un gabier se précipiter vers le point que je devais atteindre sur celui qui me faisait face. Je crus tout d'abord qu'il s'agissait d'un homme comme moi-même, en dépit de sa carrure exceptionnelle et de la force qu'il paraissait avoir ; puis (et cela en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire) je me rendis compte qu'il était capable de s'agripper à l'aide des pieds et n'en était donc pas un.

Il tendit les mains vers moi comme le fait un lutteur qui se prépare à recevoir son adversaire ; les longues griffes de ses mains luisaient à la lumière des étoiles.

J'eus la certitude qu'il s'était dit que je devais atteindre le câble et m'y accrocher ou mourir, et qu'il me ferait donc un sort au moment où je prendrais prise. Au lieu de cela, je plongeai sur lui et arrêtai mon élan en enfonçant ma lame dans sa poitrine.

J'arrêtai certes mon élan, mais à la vérité je manquai de peu poursuivre ma course. Nous nous balançâmes pendant quelques instants, lui comme un bateau autour de son ancre, moi semblable à un deuxième bateau attaché au premier. Du sang, de la même couleur pourpre que le sang humain, me sembla-t-il, se mit à couler autour de la lame et à former des boules comme des escarboucles qui bouillaient et se congelaient simultanément, et se ratatinaient en échappant à son manteau d'air.

Pendant un moment j'eus peur de lâcher la poignée de mon arme. Puis je tirai dessus, et, comme je l'espérais, ses côtes résistèrent suffisamment à la traction pour que j'eusse la possibilité de me tirer ainsi jusqu'au câble. J'aurais évidemment dû aussitôt monter plus haut, mais je fis halte pour l'examiner, me demandant vaguement si les griffes que j'avais vues n'étaient pas artificielles, comme celles en acier des magiciens, ou la *lucivee* avec laquelle Aghia m'avait déchiré la joue, et si, dans ce cas, elles ne pourraient pas m'être utiles.

Il m'apparut qu'elles ne l'étaient pas ; ou plutôt qu'elles étaient le résultat de quelque horrible opération chirurgicale pratiquée alors qu'il était enfant, comme ces mutilations que se font les hommes dans certaines tribus d'autochtones. On avait transformé ses doigts en griffes d'arctothère ; ils étaient affreux et innocents, incapables de tenir toute autre arme.

Avant de m'en détourner, je fus frappé par l'humanité de son visage. Je l'avais poignardé comme j'en avais tué tant d'autres, sans même un seul mot échangé. Il était de règle chez les bourreaux de ne pas adresser la parole aux clients, ni de comprendre tout ce qu'un client aurait eu l'occasion de dire. Que tous les hommes fussent des bourreaux avait été l'une de mes premières intuitions philosophiques ; elle était confirmée ici pour moi par l'agonie de l'homme-ours : j'étais encore un bourreau. Il faisait certes partie des gabiers ; mais qui pouvait dire qu'il avait choisi librement cette allégeance ? Ou peut-être avait-il estimé que ses raisons de se battre aux côtés des gabiers étaient-elles aussi bonnes que les miennes m'étaient apparues, lorsque j'avais combattu pour Sidero et un capitaine que je n'avais jamais vu. Appuyant un pied sur sa poitrine, je me courbai et arrachai le poignard.

Ses yeux s'ouvrirent et il rugit, une écume rosâtre s'envolant de ses lèvres. Un instant, il me parut plus étrange de pouvoir l'entendre au milieu de ce silence infini que de constater que la créature, apparemment morte, vivait encore ; mais nous étions si proches que nos atmosphères s'étaient confondues et le gargouillis de sa plaie parvenait même à mes oreilles.

Je le frappai au visage. Par malchance, la pointe de la lame l'atteignit sur l'os frontal ; n'ayant pu prendre appui sur mes pieds, le coup n'eut pas assez de force pour le transpercer et me repoussa en arrière, dans le vide qui nous entourait tous les deux.

Il lança une main vers moi ; ses griffes me déchirèrent le bras et nous nous retrouvâmes en train de flotter furieusement, ensemble, le couteau suspendu entre nous deux, sa lame polie et ensanglantée luisant à la lumière des étoiles. Je voulus m'en emparer mais ses griffes l'envoyèrent virevolter dans le vide.

Mes doigts attrapèrent les cylindres de son collier et l'arrachèrent ; il aurait dû alors s'agripper à moi, mais peut-être ne le pouvait-il pas avec ses mains déformées. Au lieu de cela il me frappa, et je le vis hoqueter, à la recherche d'air, puis mourir tandis que son corps continuait de tourbillonner en s'éloignant.

Tout sentiment de triomphe fut aboli par le remords que j'éprouvais et la certitude que je n'allais pas tarder à le suivre dans la mort. Remords parce que je regrettais sa disparition avec toute la sincérité facile à laquelle l'esprit peut faire appel quand il ne risque pas d'être mis à l'épreuve ; certitude, car il était clair, au vu de ma trajectoire et des angles que formaient les mâts, que je ne me rapprocherais jamais de ces derniers ni du moindre gréement flottant. Je n'avais que la plus vague idée de la durée de la réserve d'air que maintenait le collier : une veille ou un peu plus, croyais-je. J'avais une double réserve – disons trois veilles, au maximum. À la fin de ce temps, je mourrais lentement ; ma respiration s'accélérerait de plus en plus au fur et à mesure que les composantes de mon atmosphère se transformerait en celles que seuls les arbres et les fleuves peuvent respirer.

Je me souvins alors de la façon dont j'avais jeté le coffret de plomb dans le vide, geste qui m'avait sauvé ; j'essayai de penser à ce que je pourrais maintenant bien jeter. Pas le collier : c'était la mort instantanée. Je pensai à mes bottes, mais j'en avais déjà sacrifié une paire, autrefois, lorsque je m'étais tenu pour la première fois de ma vie au bord de cette mer qui dévore toute vie. J'avais jeté les fragments tronqués de *Terminus Est* dans le lac *Diurna* ; ce qui me fit penser au couteau de chasse dont je m'étais si mal servi. Mais il avait déjà disparu.

Restait ma ceinture, avec le fourreau de cuir noir dans la pochette duquel se trouvaient neuf chrisos, et le pistolet déchargé dans son étui. Je pris les chrisos dans une poche, détachai la ceinture avec fourreau, étui et pistolet, et jetai le tout au loin après avoir murmuré une prière.

Je me mis aussitôt à filer plus vite, mais non (comme je l'avais espéré) vers le pont ou une partie ou une autre du gréement. Je me trouvais déjà à la hauteur des superstructures des mâts, de chaque côté. Je jetai un coup d'œil en direction du

pont qui s'éloignait rapidement, et ne vis qu'un seul éclair violet entre les mâts. Puis plus rien, seulement le silence surnaturel du vide.

Je ne tardai pas, avec cette intensité qui indique notre désir d'échapper à toute idée de la mort, à me demander pour quelle raison personne ne m'avait tiré dessus, comme lorsque j'avais sauté d'un mât à l'autre, et pourquoi il n'y avait plus d'échanges de coups de feu.

Je m'élevai au-dessus du mât de proue, ce qui balaya instantanément ces interrogations mesquines.

Comme un jour, peut-être, le Nouveau Soleil de Teur surgirait au-dessus du Mur de Nessus (et cependant infiniment plus vaste et plus beau que même le Nouveau Soleil ne le serait jamais, de même que la plus petite et la plus haute voile était à elle seule un vaste continent argenté, à côté duquel le puissant Mur de Nessus, avec ses quelques lieues de hauteur et ses quelques milliers de lieues de longueur, aurait fait l'effet de la barrière branlante d'un enclos à moutons), surgissait au-dessus de la plus haute voile un soleil comme jamais ceux dont les pieds restent posés sur la terre herbeuse n'en verront jamais ; j'assistais à la naissance d'un nouvel univers, à l'explosion primitive contenant tout soleil car d'elle viendraient tous les soleils, à la venue du premier soleil, du père des soleils. Combien de temps dura mon émerveillement, émerveillement teinté d'effroi, je ne saurais dire. Mais lorsque je reportai de nouveau les yeux vers les mâts, en dessous, ils me parurent, ainsi que le vaisseau, se trouver très loin.

Et mon émerveillement se poursuivit, car je me souvenais, lorsque, avec ma petite troupe de marins j'avais franchi la déchirure de la coque et levé les yeux, d'avoir vu les étoiles.

Je tournai la tête et regardai dans l'autre direction. Là les étoiles foisonnaient encore, mais elles me paraissaient former un grand disque dans le ciel ; et lorsque mon regard se porta sur le bord de ce disque, je m'aperçus qu'il était strié et vieilli. Depuis ce moment, je me suis souvent interrogé sur cette vision, ici, à côté de la mer à l'appétit insatiable. On dit que l'univers est une chose si vaste que personne ne peut le voir tel qu'il est, mais seulement comme il était, de même que moi, lorsque j'étais

autarque, je ne pouvais connaître la situation présente de l'empire, mais seulement sa situation telle qu'elle était au moment où les rapports que je lisais avaient été écrits. S'il en est ainsi, il était alors possible que les étoiles que je voyais ne fussent plus là depuis longtemps ; que le rapport que me faisaient mes yeux était comme ceux que je découvris le jour où nous avons ouvert la suite qui avait autrefois été celle de l'autarque, dans le Grand Donjon.

Au milieu du disque des étoiles, tel qu'il m'apparut tout d'abord, brillait une unique étoile bleue, plus grande et plus éclatante que toutes les autres. Mais elle se mit à grandir pendant que je la contemplais, si bien que je ne tardais pas à comprendre qu'elle ne devait pas être aussi loin que je l'avais cru. Le vaisseau, poussé par la lumière, courait plus vite que la lumière, de même qu'autrefois les vaisseaux sur les océans de Teur voguaient plus vite que le vent qui les poussait. Et même ainsi, l'étoile bleue pouvait ne pas être un objet éloigné ; et il s'agissait bien d'une étoile, d'une sorte ou d'une autre, nous étions condamnés, car le vaisseau se dirigeait droit dessus.

Elle devenait de plus en plus vaste tandis qu'en son milieu apparaissait une ligne noire incurvée, une ligne comme la Griffe – la Griffe du Conciliateur telle qu'elle m'était apparue la première fois, lorsque je l'avais extraite de ma sabretache et que Dorcas et moi l'avions tenue devant le ciel nocturne, étonnés par son rayonnement bleuté.

Bien que l'étoile bleue s'agrandît, comme je l'ai dit, la ligne incurvée et noire s'accroissait encore plus rapidement, jusqu'à masquer presque complètement le disque (car à ce moment-là c'en était devenu un) de bleu. Finalement, je vis pour ce qu'elle était la ligne incurvée : un unique câble, encore attaché au mât que les muets avaient fait sauter sur le vaisseau. Je m'en saisis, et de ce point de vue imprenable vis notre univers, que l'on appelle Briah, s'estomper jusqu'à ce qu'il s'évanouît comme un rêve.

## CHAPITRE XV

### Yesod

En toute logique, j'aurais dû descendre jusqu'au vaisseau par ce câble – mais non. Je m'en étais saisi à un point suffisamment proche du pont pour en avoir la vue en partie cachée par les focs et (me considérant comme indestructible ou déjà détruit, je ne saurais dire), au lieu de cela, je grimpai jusqu'à atteindre le mât détaché lui-même pour ne m'arrêter qu'à l'extrémité d'une vergue inclinée ; l'étreignant, je regardai.

Ce que je vis ne peut être réellement décrit, même si je vais m'y essayer. L'étoile bleue était un disque d'azur clair. J'ai déjà dit qu'elle n'était pas aussi lointaine que les étoiles fantômes. À contempler celle-là, je devins de plus en plus conscient de l'imposture de celles-ci : non pas simplement parce qu'elles n'étaient pas où elles semblaient être, mais parce qu'elles n'avaient aucune existence ; il ne s'agissait pas seulement de fantômes, mais, comme la plupart des fantômes, de mensonges. Le disque d'azur s'agrandit encore, et je l'aperçus enfin strié de torsades nuageuses. Je ris alors de moi-même, et mon rire me fit soudain prendre conscience du danger, conscience que je pouvais périr à tout moment pour ce que j'avais fait. Je restai cependant où je me trouvais pendant un moment.

Nous plongeâmes vers le centre de ce disque, si bien que pendant un moment il y eut un anneau d'ébène clouté d'étoiles spectrales tout autour du vaisseau, le Diadème de Briah.

Nous le franchîmes et restâmes comme suspendus dans la lumière d'azur ; derrière nous, là où j'avais vu la corona lucis des jeunes soleils, j'apercevais maintenant notre univers, un

cercle pas plus large qu'une lune d'ébène dans le ciel de Yesod, une lune qui ne tarderait pas à se réduire à un moucheron solitaire, et s'évanouirait.

Si tu as conservé, lecteur d'un improbable futur, le moindre respect pour moi en dépit des diverses folies que je t'ai rapportées, tu ne vas pouvoir que le perdre maintenant, car je vais te raconter comment, tel un bébé, j'ai pris une citrouille pour un fantôme. Lorsque Jonas et moi chevauchions vers le Manoir Absolu, nous fûmes attaqués par les noctulites d'Héthor, créatures mandées par miroir qui volent comme des fragments de parchemin calcinés dans un conduit de cheminée et peuvent tuer en dépit de leur insubstantialité. Maintenant, alors que je regardais vers la poupe, je crus voir de nouveau de telles créatures, mais d'argent, et non de fuligine comme l'étaient les noctulites.

Je fus frappé de terreur et voulus me cacher derrière la vergue. L'instant d'après je me rendis compte, comme tu l'as sans doute déjà compris toi-même, qu'il ne s'agissait que des fragments déchirés des voiles arachnéennes à demi détachées du mât, saisis de frénésie sous le souffle d'un vent. Cela signifiait la présence d'une atmosphère, si ténue fût-elle, et la fin du vide. Je regardai alors vers le vaisseau et le vis dénudé sur toute son étendue ; toutes ses voiles avaient disparu, ses milliers de mâts et ses dizaines de milliers de vergues se dressant comme une forêt en hiver.

Comme il était étrange d'être accroché ici, à respirer ma propre atmosphère déjà viciée, connaissant l'existence, sans jamais la sentir, de la puissante tempête qui faisait rage autour de moi. J'enlevai les deux colliers autour de mon cou et faillis bien être arraché de mon perchoir, tandis que le rugissement d'un ouragan emplissait mes oreilles.

Et je bus de cet air ! Les mots ne peuvent rendre justice à ce qu'il était, sinon en disant que c'était l'air de Yesod, d'un froid glacial, et doré de vie. Jamais auparavant je n'avais goûté un tel air alors cependant qu'il me semblait le connaître.

Il arracha de mon dos ma chemise déchirée et l'envoya tourbillonner avec les débris des voiles en lambeaux ; à cet instant, je sus ce qu'il était. Le soir où, partant pour l'exil, je

quittai la vieille Citadelle, j'empruntai la Voie d'Eau, fasciné par les argonautes et les carraques qui parcouraient le grand boulevard liquide de Gyoll ; un vent s'était levé et avait fait claquer dans mon dos ma cape de guilde, m'indiquant le nord ; c'était ce vent qui soufflait de nouveau, célébrant les nouvelles années et chantant haut et fort tous les chants d'un nouveau monde.

Mais d'où ? Sous notre vaisseau, je ne voyais rien qu'un bol d'azur et les tortillons de fumée que j'avais contemplés alors que nous étions encore dans le vieil univers souillé qui s'interposait. Au bout de quelques minutes (car c'était un supplice que de rester inactif dans cet air) j'abandonnai ce mystère et entrepris de descendre vers le vaisseau.

Et c'est alors que je le vis ; non pas au-dessous, où j'avais tout d'abord regardé, mais au-dessus de ma tête, une vaste et noble courbe, s'étirant sur un horizon infini, avec des nuages blancs fuyant entre elle et nous-mêmes, un monde tout tacheté de bleu et de vert comme l'œuf d'un oiseau sauvage.

Et je vis une chose plus étrange encore, la venue de la nuit sur ce nouveau monde. Comme un frère de la guilde, elle portait la cape de fuligine qu'elle étendit sur cet univers de beauté pendant que je regardais ; je me souvins qu'elle avait été la mère de Noctua dans le conte que Jonas avait lu un jour dans le livre brun, que les loups-garous avaient batifolé comme des chiots sur ses talons et qu'elle était passée derrière Hesperus et Sirius. Je me demandai alors ce qui faisait avancer le vaisseau si vite qu'il rattrapait la nuit, alors qu'étaient ferlées ses voiles et qu'aucune lumière ne le poussait plus.

Dans l'air de Teur, les vaisseaux des hiérodules allaient et venaient à leur gré, et même l'engin qui m'avait permis de gagner ce vaisseau (avec Idas et Purn, mais je l'ignorais), employait d'autres moyens. Manifestement ce vaisseau en disposait aussi, mais il semblait étrange que le capitaine eût entrepris une manœuvre aussi directe. Je songeai à tout cela tout en descendant de mon mât – trouvant plus facile de m'en émerveiller que d'atteindre une conclusion.

Avant que j'eusse atteint le pont, le vaisseau se trouva lui-même plongé dans l'obscurité. Le vent soufflait, toujours

violent, comme pour me balayer. Il me semblait que j'aurais dû ressentir l'attraction de Yesod, mais je n'éprouvais que celle, légère, des soutes, comme dans le vide. J'eus finalement la folie de vouloir tenter un petit bond. Le souffle cyclonique de Yesod me prit comme une feuille morte et m'envoya rouler sur le pont, gymnaste involontaire ; j'eus la chance de ne pas être projeté contre un mât.

Endolori et désorienté, j'avançai à tâtons sur le pont, à la recherche d'une écoutille et je m'étais fait à l'idée d'attendre le jour lorsque le jour revint, aussi soudainement que retentit le son d'une trompette. Le soleil de Yesod était d'or chauffé à blanc, et il s'élevait au-dessus d'un horizon sombre, incurvé comme le haut d'un bouclier.

Pendant un instant, je crus entendre la voix des Gandharvas, les chantres qui entourent le trône du Pancreator. Puis j'aperçus, très loin à l'avant du vaisseau (car mes vagabondages à la recherche d'une écoutille m'avaient conduit presque à la proue), les ailes déployées d'un immense oiseau. Nous nous précipitions sur lui comme une avalanche mais il nous vit, et d'un seul battement puissant de sa vaste voilure il s'éleva au-dessus de nous, toujours chantant. Ses ailes étaient blanches, son poitrail comme du givre ; et si l'on peut comparer une alouette de Teur à une flûte, la voix de cet oiseau de Yesod était tout un orchestre, car il paraissait posséder de nombreuses voix qui chantaient en même temps, certaines aiguës et d'une douceur pénétrante, d'autres plus graves que des timbales.

En dépit du froid que je ressentais – j'étais frigorifié – je ne pouvais faire autrement que l'écouter ; et lorsqu'il fut à la poupe et hors de portée de mes oreilles, caché à ma vue par la forêt des mâts, j'en cherchai un autre à l'avant.

Il n'y en eut point, mais le ciel n'était pas vide pour autant. Un vaisseau d'un genre nouveau pour moi s'avançait sur des ailes plus vastes encore que celles de l'oiseau, et plus effilées qu'une lame d'épée. Nous passâmes en dessous, comme nous étions passés en dessous de l'oiseau. À ce moment-là, il replia ses longues ailes et plongea sur nous, si bien que je crus un instant qu'il allait s'écraser sur le pont et se détruire, car sa masse n'était pas le millième de la nôtre.

Il passa au-dessus de la pointe des mâts comme un carreau d'arbalète au-dessus des pointes de lances d'une armée, nous dépassa et alla se poser sur la vergue de beaupré où il parut s'installer comme un léopard s'installe sur une branche mince pour regarder passer un troupeau de daims ou simplement lézarder au soleil.

Je m'attendis à voir apparaître l'équipage du petit vaisseau, mais rien ne bougea. Au bout d'un moment, j'eus l'impression qu'il s'accrochait au nôtre de façon plus étroite que je ne l'avais cru ; et après encore quelques instants, je constatai, stupéfait, que je m'étais complètement fourvoyé en pensant qu'il s'agissait d'un vaisseau et que je l'avais vu suspendu seul, argenté sur fond de monde céruleen, ou s'élevant au-dessus de la forêt des mâts. Il semblait plutôt faire partie de notre vaisseau, ce vaisseau sur lequel, avais-je l'impression, nous voguions depuis si longtemps ; être une sous-barbe compacte de beaupré, un bec d'oiseau, ses ailes réduites au rôle d'attache pour mieux le coller à la coque.

Je ne tardai pas à me souvenir que, lorsque l'ancien autarque avait été conduit à Yesod, un tel véhicule était venu à sa rencontre. Tout fier, je courus sur le pont à la recherche d'une écoutille ; il était bon de courir dans cet air glacé, même si chacun de mes pas mal assurés me piquait les pieds. Finalement je sautai, l'air m'emporta à nouveau comme je savais qu'il le ferait, et me transporta loin au-dessus de l'immense pont avant que j'aie pu m'emparer d'un galhauban qui faillit bien m'arracher les bras.

Ça suffisait. Dans mon envolée sauvage, j'avais aperçu le trou déchiqueté par lequel mon petit commando était passé sur le pont. J'y courus et plongeai dans la chaleur familière et les lueurs errantes de l'intérieur.

Cette voix que l'on n'entendait jamais distinctement et que cependant l'on comprenait toujours s'élevait, grondante, à l'angle de chaque coursive, appelant l'Épitomé de Teur ; et je courus, heureux de la chaleur, sentant l'air pur de Yesod qui pénétrait jusqu'ici, convaincu que le moment de l'épreuve était venu pour moi ou ne tarderait plus.

Des groupes de marins fouillaient le vaisseau, mais je restai longtemps sans pouvoir prendre contact avec eux alors que je pouvais les entendre partout autour de moi, et qu'il m'était parfois donné d'en apercevoir un. Finalement, franchissant une porte dans l'ombre, je débouchai sur une plate-forme de lattis et vis à la lueur incertaine qui venait d'en haut une vaste plaine de poutres et de machines en désordre, avec des amoncellements de papier faisant songer à des bancs de neige sale, et des mares de poussière parfumée. Si je n'avais pas retrouvé l'endroit d'où Sidero m'avait projeté, il lui ressemblait beaucoup.

Au milieu de ce paysage s'avancait vers moi une petite procession, et je me rendis bientôt compte qu'elle avait un caractère triomphal. De nombreux marins tenaient des lumières, et déchiraient la pénombre d'éclairs et de rayons pour créer des motifs fantasques, tandis que d'autres gambadaient et dansaient. Quelques-uns chantaient :

*Va-t'en, compagnon, va-t'en ! Nous ne creuserons plus aujourd'hui !*

*Car nous avons signé pour un long, long voyage Jusqu'à la fin du ciel sur un grand, grand vaisseau Et ne reviendrons que lorsque ses voiles seront déchirées !*

*Nous ne reviendrons jamais !*

Et ainsi de suite.

Il n'y avait cependant pas que des marins dans la procession. J'aperçus plusieurs personnages de métal poli, et me rendis compte au bout d'un moment que l'un d'eux était Sidero lui-même, d'autant plus facile à reconnaître que son bras n'avait pas été remplacé.

Légèrement à l'écart de ce premier groupe se tenaient trois silhouettes nouvelles pour moi, un homme et deux femmes en manteau ; et devant eux, guidant apparemment la colonne, s'avancait un homme nu plus grand que tous les autres, la tête inclinée, ses cheveux blonds retombant devant son visage. Je crus tout d'abord qu'il était profondément plongé dans ses pensées, car il paraissait se tenir les mains dans le dos comme je m'étais souvent moi-même promené en songeant aux multiples problèmes qui assaillaient l'empire ; puis je vis qu'il avait les poignets liés derrière lui.

## CHAPITRE XVI

### L'Épitomé

N'étant plus l'ignorant que j'avais été, je bondis de la plate-forme et, après une longue chute au ralenti, plutôt agréable, je retrouvai la procession à mi-chemin.

Le prisonnier ne leva même pas la tête pour m'adresser un coup d'œil. Bien que distinguant mal ses traits, j'en vis assez pour être sûr que je ne l'avais jamais rencontré. Il avait au moins la taille d'un exulte et bien une demi-tête de plus que la plupart, à mon avis. Il avait une poitrine, des épaules et des bras puissamment développés, à ce que je voyais. Tandis qu'il avançait, les grands muscles de ses cuisses roulaient comme des anacondas sous une peau d'une pâleur translucide. Ses cheveux dorés ne comportaient aucune trace de gris ; à ce détail et à la minceur de sa taille, j'estimai qu'il n'avait pas plus de vingt-cinq ans et peut-être moins.

Le trio qui suivait cet extraordinaire prisonnier n'aurait pu apparaître plus quelconque. Tous étaient de taille moyenne et donnaient l'impression d'être d'un âge intermédiaire. L'homme portait une tunique et des chausses sous sa cape ; les deux femmes des robes amples qui s'arrêtaient juste au-dessous du genou. Aucun n'était armé.

Tandis qu'ils se rapprochaient je me mis de côté, bien en vue ; mais seuls les marins me prêtèrent attention.

Plusieurs d'entre eux (mais aucun que je reconnus) me firent signe de me joindre à eux, avec le visage d'adorateurs qui, dans l'excès de leur joie, convient tous les badauds à participer à leur célébration.

Je me pressai de gagner leurs rangs et, avant que je m'en rendisse compte, Purn m'avait saisi par la main. Je sentis une bouffée de peur – d'où il était il aurait pu me poignarder facilement – mais son expression n'était qu'accueil et bienvenue. Il me cria quelque chose que je ne compris pas, et me donna une claque dans le dos. L'instant suivant, Gunnie le repoussait et venait m'embrasser avec autant de conviction que lors de notre première rencontre.

« Espèce de faux jeton », me dit-elle en m'embrassant de nouveau, un peu moins rudement, cette fois, mais plus longtemps.

Inutile d'essayer de les interroger dans ce chahut ; et en vérité, s'ils voulaient faire la paix, moi, qui n'avais d'autre ami à bord que Sidero, je n'y voyais que des avantages.

Notre procession emprunta une porte puis un long passage sinueux qui conduisait dans une partie du vaisseau entièrement nouvelle pour moi. Les parois en étaient inconsistantes, non qu'elles fussent en aucune manière imaginaires, mais parce qu'elles donnaient mystérieusement l'impression d'être plus fines qu'un tissu et de devoir s'effondrer d'un instant à l'autre ; elles me rappelèrent les baraque de la foire de Saltus, là où j'avais exécuté Morwenna et rencontré l'homme vert. Et pendant quelques instants je demeurai au milieu du tumulte, essayant de comprendre les raisons de cette impression.

Une des femmes vêtues d'une cape s'installa sur un siège et frappa dans ses mains pour réclamer le silence. La bonne humeur des marins n'ayant pas été encouragée au vin, elle se fit rapidement obéir, et j'eus la réponse de ma devinette : à travers les parois délicates je pouvais entendre, en sourdine, le grondement de l'air glacial de Yesod. Je l'avais sans aucun doute déjà perçu, mais sans m'en rendre compte.

« Chers amis, commença la femme, nous vous remercions pour votre accueil et pour votre aide, et pour toutes les attentions que vous avez eues pour nous à bord de votre vaisseau. »

Plusieurs marins répliquèrent, d'une voix plus ou moins forte, en remerciant pour le compliment soit avec bonne

humeur, soit avec cette politesse rustique qui fait paraître si médiocres les manières des courtisans.

« Beaucoup d'entre vous sont originaires de Teur, je le sais. Peut-être serait-il bon de savoir combien. Pouvez-vous lever la main ? Une seule, s'il vous plaît, si vous êtes nés sur le monde qui s'appelle Teur. » Presque tout le monde leva la main.

« Vous savez à quoi ont été condamnés les citoyens de Teur, et pour quelles raisons. Ils pensent avoir maintenant mérité notre pardon et espèrent pouvoir reprendre la place qu'ils détenaient autrefois... »

La plupart des marins lancèrent des « Hou ! » et des sifflements, y compris Purn, mais non Gunnie, remarquai-je.

« Et ils nous ont envoyé leur Épitomé faire leur demande en leur nom. Qu'il ait perdu courage et se soit dissimulé de nous ne devrait pas être compté contre lui ou contre eux. Nous devrions plutôt admettre que cette manière de manifester le sentiment de culpabilité de son monde plaide en sa faveur. Comme vous le voyez, nous sommes sur le point d'aller le présenter devant les assises de Yesod. De même qu'il représentera Teur à la barre, d'autres devront représenter sa planète dans l'assistance. Personne n'est obligé de venir, mais nous avons la permission de votre capitaine de prendre parmi vous ceux qui le souhaiteront. Ils seront ramenés sur ce vaisseau avant qu'il ne reparte. Ceux qui ne désirent pas venir doivent nous quitter maintenant. » Quelques matelots, à l'arrière de la foule, s'esquivèrent.

La femme reprit : « Nous demandons également à tous ceux qui ne sont pas nés sur Teur de s'éloigner. » De nouveau, il y eut quelques départs. Nombre de ceux qui restaient ne me paraissaient guère humains. « Tous ceux qui restent nous accompagneront ? »

Il y eut un chœur d'approbation.

« *Attendez !* » criai-je en m'efforçant de me frayer un chemin jusqu'au premier rang. « *Si seule...* »

Trois choses se produisirent en même temps : la main de Gunnie s'abattit sur ma bouche et la ferma ; Purn me bloqua les deux bras dans le dos ; et ce que j'avais pris pour quelque salle étrange de notre vaisseau s'effondra sous nous.

Ou plutôt, elle s'effaça de côté et transforma notre groupe en une masse de corps pêle-mêle en train de se débattre ; mais notre chute était loin de ressembler aux bonds que j'avais faits dans le gréement. L'appétit d'un monde se fit immédiatement sentir ; et bien qu'il ne fût pas, me sembla-t-il, aussi grand que celui de Teur, il me parut cependant très vigoureux après tant de jours passés dans la faible attraction des soutes.

Un vent monstrueux hurlait à l'extérieur des cloisons, et les cloisons elles-mêmes s'évanouirent en un clin d'œil. Quelque chose, nous n'aurions su dire quoi, nous maintenait hors de ce vent. Quelque chose nous empêchait de dégringoler de notre plancher volant comme des mouches balayées d'un banc – et cependant nous nous trouvions au milieu du ciel de Yesod, avec seulement cette estrade étroite sous nos pieds.

Elle s'inclinait et bondissait comme un destrier au cours de la plus folle des charges de la plus désespérée des batailles jamais livrées. Il n'est pas un téroris qui ait dévalé l'à-pic vertigineux d'une montagne aussi rapidement que nous ; une fois au fond, nous repartîmes vers le haut comme une fusée, tourbillonnant sur nous-mêmes.

L'instant suivant, nous effleurions le sommet des mâts du vaisseau comme une hirondelle les flots, puis, exactement comme une hirondelle, nous plongeâmes entre eux, zigzaguant entre vergues et haubans.

Comme beaucoup de marins étaient tombés ou à demi couchés sur notre engin volant, je fus capable de voir pour la première fois le visage de leur prisonnier de manière convenable, de même que je voyais le visage des trois de Yesod qui nous avaient entraînés. L'expression de ces derniers était calme et amusée ; celle du prisonnier ennoblie du courage le plus résolu. Je savais que le mien ne reflétait que la peur, et je me sentais comme le jour où les pentadactyles asciens avaient fondu sur les schiavoni de Guasacht. J'éprouvai également autre chose, sur quoi je reviendrai plus tard.

Ceux qui n'ont jamais combattu s'imaginent que le déserteur qui fuit le champ de bataille se consume de honte. C'est inexact, car dans ce cas il ne déserterait pas ; à de rares exceptions près, ce sont des froussards redoutant de fuir qui livrent les batailles.

J'étais exactement dans ces dispositions. Ayant honte de trahir ma peur devant Purn et Gunnie, je forçai mon visage à adopter une expression qui imitait sans doute fort bien la résolution – tout autant que le masque mortuaire d'un vieil ami doit ressembler à son sourire familier. J'aidai alors Gunnie à se soulever, murmurant des absurdités (j'espérais, dis-je, qu'elle ne s'était pas fait mal). Elle me répondit : « C'est le pauvre garçon sur lequel je suis tombée qui a tout pris », et je me rendis compte qu'elle avait autant honte de sa peur que moi et était aussi comme moi bien déterminée à tenir bon, même si ses entrailles s'étaient liquéfiées.

Tandis que nous parlions, l'atmoptère s'éleva de nouveau au-dessus des mâts, rétablit son assiette et déploya ses ailes, nous donnant l'impression de nous tenir sur un oiseau géant.

La femme qui s'était auparavant adressée à nous reprit la parole. « Vous aurez maintenant une aventure à raconter à vos compagnons lorsque vous retournerez sur le vaisseau. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter ; on ne vous jouera plus de tours, et vous ne pouvez tomber de cet engin. »

Gunnie me murmura à l'oreille : « Je sais ce que tu allais lui dire, mais est-ce que tu ne vois pas qu'ils ont trouvé le bon ?

— Je suis ce que tu appelles le bon, dis-je, et j'ignore ce qui se passe. Est-ce que je t'ai dit... non, je ne te l'ai pas dit. Vois-tu, je porte les souvenirs de mes prédécesseurs en moi et tu pourrais dire qu'en fait je suis aussi bien ces prédécesseurs que moi-même. Le vieil autarque, celui qui m'a laissé le trône, a également fait le voyage de Yesod. Comme moi-même je le fais, ou du moins croyais que je le faisais. »

Gunnie secoua la tête ; je voyais bien que je lui faisais pitié. « Tu crois te souvenir de tout cela ?

— Absolument. Je peux me rappeler chaque étape de ce voyage ; je sens la douleur causée par le couteau qui l'a castré. Ça ne s'est pas du tout passé ainsi ; on l'a fait débarquer du vaisseau avec tout le respect dû à son rang. Il a subi une longue mise à l'épreuve sur Yesod, et on a finalement considéré qu'il avait échoué. » Je regardais en direction de l'endroit où se tenaient la femme et ses compagnons, avec l'espoir d'attirer leur attention.

Purn se trouvait de nouveau à côté de nous. « Tu prétends donc toujours que tu es réellement l'autarque ?

— Je l'étais, oui. Et si je le peux je ramènerai le Nouveau Soleil. Vas-tu me poignarder pour cela ?

— Pas ici, répondit-il. Et probablement jamais. Je suis un homme simple, vois-tu, et je t'avais cru. Ce n'est que lorsqu'ils ont attrapé le vrai que j'ai compris que tu m'avais raconté des blagues. À moins que ça ne tourne pas rond dans ta tête. Je n'ai jamais tué personne, et je n'ai aucune envie de tuer quelqu'un parce qu'il raconte des histoires. Tuer un homme de port de Lune est pire ; c'est la malchance assurée. » Il s'adressait à Gunnie, comme si je n'étais pas là. « Penses-tu qu'il y croit réellement ?

— J'en suis sûre », répondit-elle, avant d'ajouter au bout d'un instant : « Ça pourrait peut-être même être vrai. Écoute-moi, Sévérian, car j'ai passé beaucoup de temps à bord. Ceci est mon deuxième voyage à Yesod, et il me semble que je devais déjà faire partie de l'équipage, donc, lorsque ton vieil autarque s'y est rendu. Cependant je ne l'ai jamais vu, et je ne suis allée à terre que bien plus tard. Tu sais que ce vaisseau se déplace dans et hors du temps comme une aiguille à relier, n'est-ce pas ? Le sais-tu bien, maintenant ?

— Oui, je commence à le comprendre, répondis-je.

— Alors laisse-moi te poser une question. N'est-il pas possible que nous ayons transporté deux autarques ? Toi et l'un de tes successeurs ? Supposons que tu retournes à Teur. Il te faudrait bien choisir un successeur, plus ou moins tôt. Est-ce que ce ne pourrait être celui-là ? Ou celui que lui-même aurait choisi ? Et si c'est le cas, à quoi te servirait d'endurer tout cela et de perdre certaines choses que tu ne tiens pas du tout à perdre, quand ce sera terminé ?

— Tu veux dire que quoi que je fasse, cela ne changera rien à l'avenir ?

— En tout cas pas quand l'avenir se trouve à l'avant de cet atmostère. »

Nous avions parlé comme si nous n'avions pas été entourés par les autres marins, ce qui n'est jamais très prudent ; on est à la merci de l'ignorance que l'on suppose. L'un des marins

auquel je n'avais prêté aucune attention me saisit alors par l'épaule et me tira d'un demi-pas vers lui afin que je pusse voir à travers les flancs transparents de notre véhicule.

« Regarde ! s'exclama-t-il. Regarde donc ça ! » Mais le temps d'un battement de cœur, c'est au contraire sur lui que se posèrent mes yeux ; je pris conscience que celui qui n'avait rien été pour moi était toutes choses pour lui-même, et moi un simple surnuméraire pour lui, un personnage anonyme qui lui permettait d'augmenter sa joie en la partageant.

Puis je regardai, car j'aurais eu l'impression d'une quasi-trahison en ne le faisant pas ; et je vis que nous décrivions, lentement, un très, très grand cercle autour d'une île perdue au milieu d'une mer sans bornes aux eaux bleues et transparentes. L'île n'était manifestement qu'un seul sommet s'élevant au-dessus des vagues, parée du vert de ses jardins et du blanc de ses constructions de marbre ; de petits bateaux lui faisaient comme une frange.

Il n'y a rien de plus impressionnant à voir que le Mur de Nessus, ou même le Grand Donjon. À sa manière, cependant, cette île était encore plus impressionnante car tout y était d'une parfaite beauté, sans la moindre exception, et il s'en dégageait une joie qui montait plus haut que le Mur, aussi haut qu'un front orageux.

Il me vint à l'esprit, à contempler cette île et à voir les visages stupides et grossiers qui m'entouraient, qu'il y avait quelque chose d'autre à remarquer. Un souvenir s'éleva en moi, souvenir que je devais à l'une de ces silhouettes obscures qui se tenaient, pour moi, derrière le vieil autarque, l'un de ces prédecesseurs que je ne peux distinguer clairement et que parfois je ne distingue pas du tout. C'était la silhouette d'une vierge délicieuse, habillée de voiles de soie aux nuances infinies, et parée de perles comme de la rosée. Elle chantait dans les avenues de Nessus et s'attardait jusqu'à la nuit auprès de ses fontaines. Personne n'osait la molester, car bien que son protecteur fût invisible, son ombre tombait tout autour d'elle et la rendait inviolable.

## CHAPITRE XVII

### L'île

Si je vous disais, vous qui êtes nés sur Teur et n'avez jamais respiré d'autre air que le sien, que l'atmoptère se posa comme un gros oiseau aquatique, vous pourriez vous imaginer un grand plouf un peu ridicule. Or il n'en fut rien ; il amerrit bien, mais sur Yesod, comme je le vis depuis les flancs de l'appareil quelques instants plus tard, les oiseaux marins ont appris à se laisser tomber sur les vagues avec tant de douceur et de grâce que l'on pourrait penser que l'eau n'est pour eux qu'un air un peu plus frais, comme elle l'est pour ces petits oiseaux qui hantent les chutes d'eau et plongent dans l'écume pour attraper des vairons avec autant d'aisance que leurs congénères volettent dans les buissons.

Ainsi fîmes-nous donc, nous posant sur l'océan tandis que se repliaient simultanément nos grandes ailes au moment de toucher, et nous nous balancions doucement alors que, nous croyions encore voler. Certains des marins parlaient entre eux ; et peut-être Purn et Gunnie m'auraient-ils parlé, si je leur en avais donné l'occasion. Je m'en abstins, car je désirais m'absorber autant que faire se pouvait dans toutes ces merveilles et parce que je ne pouvais parler sans ressentir de manière de plus en plus aiguë que mon devoir était de dire à ceux qui en gardaient un autre prisonnier que c'était moi qu'ils cherchaient.

Ainsi regardai-je donc (comme je le croyais) par les côtés de notre appareil et goûtaï le vent, ce vent glorieux de Yesod qui brasse les frais effluves de sa mer non salée et les parfums de

tous ses somptueux jardins, vent porteur de vie ; et je découvris que les côtés, invisibles jusqu'ici, avaient acquis une consistance, si bien que nous glissions comme sur un étroit radeau, avec, au-dessus de nos têtes, les ailes repliées formant dais. Et je vis beaucoup.

Comme on pouvait s'y attendre, l'un des marins poussa sa compagne à l'eau ; mais les autres, un peu plus loin, la repêchèrent ; elle se plaignit bruyamment de la froideur de la mer, mais l'eau n'était pas froide au point de lui faire du mal, comme je m'en rendis compte en y trempant les mains.

Je les mis alors en coupe et ramenai tout ce qu'elles pouvaient contenir afin de boire cette eau, l'eau de Yesod ; elle avait beau être fraîche, je fus heureux de la sentir courir dans ma poitrine. Car je me rappelais un conte ancien du livre brun que j'avais porté autrefois en souvenir de Thécle : il parlait d'un certain homme qui, après la traversée nocturne d'un désert, avait vu d'autres hommes et des femmes qui dansaient, et s'était joint à leur groupe ; quand la danse avait été terminée, il les avait accompagnés et s'était baigné le visage dans une source invisible de jour, avant de boire de son eau.

Et il parlait de sa femme qui, conseillée par un appareil plein de sagesse, s'était rendue au même endroit une année plus tard ; là, elle avait entendu une musique sauvage, tandis que seule s'élevait la voix de son mari alors qu'elle entendait le battement de beaucoup de pieds qui dansaient, sans en voir un seul. Et lorsqu'elle avait questionné son appareil plein de sagesse sur ces choses, il lui avait répondu que son mari avait bu des eaux d'un autre monde, que celles-ci l'avaient envahi et qu'il ne lui reviendrait jamais plus.

Et en effet, il ne revint jamais.

Je me tins à l'écart des autres marins lorsque leur groupe s'engagea dans la rue blanche qui conduisait du mouillage au bâtiment en haut de la colline, marchant pour ce faire plus près des trois et de leur prisonnier qu'aucun autre ne l'osait. Cependant, je n'osai moi-même dire aux trois qui j'étais, même si je commençai bien cent fois ma phrase – en silence. Finalement je parlai, mais seulement pour demander si le procès aurait lieu aujourd'hui ou le lendemain.

La femme qui s'était adressée à nous me regarda avec le sourire. « Es-tu donc si pressé de voir son sang ? demanda-t-elle. Le hiérogrammate Tzadkiel ne tient pas lit de justice aujourd'hui, si bien qu'on ne procédera qu'à l'examen préliminaire. Ce qui peut être fait en son absence, si besoin est. »

Je secouai la tête. « J'ai vu beaucoup de sang, déjà ; croyez-moi, madame, ça ne me démange pas d'en voir d'autre.

— Alors pourquoi être venu ? » demanda-t-elle, toujours souriante.

Je lui dis la vérité, mais pas toute la vérité.

« Parce que j'avais le sentiment que tel était mon devoir. Mais dites-moi, et si Tzadkiel ne tient pas son lit de justice demain non plus ? Nous sera-t-il permis de l'attendre ici ? Et n'êtes-vous pas non plus des hiérogrammistes ? Est-ce que vous parlez tous notre langue ? J'ai été surpris de l'entendre dans votre bouche. »

Je marchai un pas et demi derrière elle environ ; elle m'avait donc répondu en parlant plus ou moins par dessus son épaule. Son sourire s'agrandit, elle laissa les autres prendre de l'avance et vint passer un bras sous le mien. « Que de questions ! Comment me les rappeler toutes, et plus difficile encore, comment y répondre ? »

J'eus honte et voulus murmurer quelque excuse ; mais le contact de sa main, chaude et inquisiteur tandis qu'elle se glissait dans la mienne, m'avait tellement énervé que je ne pus que bredouiller.

« Malgré tout, je vais essayer de répondre, par égard pour vous. Tzadkiel sera présent demain. Craignez-vous donc tant de ne pas pouvoir retourner bientôt à vos corvées ?

— Non, madame, réussis-je à dire. Je resterais pour l'éternité, si je pouvais. »

À ces mots, son sourire s'évanouit. « Vous resterez en tout moins d'un jour sur l'île. Il faudra vous – nous, si vous préférez – contenter de cela.

— Je préfère », répondis-je, et c'était vrai. J'ai déjà dit qu'il s'agissait d'une femme ordinaire d'âge mûr, et telle elle était bien : pas très grande, quelques rides apparentes aux coins des

yeux et aux commissures des lèvres, les cheveux enneigés à hauteur des tempes. Et cependant il se dégageait d'elle quelque chose à quoi je ne pouvais résister. Peut-être était-ce seulement l'aura de l'île – ainsi certains hommes du peuple trouvent-ils attirantes toutes les femmes exultes. À moins que ce ne fussent ses yeux, grands, lumineux et de ce bleu si profond de la mer, des yeux que l'âge n'avait pas décolorés. Ou encore une troisième chose, ressentie inconsciemment ; mais je me sentais de nouveau comme j'étais lorsque, tellement plus jeune, j'avais rencontré Aghia – un désir si fort qu'il semblait plus spirituel que n'importe quelle foi, sa chair brûlée jusqu'à l'annihilation dans la fournaise de son propre élan.

« ... après l'examen préliminaire, dit-elle.

— Bien sûr, répondis-je, bien sûr. Je suis l'esclave de notre gente dame. » À peine savais-je à quoi j'avais acquiescé.

Une large volée de marches taillées dans de la pierre blanche et flanquée de fontaines s'élevait devant nous dans la légèreté aérienne d'un banc de nuages. Elle leva les yeux avec un sourire goguenard que je trouvai infiniment attristant. « Si vous étiez réellement mon esclave, je vous aurais obligé à me transporter en haut de cet escalier, mauvaise jambe ou pas.

— Je le ferai avec joie », répondis-je, me baissant comme pour l'enlever dans mes bras.

« Non, non ! » protesta-t-elle. Elle avait commencé à monter, aussi légère qu'une jeune fille. « Qu'iraient penser vos compagnons ?

— Que je reçois un honneur insigne, gente dame. »

Sans se départir de son sourire, elle murmura : « Et non pas que vous avez déserté Teur pour nous ? Mais nous avons un moment avant d'atteindre la cour, et je répondrai à vos questions du mieux que je pourrai. Nous ne sommes pas tous des hiérogrammistes. Est-ce que les enfants des sannyasins, sur Teur, sont eux-mêmes des saints ou des saintes ? Je ne parle pas votre langue, pas plus qu'aucun de nous, et pas plus que vous parlez comme nous.

— Gente dame...

— Vous ne comprenez pas.

— Non. » Je cherchai quelque chose d'autre à dire, mais ses explications m'avaient paru si absurdes que je restai sans voix.

« Je vous expliquerai après l'examen. Mais j'ai maintenant un petit service à vous demander.

— Tout ce que vous voudrez, gente dame.

— Merci. Ce sera donc vous qui conduirez l'Épitomé jusqu'à la barre pour nous. »

Je la regardai, stupéfait.

« Nous faisons son procès – l'examen va commencer tout de suite – avec le consentement des peuples de Teur, qui l'ont envoyé à Yesod en leur nom. Symboliquement, un homme ou une femme de Teur doit le conduire, pour représenter son monde, même si c'est moins significatif. »

J'acquiesçai. « Je ferai cela pour vous, madame, si vous me montrez où je dois le conduire.

— Bien. » Elle se tourna vers ses deux compagnons et leur déclara avoir trouvé un gardien. Ils acquiescèrent, et elle alla prendre le prisonnier par le bras et l'entraîna (il aurait pu facilement résister) vers l'endroit où j'attendais. « Nous allons conduire vos camarades dans la cour de justice ; là, je vous expliquerai ce qui doit se passer. Je doute d'ailleurs d'en avoir besoin. Vous... quel est votre nom ? »

J'hésitai, me demandant si elle connaissait le nom qu'aurait dû porter l'Épitomé.

« Allons, est-ce un si grand secret ? »

De toutes les façons, j'allais forcément devoir le confesser bientôt ; mais j'avais espéré assister à l'examen préliminaire auparavant afin d'acquérir un peu d'expérience avant que ne vînt mon tour. Nous avions fait halte sous un portique. Je répondis : « Sévérian, gente dame. Puis-je me permettre de vous demander le vôtre ? »

Son sourire fut irrésistible, comme la première fois que je le vis se dessiner sur sa bouche.

« Nous n'avons pas besoin de ce genre de chose parmi nous, mais puisque je suis connu de quelqu'un pour qui c'est indispensable, vous m'appellerez Aphéta. » J'eus une expression dubitative, et elle ajouta : « N'ayez crainte, ceux à qui vous direz mon nom comprendront que vous parlez de moi.

— Merci, madame.

— Maintenant, conduisez-le. L'arche est à votre droite. » Elle me l'indiqua d'un geste. « Franchissez-la. Vous trouverez un long couloir elliptique dont vous ne pouvez vous écarter, puisqu'il ne comporte aucune porte latérale. Guidez-le jusqu'au bout, et entrez dans la salle d'examen. Regardez ses mains ; voyez-vous comme elles sont enchaînées ?

— Oui, madame.

— Dans la salle, vous verrez un anneau ; c'est là que vous devrez attacher ses chaînes. Vous verrez, il s'y trouve un maillon coulissant, vous comprendrez tout de suite son fonctionnement. Après quoi, prenez place parmi les témoins. Lorsque l'examen sera achevé, attendez-moi. Je vous montrerai toutes les merveilles de notre île. »

Le ton qu'elle avait employé rendait très clair ce qu'elle avait voulu dire. Je m'inclinai et répondis : « Gente dame, j'en suis totalement indigne.

— De cela, c'est à moi d'en juger. Allez, maintenant. Faites comme je vous ai dit, et vous aurez votre récompense. »

M'inclinant de nouveau, je me tournai et pris le géant par le bras. J'ai déjà noté qu'il était plus grand qu'un exulte et je n'exagérais point ; il avait presque la taille de Baldanders. Il était cependant moins lourdement bâti, mais jeune et vigoureux (jeune comme je l'avais été, je crois, le jour où j'avais quitté la Citadelle par la Porte des Cadavres, portant Terminus Est.) Il dut se baisser pour passer sous l'arche, mais il me suivit comme un jeune bélier peut suivre au marché le petit berger qui a fait de lui un animal familier, et a décidé de le vendre à une famille qui l'engraissera pour quelque fête.

Le corridor avait la forme de ces œufs que les prestidigitateurs font tenir debout sur une extrémité ; le plafond faisait une haute arche ovalisée ; les côtés, largement incurvés, donnaient sur la seule partie plate, où nous marchions. Dame Aphéta avait déclaré qu'aucune porte ne s'y ouvrait, ce qui était exact ; mais il y avait des fenêtres de part et d'autre. Celles-ci m'intriguèrent, car j'avais supposé que le couloir débouchait dans la Salle de Justice au centre du bâtiment.

J'y jetai un coup d'œil en passant devant, tout d'abord avec une certaine curiosité pour cette île de Yesod, puis avec émerveillement en constatant à quel point elle ressemblait à Teur, et enfin avec stupéfaction. Car aux montagnes couronnées de neige et aux pampas monotonement plates, venaient de succéder des intérieurs étranges, comme si chaque fenêtre donnait sur une structure différente. J'aperçus un vaste hall vide, des miroirs alignés sur ses murs ; un autre encore plus grand avec des étagères pleines de livres rangés en désordre ; une cellule exiguë que n'éclairait qu'une haute fenêtre à barreaux, au sol couvert de paille ; un couloir sombre et étroit sur lequel donnaient des portes métalliques.

Me tournant vers le client, je lui dis : « C'est moi qu'ils attendaient, cela me paraît assez clair. Je viens de voir la cellule d'Agilus, l'oubliette sous la tour Matachine, et ainsi de suite. Mais ils croient que tu es moi, Zak. »

Comme si d'avoir prononcé son nom venait de rompre un enchantement, il fit brusquement demi-tour vers moi, rejetant en arrière ses longs cheveux blonds ; ses yeuxjetaient des éclairs. Les muscles de ses bras saillaient comme s'ils allaient faire éclater la peau tandis qu'ils luttaient pour rompre ses menottes. Presque automatiquement, je passai une jambe derrière lui et le fis basculer par-dessus ma hanche comme maître Gurloes me l'avait appris il y avait si longtemps.

Il tomba sur le dallage blanc comme un taureau tombe dans l'arène, si lourdement que le bâtiment en parut ébranlé ; mais il se remit instantanément debout et, menottes ou pas, partit en courant dans le corridor.

## CHAPITRE XVIII

### L'examen

Je me lançai à sa poursuite et m'aperçus rapidement qu'en dépit de la longueur de ses pas, il avançait maladroitement – Baldanders courait mieux – et qu'il était gêné d'avoir les mains attachées dans le dos.

Mais il n'était pas le seul à souffrir d'un handicap. J'avais l'impression d'avoir un boulet à la cheville de ma mauvaise jambe, et je suis sûr que la course était plus pénible pour moi que pour lui, en dépit de sa chute. Les fenêtres – sous l'effet d'un enchantement, peut-être, ou simplement de l'art – continuaient de défiler tandis que je clopinais. J'eus un regard attentif pour quelques-unes, un simple coup d'œil pour la plupart ; ce que je vis n'en resta pas moins avec moi, dans ce lieu poussiéreux tapi derrière, ou au-dessous de mon esprit. L'échafaud sur lequel j'avais une fois marqué au fer une femme avant de la décapiter, la berge sombre d'un fleuve, le toit d'une certaine tombe.

Ces fenêtres m'auraient fait rire, si je n'avais pas déjà ri de moi-même afin de ne pas pleurer. Non seulement ces hiérogrammades qui dirigeaient l'univers et ce qui se trouve au-delà m'avaient-ils confondu avec quelqu'un d'autre, mais voici que maintenant ils cherchaient à me rappeler, à moi qui n'oublie rien, certaines scènes de ma vie ; et cela avec moins d'habileté (me sembla-t-il) que ma propre mémoire. Car bien que tout fût là dans les moindres détails, il y avait néanmoins quelque chose qui clochait dans chaque tableau.

Je ne pouvais m'arrêter, ou du moins en avais-je l'impression ; mais finalement je tournai la tête à hauteur de l'une de ces fenêtres et l'étudiai plus attentivement que les autres. Elle ouvrait sur le pavillon d'été des jardins d'agrément d'Abdésius, là où j'avais fait subir la question à Cyriaca avant, finalement, de la libérer ; et dans cet unique et long coup d'œil, je compris enfin que je voyais ces endroits non pas comme moi je les avais vus et m'en souvenais, mais comme Cyriaca, Jolenta et Aghia et ainsi de suite les avaient perçus. J'avais par exemple conscience, en regardant dans le pavillon d'été, d'une présence à la fois horrible et miséricordieuse juste au-delà de la vue qu'encadrait la fenêtre – moi-même.

C'était la dernière fenêtre. Le couloir plongé dans la pénombre s'interrompait et une deuxième arche, éclatante sous la lumière du soleil, s'élevait devant moi. À la voir, je sus avec une certitude à en être malade (que seul quelqu'un d'élevé par la guilde aurait pu comprendre) que j'avais perdu mon client.

Je bondis dessous, et le vis qui se tenait, abasourdi, sous le portique de la Salle de Justice, entouré d'une foule qui s'accroissait. Il m'aperçut au même moment, et voulut s'ouvrir un chemin en direction de l'entrée principale.

Je demandai d'une voix forte qu'on l'arrêtât, mais la foule s'écarta devant lui et parut se mettre volontairement sur mon chemin. J'avais l'impression de revivre l'un des cauchemars dont j'avais souffert lorsque j'étais licteur de Thrax, et que j'allais me réveiller d'un moment à l'autre, haletant, la poitrine comprimée par la Griffé.

Une petite femme surgit de la foule et se saisit de Zak au bras ; il se secoua comme se secoue un taureau pour se débarrasser d'une flèche. La femme tomba, mais l'attrapa à la cheville.

Cela suffit. Je m'emparai de lui, et si j'étais de nouveau boiteux, ici où la vorace attraction de Yesod était presque aussi forte que celle de Teur, j'avais encore de la force et lui se trouvait mains liées dans le dos. Un bras passé autour de son cou, je le courbai en arrière comme on fait pour un arc. Il abandonna aussitôt toute résistance ; et je sus, de cette façon

mystérieuse dont on devine parfois l'intention d'un autre au simple toucher, qu'il ne m'en opposerait plus. Je le relâchai.

« Me battrai pas, dit-il. Courrai pas.

— Très bien », répondis-je. Je me penchai pour aider à se relever la femme qui m'avait aidé. Je la reconnus alors et, sans y songer, je jetai un coup d'œil à sa jambe. Elle était parfaitement normale, c'est-à-dire parfaitement guérie.

« Merci, marmonnai-je, merci, Hunna. »

Elle me regardait, bouche bée. « J'ai cru que vous étiez ma maîtresse, je ne sais pas pourquoi. »

Souvent je dois faire des efforts pour empêcher la voix de Thécle de sortir par ma bouche ; là, je la laissai faire. Nous répondîmes : « Merci », de nouveau, et ajoutâmes : « Tu ne t'étais pas trompée », ce qui ne fit qu'augmenter sa confusion.

Secouant la tête, elle battit en retraite dans la foule, et c'est alors que je découvris une femme de grande taille à la chevelure noire et bouclée qui sortait de la salle par l'arche d'où Zak et moi étions arrivés. Même après tant d'années, il ne pouvait pas y avoir de doute, pas le moindre doute. Nous tentâmes de lancer son nom ; celui-ci nous resta dans la gorge, et nous laissa malades et silencieux.

« Ne pleure pas », dit Zak de sa voix grave qui avait pourtant quelque chose d'enfantin. « Je t'en prie, ne pleure pas. Je crois que ça va aller très bien. »

Je me tournai pour lui dire que je ne pleurais pas et me rendis compte que mes larmes coulaient. S'il m'était arrivé de pleurer auparavant, j'étais tellement petit que c'est à peine si je m'en souvenais : on enseigne aux apprentis à retenir leurs larmes, et ceux qui n'y arrivent pas subissent les tourments des autres, parfois jusqu'à la mort. J'avais de temps en temps entendu les sanglots de Thécle, et elle avait souvent pleuré dans sa cellule ; mais je venais juste de voir Thécle.

« Je pleure, répondis-je, parce que je désire tant la suivre et que nous sommes obligés d'aller là. »

Il acquiesça, et aussitôt je le pris par le bras pour le conduire dans la Salle d'Examen. Le corridor que m'avait fait emprunter la dame Aphéta ne faisait que l'encercler, et je descendis avec Zak une large allée, tandis que les marins nous regardaient,

assis de part et d'autre sur des bancs. Il y avait cependant beaucoup plus de places que de marins, lesquels s'étaient regroupés en bordure de l'allée.

Devant nous se tenait le Siège de Justice, siège de loin beaucoup plus grand et austère que ceux que j'avais pu voir occupés par les juges de Teur. Le Trône du Phénix était – ou est encore, s'il existe toujours au fond des eaux – un grand fauteuil doré sur le dossier duquel est sculptée une image de cet oiseau, symbole d'immortalité, en or, jade, cornaline et lapis-lazuli ; sur le siège proprement dit (qui sans cela aurait été d'un inconfort diabolique) on posait un coussin de velours à glands d'or.

Le Siège de Justice du hiérogrammate Tzadkiel en était aussi différent qu'on pouvait l'imaginer ; c'était en effet à peine un siège ; bien plutôt un monolithe de pierre blanche que le temps et le hasard avaient travaillé pour lui donner vaguement cet aspect. Il lui ressemblait tout autant que le nuage dans lequel l'amant croit discerner le visage de sa bien-aimée ressemble à celle-ci.

Aphéta m'avait seulement dit que je trouverais un anneau dans la salle et pendant quelques instants, tandis que Zak et moi descendions lentement la longue allée, je le cherchai des yeux. C'était ce que j'avais tout d'abord pris pour la seule décoration du siège de Justice ; un cercle métallique grossier retenu par un crampon de fer qui s'enfonçait dans la pierre en dessous des bras du fauteuil. Je cherchai alors le maillon coulissant dont il avait été question ; je n'en vis pas, mais guidai néanmoins Zak jusqu'à l'anneau, certain que lorsque je l'aurais atteint, quelqu'un viendrait à mon aide.

Personne ne le fit ; mais, regardant les menottes, je compris ce qu'avait voulu dire Aphéta. Le maillon était là. Lorsque je l'ouvris, il coulissa si facilement que Zak lui-même aurait pu l'ouvrir d'un doigt. Ce maillon retenait ensemble les deux chaînes qui encerclaient les poignets du prisonnier, si bien que tout se défit d'un coup. Je ramassai les chaînes, les plaçai autour de mes propres poignets, passai les bras au-dessus de la tête pour pouvoir accrocher le maillon coulissant à l'anneau, et attendis l'examen.

Rien ne se produisit. Les marins restaient assis et me regardaient, bouche bée. J'avais supposé que quelqu'un s'occuperait de Zak, ou qu'il prendrait la fuite. Personne ne l'approcha, et il s'installa sur le sol à mes pieds, non pas jambes croisées (comme je l'aurais moi-même fait à sa place), mais accroupi d'une façon qui me rappela tout d'abord un chien, puis un atrox ou quelque autre grand félin.

« Je suis l'Épitomé de Teur et de tous ses peuples », proclamai-je devant les marins. C'était le même discours qu'avait prononcé le vieil autarque, comme je m'en rendis compte seulement après l'avoir commencé, bien que son examen eût été fort différent. « Je me trouve ici parce qu'ils sont contenus en moi – hommes, femmes, enfants aussi, riches et pauvres, vieux et jeunes, ceux qui sauveraient notre monde s'ils le pouvaient, et ceux qui lui arracheraient son dernier souffle de vie par appât du gain. »

Sans contrainte, les mots venaient à la surface de mon esprit. « Je suis également ici parce que je suis de droit le souverain de Teur. Teur compte beaucoup de nations, et certaines sont plus vastes que notre propre empire, et plus puissantes ; mais nous, autarques, et nous seuls, pensons non pas simplement à nos propres terres, mais savons que le vent de nos montagnes souffle dans tous les arbres, que les marées de nos estuaires vont toucher d'autres côtes. Ce que j'avais prouvé, puisque c'est moi qui me tiens ici. Et comme je me tiens ici, je prouve que tel est mon droit. »

Les marins écoutèrent tout cela en silence ; mais pendant que je parlais, mon regard s'était porté au-delà d'eux, à la recherche des autres, de la dame Aphéta et de ses compagnons, au moins. Ils restaient invisibles.

Il y avait pourtant d'autres auditeurs. La foule du portique s'était rassemblée sous l'arche par laquelle Zak et moi-même étions entrés ; quand j'eus terminé, ils pénétrèrent lentement dans la Salle d'Examen, en empruntant non pas l'allée centrale comme nous l'avions fait, et comme l'avaient certainement fait les marins, mais, se divisant en deux colonnes, les allées latérales entre l'extrémité des bancs et les murs.

Je retins ma respiration, car Thécle se trouvait parmi eux ; et je lus dans ses yeux tant de pitié et de chagrin que j'en eus le cœur déchiré. J'ai rarement eu peur, mais je savais que ce chagrin et cette pitié étaient pour moi, et leur intensité m'effraya.

Elle détourna finalement son regard, et j'en fis autant. C'est alors que j'aperçus dans la foule Agilus, puis Morwenna, avec ses cheveux noirs et ses joues marquées au fer.

Une centaine d'autres les accompagnaient, prisonniers des oubliettes de la vincula de Thrax, traîtres que j'avais fouettés pour le compte de magistrats provinciaux, criminels que j'avais exécutés pour eux. Et encore une autre centaine : des Asciens, la grande Idas et Casdoe à la bouche sinistre, le petit Sévérian dans les bras ; Guasacht et Erblon avec notre drapeau vert des batailles.

J'inclinai la tête, les yeux perdus sur le sol, dans l'attente de la première question.

Personne ne m'interpella. Et cela dura très longtemps – si je devais écrire combien long me parut ce temps, ou même quelle fut sa longueur réelle, on ne me croirait pas. Pas une bouche ne s'était ouverte, et voilà que le soleil était bas dans le ciel de Yesod, et que la nuit allongeait ses longs doigts d'obscurité au-dessus de l'île.

Avec la nuit arriva autre chose. J'entendis le grincement de ses griffes sur le dallage de pierre, puis une voix d'enfant : « *Est-ce qu'on peut y aller, maintenant ?* » L'alzabo était venu, et ses yeux flamboyaient dans la pénombre qui coulait par la porte de la Salle d'Examen.

« Étes-vous retenus ici ? demandai-je. Ce n'est pas moi qui vous retiens. »

Des centaines de voix s'élevèrent, criant : « Oui, nous sommes retenus ! »

Je compris alors que ce n'étaient pas eux qui devaient m'interroger, mais moi qui devais leur adresser mes questions. J'espérais pourtant encore pouvoir y échapper. « Alors, allez », dis-je. Mais personne ne bougea.

« Que dois-je vous demander ? » implorai-je alors. Il n'y eut pas de réponse.

Puis ce fut la nuit complète. Comme tout le bâtiment était entièrement en pierre blanche, avec une ouverture au sommet de son dôme élevé, je n'avais guère prêté attention au fait qu'il n'était pas éclairé. Tandis que l'horizon se soulevait au-dessus du soleil, la Salle d'Examen devint aussi sombre que ces salles que l'Incréé a construites sous les rameaux des grands arbres. Les visages se brouillèrent et s'estompèrent, s'éteignant comme la flamme de chandelles ; seuls les yeux de l'alzabo captaient le reste de lumière et brillaient comme deux tisons rouges.

J'entendis les marins murmurer entre eux, de la peur dans leur voix, ainsi que le chuintement subtil de lames sortant de fourreaux bien huilés. Je leur lançai qu'ils n'avaient aucune raison d'avoir peur, que les autres étaient mes fantômes, et non les leurs.

La voix de l'enfant Sévéra s'éleva : « Nous ne sommes pas des fantômes ! » chargée d'un mépris enfantin. Les yeux rouges se rapprochèrent, et l'affreux grincement des terribles griffes contre le dallage de pierre se fit de nouveau entendre. Tous les autres s'agitaient à leur place, si bien que le froissement de leurs vêtements s'élevait en écho dans la salle.

Je tirai inutilement sur mes chaînes, puis cherchai à tâtons le maillon coulissant, tout en criant à Zak de ne pas tenter d'arrêter l'alzabo sans arme.

Gunnie (je reconnus sa voix) me lança : « Mais ce n'est qu'une enfant, Sévérien.

— Elle est morte, répondis-je. C'est la bête qui parle par son intermédiaire.

— Elle est à cheval sur son dos. Ils sont à côté de moi. »

Mes doigts engourdis venaient de trouver le maillon mais je ne l'ouvris pas, soudain pris de la certitude que si jamais je devais maintenant me libérer et me cacher parmi les marins, comme j'en avais eu un instant l'intention, c'était l'échec assuré.

« Justice !criai-je. J'ai essayé d'agir justement, et vous le savez ! Vous pouvez me haïr, mais qui peut dire que je lui ai fait mal sans raison ? »

Une silhouette noire se dressa soudain. De l'acier brilla, comme les yeux de l'alzabo. Zak bondit aussi, et j'entendis le tintement de l'arme sur le dallage de pierre.

## CHAPITRE XIX

### Silence

Dans la confusion, je n'aurais su dire tout d'abord qui m'avait libéré. Je m'étais simplement rendu compte qu'ils étaient deux, un de chaque côté, qu'ils m'avaient pris chacun par un bras après m'avoir détaché et conduit rapidement derrière le Siège de Justice ; là nous avions descendu un escalier étroit. Derrière nous se déchaînait un véritable pandémonium, les marins criaient et se bousculaient, l'alzabo feulait.

Long et raide, l'escalier avait cependant été construit dans l'axe de l'ouverture du dôme, et une faible lumière y parvenait, ultimes lueurs du crépuscule reflétées par quelques nuages éparpillés ; car le soleil de Yesod ne réapparaîtrait pas avant le lendemain matin.

Au fond, l'obscurité était tellement profonde que je ne me rendis compte que nous étions à l'extérieur que lorsque je sentis l'herbe sous mes pieds et le vent qui me caressait la joue.

« Merci, dis-je. Mais qui êtes-vous ? »

Au bout de quelques pas, Aphéta répondit : « Ce sont mes amis. Vous les avez vus sur l'appareil qui nous a conduits ici depuis le vaisseau. »

Les deux autres me relâchèrent quand elle parla. Je suis tenté d'écrire qu'ils s'évanouirent sur-le-champ, car c'est ce qu'il me sembla ; mais quelque chose me dit que non. Je crois plus simplement qu'ils se sont éloignés dans la nuit sans prononcer un mot.

Aphéta glissa sa main dans la mienne, comme elle l'avait déjà fait. « Je me suis engagée à vous montrer nos merveilles. »

Je l'entraînai un peu plus loin du bâtiment. « Je ne suis pas en état de voir des merveilles. Pas plus les vôtres que celles d'autres femmes. »

Elle éclata de rire. Rien n'est plus souvent feint, chez une femme, que son rire ; c'est une simple manifestation sociale comme de roter lors des banquets des autochtones ; mais j'eus l'impression que ce rire trahissait un réel enjouement.

« Je suis tout à fait sérieux. » La peur que j'avais ressentie m'avait laissé faible et en sueur, mais mon absolu sentiment de désorientation n'avait que peu de chose, sinon rien à voir avec cela ; et s'il y avait quelque chose qui me paraissait évident (encore que je fusse sans réelle certitude), c'était que je n'avais aucune envie de me lancer dans une liaison occasionnelle.

« Alors nous marcherons – nous nous éloignerons de cet endroit que vous avez tant envie de fuir – et nous parlerons. Vous m'avez posé bien des questions, cet après-midi.

— Je n'en ai plus à formuler à l'heure actuelle, répondis-je. Je dois réfléchir.

— Comme nous le devons tous, fit-elle doucement. Tout le temps ou presque. »

Nous descendîmes une longue rue blanche qui serpentait comme une rivière, si bien que sa déclivité n'était jamais forte. La bordaient des maisons de pierre de couleur pâle, semblables à des fantômes. La plupart étaient silencieuses, mais de certaines nous venaient des bruits de réjouissances, tintements de verres, bouffées de musique, claquements de pieds en train de danser ; mais jamais une voix humaine.

Après en avoir passé plusieurs, je remarquai : « Les vôtres ne parlent pas comme nous le faisons. On pourrait dire qu'ils ne parlent pas du tout.

— Est-ce une question ?

— Non, une réponse, ou une observation. Lorsque nous nous rendions dans la Salle d'Examen, vous avez déclaré que vous ne parliez pas ma langue, ni moi la vôtre. Personne ne parle la vôtre.

— Je m'exprimais métaphoriquement. Nous possédons un moyen de communication. Vous ne vous en servez pas, comme nous ne nous servons pas du vôtre.

— Vous multipliez les paradoxes pour me mettre en garde », dis-je. Mais mes pensées étaient ailleurs.

« Pas du tout. Vous communiquez par les sons, et nous, par le silence.

— Vous voulez dire par gestes ?

— Non, par le silence. Vous produisez des sons avec votre larynx, et vous les modulez grâce à votre palais et à vos dents. Vous pratiquez cela depuis si longtemps que vous avez presque oublié que vous le faites ; mais lorsque vous étiez jeune, il vous a fallu l'apprendre, comme doivent l'apprendre tous les enfants de votre race. Nous pourrions aussi le faire, si nous le souhaitons. Écoutez. »

Je tendis l'oreille et entendis un doux gargouillis qui paraissait non pas venir d'elle, mais de l'air autour d'elle. Comme si un muet invisible était venu se joindre à nous et tentait d'articuler quelque chose avec sa gorge. « Qu'est-ce que c'était ? demandai-je.

— Ah ! vous voyez bien que vous avez des questions, en fin de compte. C'est ma voix que vous avez entendue. Il arrive que nous appelions ainsi, parfois, quand nous sommes blessés ou que nous avons besoin d'aide.

— Je ne comprends pas... et je ne souhaite pas comprendre. Il me faut rester seul avec mes pensées. »

Entre les demeures coulaient des fontaines et se dressaient des arbres ; ceux-ci me paraissaient grands, étranges et ravissants, même dans l'obscurité. L'eau des fontaines n'était pas parfumée comme celle de tant des nôtres, dans les jardins du Manoir Absolu, mais les effluves de l'eau pure de Yesod étaient plus doux que n'importe quel parfum.

Des fleurs poussaient également ici, comme je l'avais vu en débarquant de l'atmoptère et comme je le reverrais le lendemain matin. La plupart cachaient maintenant leur cœur dans leurs pétales repliés, et seule s'épanouissait une belle-de-nuit pâle, bien que la nuit fût sans lune.

La rue aboutit finalement à la mer froide. Là étaient à l'ancre les petits bateaux de Yesod, exactement comme je les avais vus des airs. Beaucoup d'hommes et de femmes se trouvaient également là, des hommes et des femmes qui allaient et

venaient entre les embarcations et la rive. Parfois un bateau s'éloignait dans l'obscurité en faisant clapoter l'eau ; parfois un nouveau bateau apparaissait, avec des voiles multicolores que j'avais de la difficulté à discerner, tant les lumières étaient rares.

« Il m'est arrivé une fois, dis-je, d'être assez naïf pour croire Thécle vivante. C'était un stratagème pour m'attirer dans la mine des hommes-singes ; une machination d'Aghia. Mais j'ai vu son frère mort, ce soir.

— Vous n'avez pas saisi ce qui vous est arrivé », me répondit Aphéta. Elle paraissait honteuse. « C'est pour cela que je suis ici, pour vous l'expliquer. Mais je ne le ferai que lorsque vous vous sentirez prêt et que vous me le demanderez.

— Et si je ne pose jamais la question ?

— Alors je ne dirai rien. Ce serait cependant peut-être mieux pour vous de savoir, en particulier si vous êtes le Nouveau Soleil.

— Teur a-t-il une telle importance pour vous ? »

Elle secoua la tête.

« Alors pourquoi s'en soucier et s'inquiéter de moi ?

— Parce que votre race est importante pour nous. Ce serait infiniment moins laborieux si nous pouvions résoudre la question d'un seul coup, mais vous vous êtes éparpillés sur des dizaines de milliers de mondes, et nous ne le pouvons pas. »

Je ne dis rien.

« Ces mondes sont extrêmement éloignés les uns des autres. Si nos vaisseaux devaient aller de l'un à l'autre de ces mondes à la vitesse de la lumière, le voyage prendrait plusieurs siècles ; ce n'est pas l'impression qu'ont les passagers du vaisseau, mais c'est pourtant ce qui se passe. Si le vaisseau va encore plus vite, en captant le vent des soleils, le temps remonte à l'envers, et il arrive avant son départ.

— Cela doit être tout à fait désagréable pour vous », dis-je, les yeux perdus sur l'eau.

« Pour nous, pas pour moi personnellement. Si vous vous imaginez que d'une manière ou d'une autre je suis la reine ou la gardienne de votre Teur, détrompez-vous. Il n'en est rien. Imaginez plutôt que nous désirions jouer à *shah mat* sur un échiquier dont les cases sont les radeaux de cette mer. Nous

nous déplaçons, mais pendant que nous faisons mouvement, les radeaux bougent et se disposent selon de nouvelles combinaisons ; et pour nous déplacer, il nous faut pagayer d'un radeau à l'autre, ce qui prend tellement de temps.

— Contre qui jouez-vous ? demandai-je.

— Contre l'entropie. »

Je reportai mon regard sur elle. « On dit que c'est un jeu auquel on perd toujours.

— Nous le savons.

— Thécle est-elle réellement vivante ? Vivante en dehors de moi-même ?

— Ici ? Oui.

— Si je la ramenais sur Teur, y resterait-elle en vie ?

— Cela ne sera pas autorisé.

— Alors je ne vous demanderai même pas si je peux ou non rester ici avec elle. Vous avez déjà répondu à cette question. Moins d'un jour en tout, avez-vous dit.

— Resteriez-vous ici avec elle, si c'était possible ? »

Je réfléchis pendant quelques instants. Laisser Teur geler dans le noir ? Non. Thécle était une femme sans bonté, mais...

— Sans bonté par rapport à quoi ? » me demanda Aphéta. Comme je ne répondais pas, elle reprit : « Ma question n'est pas de pure forme. Vous croyez peut-être que rien ne m'est inconnu, mais vous faites encore erreur.

— Par rapport à elle-même. Ce que j'étais sur le point de dire, à condition de pouvoir trouver les mots, était que... qu'elle, comme tous les exultes, à quelques rares exceptions près, éprouvait une certaine responsabilité. J'ai toujours été étonné par l'indifférence qu'elle manifestait pour les vastes connaissances qui étaient pourtant les siennes. C'était à l'époque où nous avions nos grandes discussions dans sa cellule. Bien longtemps après, alors que cela faisait des années que j'étais autarque, j'ai compris que c'était parce qu'elle avait accès à quelque chose de mieux, quelque chose qu'elle avait appris toute sa vie. Brutale, comme forme d'éthologie, mais je n'arrive pas à exprimer exactement ce que je veux dire.

— Essayez, je vous en prie. J'aimerais savoir.

— Thécle était prête à défendre jusqu'à la mort quiconque ne pouvait faire autrement que d'être dépendant d'elle. C'est pour cette raison que Hunna a retenu Zak pour moi, cet après-midi. Hunna a vu quelque chose de Thécle en moi, alors qu'elle devait bien se rendre compte que je n'étais pas elle.

— Et pourtant vous dites que Thécle était sans bonté.

— La bonté, c'est bien davantage que cela ; elle ne l'ignorait pas non plus. »

Je me tus, regardant les éclairs blancs que faisaient les vagues dans l'obscurité, au-delà des bateaux, pendant que je m'efforçais de rassembler mes pensées. « Ce que j'essayais de dire était que je l'ai apprise d'elle — la responsabilité — ou plutôt que je l'ai absorbée en l'absorbant, elle. Si je devais trahir Teur maintenant, je serais pire qu'elle, non mieux. Elle veut que je sois mieux, comme toute amante veut que son bien-aimé soit mieux qu'elle.

— Continuez.

— Je désirais Thécle parce qu'elle était tellement mieux que moi, socialement et moralement, et elle me désirait parce que j'étais tellement mieux qu'elle et ses amis, simplement parce que je faisais quelque chose de nécessaire ; ce qui n'est presque jamais le cas pour les exultes, sur Teur. Ils disposent de beaucoup de pouvoir et ils jouent à être importants ; ils disent à l'autarque qu'ils règnent sur leurs péons, et à leurs péons qu'ils règnent sur l'empire. Mais en réalité ils ne font ni l'un ni l'autre, ce qu'ils savent au fond de leur cœur. Ils ont peur d'utiliser leur pouvoir, ou du moins les meilleurs d'entre eux le redoutent, car ils savent être incapables d'en user avec sagesse. »

Quelques oiseaux de mer, pâles, avec de grands yeux et des becs comme des épées, glissèrent au-dessus de nos têtes ; au bout d'un moment, je vis un poisson sauter. « De quoi étais-je en train de parler ? demandai-je.

— Vous expliquiez pourquoi vous ne pouviez laisser votre monde se pétrifier dans la glace. »

Quelque chose m'était revenu à l'esprit. « Vous avez dit que vous ne parliez pas ma langue.

— Je crois avoir dit en fait que je ne pouvais parler aucune langue, que nous n'avions pas de langues. Regardez. »

Elle ouvrit la bouche et tendit son visage vers moi, mais il faisait trop sombre pour vérifier si elle m'avait ou non trompé. « Comment se fait-il que je vous entende ? » demandai-je. Puis je compris ce qu'elle désirait, et je l'embrassai ; ce baiser me confirma qu'elle était une femme de ma propre race.

« Connaissez-vous notre histoire ? » murmura-t-elle quand nous nous séparâmes.

Je lui rapportai ce que l'aquastor Malrubius m'avait dit au cours d'une autre nuit passée près d'une plage : que lors d'une précédente manvantara, les hommes de ce cycle s'étaient formé des compagnons à partir d'autres races, et qu'à la destruction de leur univers, ceux-ci s'étaient échappés ici, à Yesod ; qu'ils régnaien sur notre univers par l'entremise des hiérodules, qu'eux-mêmes avaient formés.

Aphéta secoua la tête lorsque j'eus terminé. « C'est bien plus complexe que cela. »

Je lui répondis que je n'avais jamais pensé que ça ne l'était pas, mais que ce que je savais se réduisait à ce que je venais de lui réciter. J'ajoutai : « Vous dites que vous êtes les enfants des hiérogrammades. Qui sont-ils, et qui êtes-vous ?

— Ce sont ceux dont vous parlez, ceux qui ont été formés à votre image par une race parente de la vôtre. Quant à nous, nous sommes ce que je vous ai dit que nous étions. »

Elle se tut et, au bout d'un moment, je finis par lui demander de continuer.

« Connaissez-vous le sens du terme que vous employez, Sévérian ? Ce que veut dire hiérogrammate ? »

Je lui répondis que l'on m'avait dit une fois qu'il désignait ceux qui consignent les écrits de l'Incréé.

« Exact, jusqu'ici. » Elle se tut une fois de plus. « Il n'est pas exclu que nous soyons trop respectueux vis-à-vis d'eux. Ceux pour lesquels il n'y a pas de nom, ces parents auxquels j'ai fait allusion, provoquent toujours de tels sentiments, même si de tous leurs exploits seuls restent les hiérogrammades. Vous avez dit qu'ils désiraient des compagnons. Comment auraient-ils pu se forger des compagnons, eux qui s'élevaient eux-mêmes de plus en plus haut ? »

J'avouai que je l'ignorais ; et comme elle me paraissait moins encline à en dire davantage, je lui décrivis l'être ailé que j'avais vu dans les pages du livre de maître Inire, et lui demandai s'il s'agissait d'un hiérogrammate.

Elle admit que oui. « Mais je n'en dirai pas plus sur eux. Quant à nous, puisque vous l'avez aussi demandé, nous sommes leurs larves. Savez-vous ce que sont les larves ?

— Oui, bien sûr. Des esprits masqués. »

Aphéta acquiesça. « Nous portons leur esprit, et précisément comme vous le dites, jusqu'à ce que nous atteignions leur état élevé nous devons aller masqués, même si ce n'est pas avec de vrais masques comme ceux que portent nos hiérodules, mais sous l'apparence de ceux de votre race, la race que nos parents, les hiérogrammades, ont créée pour les suivre. Cependant nous ne sommes pas encore des hiérogrammades, pas plus que nous sommes véritablement comme vous. Cela fait maintenant un moment que vous écoutez ma voix, autarque. Au lieu de cela, écoutez le monde de Yesod et dites-moi ce que vous entendez, en dehors de mes mots, quand je vous parle. Écoutez ! Qu'entendez-vous ? »

Je ne compris pas et répondis : « Rien. Mais vous êtes une femme, vraiment humaine.

— Vous n'entendez rien parce que nous parlons avec le silence, comme vous avec les sons. Nous mettons en forme les bruits que nous trouvons et nous annulons ceux dont nous n'avons pas besoin ; ceux qui restent modèlent nos pensées. C'est pour cela que je vous ai conduit ici, où les vagues murmurent toujours ; et pour cela que nous avons tant de fontaines ainsi que des arbres, pour qu'ils agitent leurs feuilles dans la brise de la mer. »

C'est à peine si je l'écoutais. Quelque chose d'immense et de brillant – une lune, un soleil – se levait, forme délirante dégoulinante de lumière. On aurait dit que quelque graine d'or venait de jaillir dans l'atmosphère de ce monde étrange, soulevée sur un million de filaments noirs. C'était le vaisseau ; et le soleil appelé Yesod, alors qu'il était encore caché par l'horizon, frappait de plein fouet cette vaste coque qui réfléchissait une lumière semblable à celle du jour.

« Regardez donc ! » criai-je à Aphéta.

Et elle me répondit : « Regardez, regardez ! » m'indiquant sa bouche. Je me penchai et vis que ce que j'avais pris pour sa langue quand nous nous étions embrassés n'était qu'un amas de tissu qui pendait de son palais.

## CHAPITRE XX

### La chambre spirale

Je ne saurais dire si le vaisseau resta longtemps ainsi suspendu dans le ciel. Certainement moins d'une veille et seulement le temps d'une respiration, me sembla-t-il. Tant qu'il fut là, je n'eus d'yeux pour rien d'autre ; ce que fit Aphéta pendant ce temps, je n'en ai pas la moindre idée. Lorsqu'il eut disparu, je la retrouvai assise sur un rocher, au bord de l'eau, qui m'observait.

« J'ai encore tant de questions à vous poser, dis-je. La vue de Thécle me les a fait oublier, mais elles me reviennent à l'esprit ; des questions qui vous concernent aussi.

— Si ce n'est que vous êtes épuisé », remarqua-t-elle.

J'acquiesçai.

« Vous devrez affronter Tzadkiel, demain ; et demain n'est pas loin. Notre petit monde tourne plus vite que le vôtre ; ses jours et ses nuits doivent vous paraître courts. Viendrez-vous avec moi ?

— Avec joie, gente dame.

— Vous me prenez pour une reine, ou quelque chose de ce genre. N'allez-vous pas être stupéfait en découvrant que je vis dans une seule pièce ? Regardez par là. »

Je suivis son geste et vis une arche formant entrée que dissimulaient en partie des arbres, à seulement une douzaine de pas de la berge.

« N'y a-t-il pas de marées, ici ? demandai-je.

— Non. Je sais ce que cela signifie car j'ai étudié votre monde – c'est pourquoi j'ai été choisie pour conduire les

marins, et plus tard pour vous parler. Mais Yesod, qui n'a pas de compagnon céleste, est sans marées.

— Vous avez su dès le début que c'était moi l'autarque, n'est-ce pas ? Si vous avez étudié Teur, vous ne pouvez l'ignorer. Enchaîner Zak n'était qu'un stratagème. »

Elle ne répondit pas, même après que nous eûmes franchi l'arche sombre. S'ouvrant dans un mur en pierre, tout blanc, on aurait dit l'entrée d'une tombe ; mais à l'intérieur l'air était frais et doux comme partout sur Yesod.

« Il va falloir me guider, madame. Je n'y vois rien, il fait trop noir. »

À peine avais-je parlé qu'il y eut de la lumière, une lumière sourde comme celle d'une flamme qui se reflète dans de l'argent terni. Elle venait d'Aphéta elle-même, et puisait comme un cœur qui bat.

Nous nous tenions dans une vaste pièce, avec des rideaux de mousseline de chaque côté. Des sièges et des divans rembourrés étaient répartis au hasard sur un tapis gris. Les uns après les autres, les rideaux s'écartèrent en un bref frisson et j'aperçus derrière chacun le visage sombre et silencieux d'un homme ; ils nous regardèrent pendant quelques instants, puis, un à un, laissèrent retomber le pan de mousseline.

« Vous êtes bien gardée, madame, dis-je. Mais vous n'avez rien à craindre de moi. »

Elle sourit, et rien n'était plus étrange que de voir un sourire qu'éclairait sa propre lumière. « Vous me couperiez le cou le temps de le dire, si cela devait sauver votre Teur. Nous le savons bien tous les deux. Vous seriez même capable de vous couper le vôtre, je crois.

— Oui. Du moins, je l'espère.

— Mais ces hommes ne sont pas des protecteurs. Cette lumière signifie que je suis prête à m'accoupler.

— Et si moi je ne le suis pas ?

— J'en choisirai un autre pendant votre sommeil. Ce ne sera pas difficile, comme vous le voyez. »

Elle poussa un rideau de côté, et nous passâmes dans un grand corridor qui s'incurvait à gauche. Des sièges comme ceux de la première pièce s'y trouvaient dispersés, ainsi que bien

d'autres objets qui me parurent aussi mystérieux que les appareils du château de Baldanders, quoiqu'ils fussent charmants et non terribles d'aspect. Aphéta s'installa sur l'un des divans.

« Nous n'allons pas dans votre chambre, gente dame ?

— Ceci est ma chambre. Elle est en spirale, comme beaucoup de nos pièces. C'est une forme que nous aimons. Si vous la suivez, vous arriverez dans un endroit où vous pourrez vous laver et être seul pendant un moment.

— Merci. Avez-vous une bougie à me prêter ? »

Elle secoua la tête, et me dit qu'il n'y ferait pas entièrement noir.

Je la laissai et suivis la spirale. Sa lumière m'accompagna, devenant de plus en plus faible, mais réfléchie par la paroi incurvée. À l'extrémité, que j'atteignis rapidement, un souffle d'air me laissa à penser que ce que Gunnie avait appelé un spiracle allait d'ici au toit. Mes yeux s'étant habitués à la pénombre, je distinguai d'ailleurs un cercle légèrement plus clair et, levant les yeux, je vis le ciel étoilé de Yesod.

J'y pensai tout en me soulageant et en me lavant les mains. Lorsque je revins auprès d'Aphéta, étendue sur le divan, dans toute sa beauté nue puisant doucement sous un drap de toile fine, je l'embrassai et lui demandai : « N'y a-t-il pas d'autres mondes, gente dame ?

— Une infinité », murmura-t-elle. Elle avait dénoué sa chevelure sombre qui flottait autour de son visage brillant, si bien qu'elle semblait être elle-même quelque étoile surnaturelle protégée par la nuit.

« Ici à Yesod. Depuis Teur, nous voyons des myriades de soleils, pâles de jour, brillants la nuit. Votre ciel diurne est vide, mais votre ciel nocturne est plus éclatant que le nôtre.

— Quand nous en aurons besoin, les hiérogrammistes en construiront d'autres ; des mondes aussi beaux que celui-ci, ou plus beaux encore. Et des soleils pour ces mondes, s'il en était besoin. C'est ainsi que pour nous ils sont déjà là. Le temps passe tandis que nous les demandons, et nous aimons leur lumière.

— Le temps ne passe pas pendant que je vous questionne. » Je m'assis sur le divan, ma mauvaise jambe tendue devant moi.

« Pas encore. Vous êtes boiteux, autarque.

— Vous l'aviez certainement déjà remarqué.

— Oui, mais je cherche un moyen de vous dire que pour vous le temps passera comme pour nous. Vous êtes boiteux en ce moment ; mais si vous ramenez le Nouveau Soleil sur votre Teur, vous ne le resterez pas.

— Vous autres, hiérarques, êtes des magiciens. Vous êtes plus puissants que ceux que j'ai rencontrés jadis, mais des magiciens tout de même. Vous parlez de telle ou telle merveille, mais bien que vos malédictions puissent exploser, j'ai le sentiment que vos récompenses sont d'un or de mauvais aloi qui se transformera en poussière dans la main.

— Vous vous méprenez sur nous, répondit-elle. Et bien que nous en sachions beaucoup plus que vous, notre or est de l'or véritable, obtenu comme l'est toujours l'or véritable, c'est-à-dire souvent au prix de nos vies.

— Alors vous êtes perdus dans votre propre labyrinthe ; ce n'est pas étonnant. J'avais autrefois le pouvoir de guérir ce genre de choses – parfois, du moins. » Et je lui parlai de la fillette malade dans la cabane de Thrax, du uhlans sur la route verte, de Triskele ; et, à la fin, comment j'avais trouvé le steward mort devant ma porte.

« Si j'essaie d'éclaircir ce mystère pour vous, comprendrez-vous enfin que, pas plus que vous-même, je ne connais tous les secrets de votre Briah, alors même qu'ils font l'objet de mon étude ? Ils sont sans fin.

— Je comprends, dis-je. Mais sur le vaisseau, j'avais cru que nous avions franchi les limites de Briah en venant ici.

— En effet. Mais bien que vous puissiez pénétrer dans une maison par une porte, et en sortir par une autre, vous n'en connaissez pas pour autant tous les secrets. »

J'acquiesçai, contemplant les pulsations qui révélaient sa ravissante nudité sous le tissu léger et souhaitant, si la vérité devait être connue, qu'elle ne détînt pas une aussi forte emprise sur moi.

« Vous avez vu notre mer. Y avez-vous remarqué des vagues ? Que répondriez-vous à un homme qui vous dirait que vous avez vu non pas des vagues, mais de l'eau ?

— Que j'ai appris à ne pas discuter avec les fous. On sourit et on s'éloigne.

— Ce que vous appelez le temps est constitué de vagues semblables, et de même que les vagues que vous avez vues existaient dans l'eau, de même le temps existe dans la matière. Les vagues se dirigent vers la plage, mais si vous jetiez un galet dans l'eau, de nouvelles vagues, cent ou mille fois plus faibles que les autres, courraient vers le large, où la houle les ressentirait.

— Je comprends.

— C'est ainsi que les choses de l'avenir se font connaître dans le passé. Un enfant destiné à être un jour plein de sagesse est déjà un enfant sage ; et beaucoup que guette une catastrophe portent souvent leur destin funeste sur le visage, si bien que ceux qui peuvent voir l'avenir, même brièvement, le comprennent et détournent les yeux.

— N'avons-nous pas tous un destin funeste ?

— Non, mais c'est une autre question. Vous pouvez devenir le maître d'un Nouveau Soleil. Si vous y arrivez, vous pourrez puiser à volonté dans son énergie. Mais il ne pourra exister que si vous — vous et Teur — triomphez ici. Or de même que le garçon laisse entrevoir l'homme qu'il sera, quelque chose de cette faculté vous a atteint par les Corridors du Temps. Je ne saurais dire d'où vous l'avez tirée lorsque vous étiez sur Teur. En partie de vous-même, sans doute. Mais tout, loin de là, ne peut venir de vous, sans quoi vous auriez péri. Peut-être de votre monde, ou de son vieux soleil. Quand vous étiez sur le vaisseau, il n'y avait ni monde ni soleil suffisamment près, si bien que vous avez pris ce que vous avez pu du vaisseau lui-même et avez bien failli le naufrager. Mais même cela n'a pas été suffisant.

— Et la Griffe du Conciliateur n'aurait eu aucun pouvoir ?

— Laissez-moi voir. » Elle me tendit une main brillante.

« Elle a été détruite il y a longtemps par les armes des Asciens », expliquai-je.

Elle ne répondit pas, se contentant de me regarder ; le temps que passe un battement de cœur, je me rendis compte qu'elle

fixait ma poitrine, là où je portais la Griffe dans le petit sac que Dorcas avait cousu pour moi.

Je baissai les yeux et vis une lumière – plus faible que la sienne, mais continue. Je sortis la Griffe, et son rayonnement doré se refléta sur les murs avant de mourir. « Elle est redevenue la Griffe, dis-je. C'est ainsi que je l'ai vue lorsque je l'ai retirée des rochers. »

Je la lui tendis ; ce n'est pas elle qu'elle regarda, mais la blessure à demi guérie qu'elle avait faite. « Elle était saturée de votre sang, et votre sang contient vos cellules vivantes. Je doute qu'elle ait été sans pouvoir. Et je ne m'étonne pas que les pèlerines l'aient révérée. »

Je la quittai alors, retrouvai mon chemin jusqu'à la plage où je restai longtemps à faire les cent pas sur le sable. Mais les pensées qui me vinrent n'ont pas leur place ici.

Lorsque je revins, Aphéta m'attendait toujours, la pulsation argentée de son corps plus importune encore. « Pouvez-vous ? » me demanda-t-elle, à quoi je répondis qu'elle était très belle.

« Mais pouvez-vous ?

— Nous devons tout d'abord parler. Ce serait trahir les miens que de ne pas vous interroger.

— Alors demandez, murmura-t-elle. Mais je dois vous avertir que rien de ce que je pourrai dire ne vous aidera, vous et les vôtres, dans l'épreuve à venir.

— Comment se fait-il que vous parliez ? Quels sons retentissent ici ?

— Vous devez écouter ma voix, et non mes mots. Qu'entendez-vous ? »

Je fis ce qu'elle me demandait, et me parvint le froufrou soyeux du drap, les murmures de nos deux corps, le clapotis des vaguelettes et les battements de mon propre cœur.

Ce sont cent questions que j'avais été prêt à lui poser, et il m'avait semblé que chacune était celle qui pouvait nous donner le Nouveau Soleil. Ses lèvres effleurèrent les miennes et toutes ces questions s'évanouirent, chassées de ma conscience comme si elles ne s'y étaient jamais trouvées. Ses mains, ses lèvres, ses yeux, ses seins que je pressais – tout m'émerveillait ; mais il y

avait autre chose, peut-être le parfum de ses cheveux. J'avais l'impression de respirer une nuit sans fin...

Allongé sur le dos, je pénétrai Yesod. Ou plutôt, Yesod se referma sur moi. Ce n'est qu'à cet instant que je sus que je n'avais jamais été là. Par milliards, jaillirent de moi des étoiles, fontaines solaires, si bien que, pendant un instant, je crus savoir comment naissaient les univers. Pure folie.

La réalité la repoussa, comme la lumière d'une torche chasse les ombres dans les coins, et avec elles les fées ailées de l'imaginaire. Quelque chose naquit entre Yesod et Briah lorsque je rencontrai Aphéta sur ce divan de la pièce arrondi, quelque chose de minuscule et cependant immense qui brûlait comme un charbon que des pinces porteraient à la langue.

Ce quelque chose était moi-même.

Je dormis ; et comme ce sommeil fut sans rêve, je ne sus pas que je dormais.

À mon réveil, Aphéta avait disparu. Par le spiracle, le soleil de Yesod avait pénétré jusqu'en cette extrémité étroite de la chambre spirale. Affaibli, sa lumière était renvoyée sur moi par les murs blancs, si bien que je m'éveillai dans un crépuscule doré. Je me levai et m'habillai, me demandant où pouvait bien être Aphéta ; mais elle entra, portant un plateau, au moment où j'enfilais mes bottes. J'étais gêné qu'une aussi grande dame me servit et le lui avouai.

« Les nobles concubines de votre cour ont certainement été attentives à vous servir, autarque.

— Que sont-elles, comparées à vous ? »

Elle haussa les épaules. « Je ne suis pas une grande dame. Ou alors seulement aujourd'hui et seulement pour vous. Notre statut est fonction de notre proximité avec les hiérogrammades, et je n'en suis pas très près. »

Elle posa le plateau et s'assit à côté. Il y avait des petits gâteaux, une carafe d'eau fraîche et des tasses d'un liquide fumant qui ressemblait à du lait mais n'en était pas.

« J'ai de la peine à croire que vous soyez loin des hiérogrammades, gente dame.

— Cela tient simplement à ce que vous vous croyez si important, vous et votre Teur, et à ce que vous imaginez que

tout ce que je dis et tout ce que nous faisons décidera de votre destin. Mais il n'en est rien, absolument rien. Ce que nous ferons maintenant sera sans effet, et vous et votre monde n'ont d'importance pour personne ici. »

J'attendis qu'elle s'expliquât davantage et finalement elle ajouta : « Sauf pour moi », en croquant un morceau de gâteau.

« Merci, madame.

— Et cela, seulement depuis votre arrivée. Bien que je ne puisse que vous détester, vous et votre monde, je dois dire que vous vous en souciez beaucoup.

— Gente dame...

— Je sais, vous avez cru que je vous désirais. Ce n'est que maintenant que je vous aime assez pour pouvoir vous dire que non. Vous êtes un héros, autarque, et les héros sont toujours des monstres qui débarquent porteurs de nouvelles que nous préférerions ignorer. Mais vous êtes un monstre particulièrement monstrueux. Dites-moi, avez-vous étudié les images, pendant que vous parcouriez le hall circulaire qui entoure la Chambre d'Examen ?

— Seulement quelques-unes. J'ai vu la cellule où Aghia avait été enfermée, et j'en ai remarqué une ou deux autres.

— Et comment croyez-vous qu'elles sont parvenues jusqu'ici ? »

Je pris moi-même un gâteau, et une gorgée du liquide chaud. « Je n'en ai aucune idée, madame. J'ai vu tant de merveilles ici que j'ai cessé de m'émerveiller, sauf en ce qui concerne Thécle.

— Mais vous ne pouviez trop m'interroger sur elle, oui, même sur Thécle, la nuit dernière, de peur de ce que je pourrais dire ou faire. Cent fois l'envie de m'interroger vous est venue, cependant.

— M'auriez-vous mieux aimé, gente dame, si je vous avais posé des questions sur un ancien amour alors que je vous tenais dans mes bras ? Votre race est bien étrange, en vérité. Mais étant donné que c'est vous qui en avez parlé, continuez. » Une goutte du breuvage blanc, que j'avais avalé sans prendre garde au goût, coulait le long de la tasse. Je jetai un regard circulaire à la recherche de quelque chose pour l'éponger, mais ne trouvai rien.

— Vos mains tremblent.

— En effet, gente dame. » Je reposai la tasse, qui cliqueta contre le plateau.

« L'aimiez-vous donc tant que cela ?

— Oui, madame. Et je la haïssais aussi. Je suis Thécle et l'homme qui aimait Thécle.

— Alors je ne vous dirai rien d'elle — que pourrais-je vous apprendre ? Peut-être vous parlera-t-elle elle-même après la Présentation.

— Vous voulez dire, si je réussis.

— Votre Thécle vous punirait-elle si vous échouiez ? » me demanda Aphéta. Et une grande joie pénétra en mon cœur. « Mais mangez, reprit-elle, nous devons partir. Je vous ai dit la nuit dernière que nos journées étaient courtes ici, et vous avez déjà dormi pendant la première partie de celle-ci. »

J'engloutis le reste du gâteau et vidai la tasse. « Qu'arrivera-t-il à Teur, si j'échoue ? »

Elle se leva. « Tzadkiel est juste. Teur ne deviendra pas pire que ce qu'elle est actuellement, pas pire que ce qu'elle aurait été si vous n'étiez pas venu.

— Un avenir de glaciation, dis-je. Mais si je réussis, le Nouveau Soleil viendra. » Comme si j'avais bu une drogue avec le liquide blanc, j'avais l'impression de me tenir infiniment loin de moi-même, de m'observer comme un homme peut observer un moucheron, d'entendre ma voix comme un faucon entend les couinements d'une souris des prairies.

Aphéta venait de repousser le rideau. Je la suivis jusque dans la stoa. À travers son arche ouverte scintillait la mer toute fraîche de Yesod, saphir moucheté de blanc. « Oui, dit-elle, et votre Teur sera détruite.

— Madame...

— Il suffit. Venez avec moi.

— Purn avait raison, alors. Il voulait me tuer, et j'aurais dû le laisser faire. » L'avenue que nous empruntâmes était plus en pente que celle que nous avions descendue la nuit précédente et montait directement jusqu'à la Cour de Justice, qui nous surplombait comme un nuage.

« Ce n'est pas vous qui l'en avez empêché, remarqua Aphéta.

— Un peu auparavant, sur le vaisseau, madame. C'est donc lui, hier soir, dans l'obscurité. Quelqu'un d'autre l'a arrêté, sans quoi je serais mort. J'étais incapable de me libérer moi-même.

— Tzadkiel », dit-elle.

Mes jambes avaient beau être plus longues que les siennes, je devais presser le pas pour rester à sa hauteur. « Vous avez dit qu'il n'était pas là, madame.

— Non. Simplement qu'il n'occupait pas son Siège de Justice, hier. Regardez donc autour de vous, autarque. » Elle s'arrêta, et je l'imitai. « N'est-ce pas une belle ville ?

— La plus belle que j'aie jamais vue, gente dame. Sans aucun doute cent fois plus belle que la plus belle ville de Teur.

— Ne l'oubliez pas ; il se peut que vous ne la revoyiez pas. Votre monde pourrait être aussi beau que celui-ci, si seulement vous le vouliez tous. »

Nous continuâmes de monter jusqu'à l'entrée de la Cour de Justice. Je m'étais imaginé obligé de fendre la foule, comme lors de nos procès publics, mais le silence du matin régnait sur le sommet de la colline.

Aphéta se tourna de nouveau et m'indiqua la mer. « Regardez, dit-elle à nouveau. Apercevez-vous les îles ? »

Je les vis. Elles étaient éparpillées – à l'infini, aurait-on dit – jusqu'à l'horizon, telles que je les avais déjà contemplées depuis le vaisseau.

« Savez-vous ce qu'est une galaxie, autarque ? Ce tourbillon d'étoiles innombrables, éloignées les unes des autres ? »

J'acquiesçai.

« Cette île sur laquelle vous vous tenez juge les mondes de votre galaxie. Chaque île que vous voyez en juge une autre. J'espère que de savoir cela vous aidera, car c'est tout ce que je peux faire pour vous. Si vous ne me revoyez pas, n'oubliez pas que moi je vous verrai. »

## CHAPITRE XXI

### Tzadkiel

On avait installé la veille les marins de face, dans la Salle d'Examen. La première chose que je remarquai en y pénétrant pour la deuxième fois fut leur absence à ces places. Ceux qui les occupaient étaient emmitouflés dans une chape de ténèbres qui semblait émaner d'eux, tandis que les marins se tenaient près de l'entrée et sur les bords de la salle.

Mon regard quitta les silhouettes sombres et suivit l'allée qui conduisait au Siège de Justice de Tzadkiel, et je vis Zak. Il était assis sur le trône. De chaque côté de lui, se déployait devant les murs de pierre blanche ce qui me parut être des tapisseries tissées dans les fils les plus fins, et ornées de motifs d'yeux aux couleurs resplendissantes. Ce n'est que lorsqu'elles bougèrent que je me rendis compte qu'il s'agissait de ses ailes.

Aphéta m'avait laissé au pied des marches et depuis lors j'avançai sans escorte. Comme je m'étais immobilisé, ne pouvant détacher mes yeux de Zak, deux marins vinrent me prendre chacun par un bras pour me conduire à lui.

Ils me laissèrent, et je restai au pied du trône, la tête baissée. Aucun discours du vieil autarque ne vint couler spontanément de ma bouche, cette fois ; mon esprit n'était que confusion. À la fin j'arrivai à balbutier : « Zak, je suis venu plaider la cause de Teur.

— Je sais, répondit-il. Sois le bienvenu. » Il avait une voix profonde et claire aux sonorités qui allaient s'épanouissant comme une trompe entendue au loin ; ce qui me rappela une certaine histoire insensée de Gabriel, qui portait la trompe de

guerre céleste en travers du dos, suspendu à un arc-en-ciel. Ce qui me rappela à son tour le livre de Thécle, dans lequel je l'avais lue ; et finalement le grand volume de cuir irisé que m'avait montré le vieil autarque lorsque je lui avais demandé le chemin du jardin le jour où, ayant entendu parler de moi, il avait supposé que j'étais arrivé pour le remplacer et qu'il allait immédiatement partir plaider pour Teur.

Je sus alors que j'avais vu Tzadkiel avant d'aider Sidero et les autres à s'en emparer en tant que Zak, et que la forme masculine que je voyais n'était pas plus vraie (mais pas moins non plus) que la femme ailée dont le regard m'avait alors frappé de stupeur, et que ni l'une ni l'autre de ces formes n'était plus vraie, ou moins, que la forme animale qui m'avait sauvé la vie lorsque Purn avait essayé de me tuer à l'extérieur de sa cage.

Et je m'écriai : « S'gneur – Zak – Tzadkiel, puissant hiérogrammate – je ne comprends pas.

— Veux-tu dire par là que tu ne me comprends pas ? Et pourquoi le devrais-tu ? Je ne me comprends pas moi-même, Sévérian, et je ne te comprends pas. Cependant je suis comme je suis, ta propre race m'ayant créé ainsi avant l'apocatastase. Ne t'a-t-on pas dit qu'ils nous avaient formés à leur image ? »

J'essayai de parler, mais en fus incapable. Finalement, j'acquiesçai.

« La forme que tu as maintenant fut leur première, la forme qu'ils possédaient lorsqu'ils venaient de jaillir de l'animalité. Toutes les races se transforment, sous l'effet du temps. En as-tu conscience ? »

Je me souvins des hommes-singes de la mine et répondis : « Pas toujours en mieux.

— En effet. Mais les hiéros ont maîtrisé leur propre évolution, ainsi que la nôtre afin que nous puissions les suivre.

— S'gneur...

— Demande. Ton procès final ne va pas tarder à commencer et il ne peut pas être juste. Toutes les réparations que nous pourrons faire, nous les ferons. Maintenant ou plus tard. »

À ces mots, mon cœur se pétrifia ; derrière moi, tous ceux qui étaient installés sur les bancs murmurèrent, et leurs voix

étaient comme les branches qui soupirent dans la forêt alors que je ne savais qui ils étaient.

Quand je pus de nouveau parler, je dis : « C'est une question ridicule, S'gneur. Mais j'ai entendu autrefois deux histoires de changeurs de forme et dans l'une d'elles un ange – et je crois que vous en êtes vous-même un – s'ouvrait la poitrine et donnait le pouvoir qu'il avait de se transformer à une oie de basse-cour. L'oie l'utilisa aussitôt pour se transformer pour toujours en une oie sauvage au vol rapide. La nuit dernière la dame Aphéta m'a déclaré que je ne serais peut-être pas toujours boiteux. Est-ce que cet homme, ce Mélito, S'gneur, avait pour instruction de me raconter cette histoire ? »

Un petit sourire vint jouer aux commissures des lèvres de Tzadkiel, me rappelant ceux que m'adressait Zak. « Qui pourrait le dire ? Pas moi, en tout cas. Tu dois comprendre que lorsqu'une vérité est connue, comme tant l'ont su pendant tant de millénaires, elle se répand partout et se transforme, empruntant de multiples aspects. Mais si tu me demandes de te transmettre mes talents, je ne le peux. Si nous pouvions les distribuer à volonté, nous les donnerions à nos propres enfants. Tu les as rencontrés, et ils sont toujours emprisonnés dans la forme qui est la tienne actuellement. As-tu une autre question avant que nous procédions ?

— Oui, S'gneur. Des milliers, en fait. Mais s'il ne m'en est permis plus qu'une, pour quelles raisons êtes-vous arrivé à bord du vaisseau comme vous l'avez fait ?

— Parce que je souhaitais te connaître. Quand tu étais jeune garçon sur ton propre monde, n'as-tu jamais ployé le genou devant le Conciliateur ?

— Le jour de la Sainte-Catherine, S'gneur.

— Et croyais-tu en lui ? Y croyais-tu de tout ton être ?

— Non, S'gneur. » J'avais l'impression d'être sur le point de subir une punition pour mon impiété et aujourd'hui encore je ne sais ce qu'il en était.

— Supposons que ta foi était sincère. N'as-tu pas connu quelqu'un de ton âge dont c'était le cas ?

— Les acolytes, S'gneur. C'était du moins ce qui se disait parmi nous, les apprentis des bourreaux.

— N'auraient-ils pas souhaité l'accompagner, s'ils l'avaient pu ? Se tenir à ses côtés au moment du danger ? Ou s'occuper de lui, peut-être, s'il était tombé malade ? Je fus moi-même un tel acolyte, dans une création maintenant disparue. Dans celle-là aussi existaient un Conciliateur et un Nouveau Soleil, même si ce n'étaient pas les termes que nous utilisions.

« Mais nous devons maintenant parler de quelque chose d'autre, sans plus tarder. J'ai de nombreux devoirs, dont certains sont plus exigeants que celui-ci. Permet-moi de te dire sans ambages que nous t'avons mystifié, Sévérian. Tu es venu subir notre examen, et ainsi t'en avons-nous parlé ; nous t'avons même déclaré que ce bâtiment est notre Cour de Justice. Tout cela est faux. »

Je ne pus qu'écarquiller les yeux.

« Ou bien, si tu préfères que je te présente autrement les choses, tu as déjà subi ton épreuve, qui était un examen de l'avenir que tu créeras. Tu es le Nouveau Soleil. Tu seras renvoyé sur ton monde, Teur, et la Fontaine Blanche t'accompagnera. Les affres de l'agonie de ce monde seront offrande à l'Incréé. Et elles seront indescriptibles – des continents s'effondreront, comme il a été dit. Bien des splendeurs périront, et avec elles la plupart de ceux de ta race ; mais son foyer connaîtra une nouvelle naissance. »

S'il m'est possible, comme je le fais, de rapporter les mots qu'il a employés, je suis incapable de rendre la force et la conviction qu'il y mettait. Ses pensées semblaient rouler comme le tonnerre, soulever dans l'esprit des images plus réelles que toute réalité, si bien que tandis qu'il parlait, je voyais s'enfoncer les continents, j'entendais s'effondrer les grands bâtiments et je sentais souffler les âpres vents marins de Teur.

Un murmure de colère s'éleva derrière moi.

« S'gneur, dis-je, je me souviens de l'examen de mon prédécesseur. » J'avais l'impression d'être de nouveau le plus jeune des apprentis.

Tzadkiel acquiesça. « Il était indispensable que tu te le rappelles ; c'est pour cette raison qu'il a subi l'examen.

— Et qu'il a été privé de sa virilité ? » Le vieil autarque frissonna en moi, et je sentis mes propres mains trembler.

« Oui. Sans quoi, un enfant se serait dressé entre toi et le trône, et Teur, ton monde, aurait définitivement péri. L'autre solution était la mort de l'enfant. Cela aurait-il été mieux ? »

Je ne pouvais parler, mais ses yeux sombres paraissaient percer chacun des cœurs qui battaient en moi ; finalement je secouai la tête.

« Je dois maintenant partir. Mon fils veillera à ce que l'on te ramène à Briah et Teur, qui sera détruite selon ton ordre. »

Son regard me quitta, et je le suivis le long de l'allée derrière moi, où je vis l'homme qui avait assuré notre transfert depuis le vaisseau. Les marins se levaient et tiraient leur couteau, mais c'est à peine si je les remarquai. Les places centrales qui avaient été les leurs la veille étaient maintenant occupées par d'autres, que l'ombre ne brouillait plus. De la sueur jaillit de mon front comme en avait jailli du sang la première fois que j'avais vu Tzadkiel, et je me retournai pour lui crier quelque chose.

Il avait disparu.

Mauvaise jambe ou non, je courus, et claudiquai aussi vite que je le pus autour du Siège de Justice, à la recherche de l'escalier par lequel j'étais sorti encore la veille. Je crois honnête d'avouer que je ne fuyais pas tant les marins que les visages des autres que je venais de voir dans la salle.

Quoi qu'il en soit, l'escalier avait également disparu ; à sa place, je ne trouvai qu'un dallage lisse de pierres, dont l'une, sans doute, devait s'ouvrir par quelque mécanisme secret.

Mais c'est un autre de ces mécanismes qui joua. Rapidement mais en douceur, le trône de Tzadkiel se mit à s'enfoncer, comme s'enfonce dans les mers australes qu'étouffent les glaces une baleine venue se chauffer au soleil. À un moment donné, le siège monumental en pierre se dressait entre moi et la plus grande partie de la Salle de Justice, aussi solide qu'un mur ; l'instant suivant le sol se refermait sur lui, tandis qu'une bataille fantastique se déroulait sous mes yeux.

Le hiérarque que Tzadkiel avait désigné comme son fils gisait étendu dans l'allée. Par-dessus son corps bondissaient les marins, le poignard à la main, brillant ou déjà ensanglé. Contre eux se dressaient une douzaine de personnes qui paraissaient de prime abord aussi faibles que des enfants – et je

vis en effet au moins un enfant dans leur groupe – mais qui résistaient comme des héros et qui, s'ils étaient sans armes, se battaient avec leurs mains nues. Comme elles me tournaient le dos, je voulus me faire croire que je ne les connaissais pas, mais je savais que je me mentais.

Avec un rugissement dont l'écho se répercuta sur les murs, l'alzabo jaillit du cercle des défenseurs. Les marins reculèrent en désordre et l'instant suivant, la bête en broyait un dans ses mâchoires. Je vis Aghia brandir son épée empoisonnée, Agilus aussi, qui faisait tournoyer son averne pourpre comme une massue, et Baldanders, sans arme jusqu'au moment où il s'empara d'un marin-femme comme d'une bûche pour en abattre un autre avec.

Et Dorcas, Morwenna, Cyriaca, Casdoe. Thécle était déjà à terre, un apprenti en haillons étanchant le sang qui coulait de sa gorge. Guasacht et Erblon maniaient leur spathæ comme s'ils se battaient à cheval. Darai faisait des moulinets avec un sabre affilé dans chaque main. Une fois de plus enchaînée, Pia étrangla un marin avec sa chaîne.

Je me précipitai, passai devant Merryn et me retrouvai entre Gunnie et le Dr Talos, dont la lame scintillante abattit un homme à mes pieds. Un marin furieux me chargea et (je jure que c'est vrai) je le vis arriver avec joie ; je le saisis au poignet, lui cassai le bras et lui arrachai son arme en un seul mouvement. Je n'eus pas le temps de me poser d'autres questions – Gunnie venait de lui transpercer le cou.

On aurait dit qu'il avait suffi que je me jette dans la mêlée pour que cessât la bataille. Quelques marins s'enfuirent en courant de la salle ; vingt à trente corps gisaient sur le sol ou les bancs. La plupart des femmes étaient mortes, mais je vis cependant l'une des femmes-chattes lécher le sang de ses doigts réduits à des moignons. Le vieux Winnoc se pencha péniblement sur l'un des cimenterres qu'utilisaient les esclaves des Pèlerines. Le Dr Talos déchira la robe d'un homme mort pour essuyer la lame de sa canne-épée, et je vis que ce mort était maître Cendre.

« Qui sont-ils ? » demanda Gunnie.

Je secouai la tête, avec l'impression que je les connaissais moi-même à peine. Le Dr Talos lui prit la main, qu'il effleura de ses lèvres. « Permettez-moi. Mon nom est Talos, médecin, auteur dramatique et imprésario. Je suis... »

Je n'écoutais plus. Triskélé venait de bondir sur moi, babines ensanglantées, la joie lui faisant trémousser l'arrière-train. Maître Malrubius, resplendissant dans la cape bordée de fourrure de la Guilde, le suivait. Quand je vis maître Malrubius, je compris, et lui, qui me vit, sut que j'avais compris.

D'un seul coup, lui et les autres, Triskélé, le Dr Talos, le cadavre de maître Cendre, Dorcas et le reste, s'évanouirent, transformés en paillettes argentées de néant, tout comme maître Malrubius avait déjà disparu sur la plage, la nuit où il m'avait sauvé des jungles mortelles du Nord. Gunnie et moi nous nous retrouvâmes tout seuls avec les corps des marins.

Tous n'étaient pas morts. L'un d'eux bougea et grogna. Nous tentâmes de penser la plaie qu'il avait à la poitrine (faite à mon avis par la lame étroite du docteur) à l'aide de vêtements déchirés sur les morts, en dépit du sang qui venait gargouiller à sa bouche. Au bout d'un moment, les hiérarques arrivèrent avec médicaments et pansements convenables, et l'emportèrent.

La dame Aphéta, venue avec eux, demeura avec nous lorsqu'ils repartirent.

« Vous aviez dit que nous ne nous reverrions pas, lui rappelai-je.

— Que nous ne nous reverrions peut-être pas, me corrigea-t-elle. Si les choses s'étaient passées autrement ici, c'est ce qui serait arrivé. »

Dans le silence de cette salle de la mort, sa voix était à peine un murmure.

## CHAPITRE XXII

### Descente

« Vous devez avoir envie de me poser bien des questions, souffla Aphéta. Allons sous le portique, et je répondrai à toutes. »

Je secouai la tête, car j'entendais la musique aquatique de la pluie par l'entrée grande ouverte.

Gunnie me toucha au bras. « Est-ce que quelqu'un nous espionne ?

— Non, lui répondit Aphéta. Mais sortons. Ce sera plus agréable, et il ne nous reste que peu de temps à tous les trois, maintenant.

— Je vous comprends tout à fait bien, dis-je. Je resterai ici. Peut-être l'un de ces nombreux morts va-t-il se mettre à gémir. Comme voix, cela vous conviendrait parfaitement. »

Elle acquiesça. « En effet. »

Je m'étais assis à l'endroit même où Tzadkiel s'était accroupi le premier jour et elle s'installa à côté de moi, sans doute pour que je puisse mieux l'entendre.

L'instant suivant, Gunnie s'asseyait à son tour après avoir essuyé la lame de sa dague sur sa cuisse et l'avoir remise dans son fourreau. « Je suis désolée, dit-elle.

— Désolée pour quoi ? Parce que tu as combattu pour moi ? Je ne te critique pas.

— Désolée que les autres ne l'aient pas fait, et qu'il ait fallu que ce soient les revenants qui te défendent contre nous. Nous tous, sauf moi. Où étaient-ils ? As-tu sifflé pour les faire venir ?

— Non, dis-je.

— Oui, fit Aphéta.

— C'étaient des gens que je connaissais, c'est tout. Il y avait parmi eux des femmes que j'ai aimées. Beaucoup sont morts : Thécle, Agilus, Casdoe... peut-être sont-ils tous morts à l'heure actuelle, tous des fantômes, même si je ne le sais pas.

— Ils ne sont pas encore nés, me corrigea Aphéta. Vous savez certainement que le temps s'écoule à l'envers lorsque le vaisseau atteint une certaine vitesse. Ils ne sont pas encore nés comme vous. »

Elle se tourna vers Gunnie. « J'ai dit qu'il les avait appelés parce que c'est de son esprit que nous les avons tirés, en cherchant ceux qui le haïssaient, ou du moins qui auraient eu des raisons de le haïr. Le géant que vous avez vu aurait pu devenir le maître de l'empire, si Sévérian ne l'avait pas vaincu. La femme blonde ne pouvait pas lui pardonner de l'avoir ramenée d'entre les morts.

— Je ne peux vous empêcher d'expliquer tout cela, dis-je, mais mieux vaudrait le faire ailleurs. Ou bien laissez-moi aller là où je ne serai pas obligé de l'entendre.

— Cela ne vous a donné aucune joie ? demanda Aphéta.

— Quoi ? De les revoir tous, contraints par ruse à me défendre ? Non. Pourquoi en éprouverais-je ?

— Parce qu'ils n'ont pas été contraints par la ruse, pas plus que ne l'était maître Malrubius chaque fois que vous l'avez vu après sa mort. Nous les avons trouvés au fond de vos souvenirs et les avons laissés maîtres de juger. Tout le monde dans cette salle, excepté vous, a vu les mêmes choses. Ne trouvez-vous pas étrange que je puisse à peine vous parler ici ? »

Je me tournai pour la regarder, avec l'impression que je m'étais tenu au loin et que je revenais l'écouter depuis qu'elle avait changé de sujet.

« Toutes nos pièces bruissent en permanence du murmure de l'eau et des soupirs de la brise. Celle-ci a été construite pour vous et ceux de votre espèce. »

Gunnie intervint. « Avant votre entrée, il – Zak – nous a montré que Teur avait deux avenirs. Elle pouvait mourir et renaître. Ou bien elle pouvait continuer à survivre longtemps avant de mourir pour toujours.

— Je sais cela depuis que je suis enfant. »

Elle hocha la tête et je crus un instant discerner en elle la fillette qu'elle avait été à la place de la femme qu'elle était devenue. « Mais nous ne le savons pas. Ou plutôt ne le savions pas. » Son regard quitta mon visage et parcourut les cadavres amoncelés. « C'est dans la religion, mais les marins n'y font pas beaucoup attention. »

Ne sachant pas trop quoi répondre, je dis : « Je suppose que c'est cela.

— Ma mère, si. Et c'était comme si elle était folle, quelque part dans un recoin de son esprit. Tu vois ce que je veux dire ? Et je crois que c'était tout. »

Je me tournai vers Aphéta et commençai : « Ce que je voudrais savoir... »

Mais Gunnie me prit par l'épaule, de sa main trop grande et trop forte pour une femme, et me fit revenir vers elle. « Nous pensions qu'il y en aurait pour très longtemps, que ce serait pour bien après notre mort. »

Aphéta murmura : « Quand vous vous êtes engagé sur ce vaisseau, vous avez navigué du Début à la Fin. Tous les marins savent cela.

— Nous n'y pensions pas. Pas jusqu'à ce que vous nous y fassiez penser. Il nous l'a fait comprendre. Zak.

— Et tu savais que c'était Zak ? » demandai-je.

Gunnie acquiesça. « J'étais avec lui quand ils l'ont pris. Je ne pense pas que je l'aurais su, autrement. Ou peut-être que si. Il avait beaucoup changé, si bien que je savais déjà qu'il n'était pas ce que nous avions tout d'abord pensé. Il est... je ne sais pas. »

Toujours dans un murmure, Aphéta reprit : « Puis-je vous le dire ? C'est un reflet, une imitation de ce que vous serez.

— Vous voulez dire si le Nouveau Soleil arrive ? demandai-je.

— Non. Ce que je veux dire, c'est qu'il viendra. Que votre procès est terminé. Cela fait tellement longtemps que la pensée qu'il va avoir lieu vous obsède, je le sais, que vous devez trouver difficile de vous dire que c'est terminé, réellement terminé. Vous avez réussi. Vous avez sauvé votre avenir.

— Vous aussi, vous avez réussi », dis-je.

Aphéta acquiesça. « Vous comprenez cela, maintenant.

— Pas moi, avoua Gunnie. De quoi parlez-vous ?

— Ne vois-tu pas ? Les hiérarques et leurs hiérodules – et aussi les hiérogrammades – ont essayé de nous laisser devenir ce que nous étions. Ce que nous pouvons être. N'est-ce pas exact, madame ? Telle est leur justice, toute leur raison d'exister. Ils nous font passer par les douleurs d'enfantement par lesquelles nous les avons fait passer. Et... » Je ne pus compléter ma pensée. Les mots étaient devenus comme du fer sur mes lèvres.

« À votre tour, enchaîna Aphéta, vous nous ferez passer par ce que vous avez accompli. Je crois que vous comprenez. Mais vous (elle regarda Gunnie), non. Votre race et la nôtre ne sont peut-être simplement que les mécanismes de reproduction l'une de l'autre. Vous qui êtes une femme, vous dites que vous produisez un ovule afin qu'il y ait un jour une autre femme. Mais votre ovule dirait qu'il produit cette femme pour qu'il y ait un jour un autre ovule. Nous avons désiré que réussisse le Nouveau Soleil aussi farouchement que lui-même le désirait. Avec plus d'urgence, pour tout dire. En sauvant votre race, il sauve la nôtre ; comme nous avons sauvé la nôtre de l'avenir en sauvant le vôtre. »

Aphéta se tourna vers moi. « Je vous ai dit que vous apportiez des nouvelles inquiétantes. Ces nouvelles étaient que nous pourrions effectivement perdre la partie dont vous et nous parlions.

— J'ai trois questions, madame. Permettez-moi de vous les poser et nous partirons, si vous le permettez. »

Elle acquiesça.

« Comment se fait-il que Tzadkiel ait pu dire que mon procès était terminé, puisqu'il a fallu que les aquastors se battent et meurent pour moi ?

— Les aquastors ne sont pas morts, me rappela Aphéta. Ils vivent en vous. Quant à Tzadkiel, il a parlé ainsi parce que c'était vrai. Il avait procédé à l'examen de l'avenir et trouvé que vous aviez de fortes chances de ramener un soleil nouveau sur Teur, et donc de sauver cette branche de votre race afin qu'elle puisse produire la nôtre dans votre univers briahtique. Tel était

le point clé de l'examen ; il avait été déterminé, avec un résultat favorable pour vous. »

Gunnie nous regardait tour à tour, Aphéta et moi ; elle paraissait sur le point de parler, mais ne dit rien.

« Ma deuxième question. Tzadkiel a également déclaré que mon procès ne pouvait pas être juste, et qu'il offrirait ce qu'il pourrait en matière de réparation. Vous avez dit qu'il ne mentait pas. Mon procès était-il différent de mon examen ? En quoi était-il injuste ? »

La voix d'Aphéta s'était presque réduite à un soupir. « Il est facile à ceux qui n'ont pas besoin de juger, ou qui en jugeant, n'ont pas à lutter pour faire éclater la justice, de se plaindre de l'iniquité et de parler d'impartialité. Lorsque l'on doit réellement juger, comme le fait Tzadkiel, on s'aperçoit que l'on ne peut être juste envers quelqu'un sans être injuste envers quelqu'un d'autre. Par égard pour tous ceux de Teur qui mourront, et en particulier les gens pauvres et ignorants qui ne comprendront jamais pour quelles raisons ils meurent, Tzadkiel a donc convoqué leurs représentants...

— Nous, vous voulez dire ! s'exclama Gunnie.

— Oui, vous, les matelots, et il vous a donné, autarque, ceux qui avaient des motifs de vous détester comme défenseurs. C'était juste pour les marins, pas pour vous.

— Il m'est déjà arrivé de mériter une punition et de ne pas la recevoir », observai-je.

Aphéta hocha la tête. « C'est pour cette raison que certaines des scènes que vous avez vues, ou du moins que vous auriez pu voir si vous en aviez pris la peine, ont été introduites dans les fenêtres du corridor qui entoure cette salle. Certaines vous rappelaient vos devoirs. D'autres avaient pour but de vous rappeler qu'il vous était arrivé d'être l'exécuteur de la justice la plus rigoureuse. Comprenez-vous maintenant pourquoi elles ont été choisies ?

— Un bourreau, pour sauver le monde ? Oui.

— Arrêtez de vous prendre la tête dans les mains. Il suffit que vous et cette pauvre femme puissiez à peine m'entendre. Laissez-moi au moins vous entendre. Vous avez posé vos trois questions. En auriez-vous d'autres ?

— Beaucoup. J'ai vu Dana. Guasacht et Erblon, aussi. Avaient-ils des raisons de me haïr ?

— Je l'ignore, souffla Aphéta. Vous devez le demander à Tzadkiel, ou à ceux qui l'assistaient. Ou vous le demander.

— Je suppose qu'ils en avaient. J'aurais fait muter Erblon, si j'avais pu. En tant qu'autarque, j'aurais pu donner une promotion à Guasacht, mais je n'ai rien fait ; et je n'ai jamais essayé de retrouver Daria après la bataille. Il y avait tellement d'autres choses – et d'autres choses importantes – à accomplir. Je comprends pourquoi vous m'avez traité de monstre.

— Mais tu n'es pas un monstre ! s'exclama Gunnie. C'est elle, au contraire ! »

Je haussai les épaules. « Cependant, tous ont combattu pour Teur, et Gunnie aussi. Cela, c'était merveilleux.

— Pas pour la Teur que vous avez connue, corrigea Aphéta. Pour une nouvelle Teur que beaucoup ne verront jamais ; sauf à travers votre regard et celui des autres qui la leur rappelleront. Avez-vous d'autres questions ?

— Moi j'en ai une, dit Gunnie. Où sont les autres marins ? Ceux qui se sont enfuis et ont sauvé leur vie ? »

Je sentis qu'elle avait honte pour eux. « Leur fuite a également sauvé la nôtre, dis-je.

— Ils seront ramenés au vaisseau.

— Et Sévérian et moi ?

— Ils vont essayer de nous tuer lors du voyage de retour, Gunnie, répondis-je à la place d'Aphéta. Ou peut-être pas. S'ils tentent quelque chose, il faudra faire face. »

Aphéta secoua la tête. « Vous retournerez au vaisseau, certes, mais par un autre moyen. Croyez-moi, le problème ne se posera pas. »

Des hiérarques en robe noire descendirent l'allée, équipés de civières, et se mirent à rassembler les morts. « Ils seront enterrés dans les fondations de ce bâtiment, murmura Aphéta. Avez-vous posé votre dernière question, autarque ?

— Presque. Regardez ici. Un de ces corps est celui de quelqu'un de votre propre race, un fils de Tzadkiel.

— Il reposera ici aussi, en compagnie de ceux qui sont tombés avec lui.

— Mais cela était-il voulu ? Son père l'a-t-il voulu ?

— Qu'il meure ? Non. Mais qu'il risque la mort, oui. Quel droit aurions-nous de risquer votre vie et celle de tant d'autres si nous ne courions nous-mêmes aucun risque ? Tzadkiel a risqué la mort sur le vaisseau, et Venant ici.

— Il savait ce qui allait arriver ?

— Qui ? Tzadkiel ou Venant ? Venant ne le savait certainement pas ; il savait cependant ce qui pourrait arriver, et il a agi pour sauver notre race comme d'autres ont agi pour sauver la leur. Pour Tzadkiel, je ne peux parler.

— Vous m'avez dit que chaque île juge une galaxie. Sommes-nous — je veux dire Teur — importants pour vous, en fin de compte ? »

Aphéta se leva et lissa sa robe blanche. Sa chevelure flottante, qui m'avait paru si mystérieuse la première fois que je l'avais vue, m'était devenue familière ; j'eus la certitude que cette auréole sombre devait être représentée quelque part dans la galerie illimitée du vieux Roudesind, sans cependant arriver à évoquer le bon tableau. Elle dit : « Nous avons veillé en compagnie des morts. On les emporte maintenant, et il est temps pour nous de partir aussi. Il est possible qu'après la renaissance de l'ancienne Teur, réapparaissent les hiéros. Je crois qu'il en sera ainsi. Mais je ne suis qu'une femme, et d'un rang peu élevé. J'ai dit ce que je viens de dire pour que vous ne mouriez pas désespérés. »

Gunnie voulut ajouter quelque chose, mais Aphéta la fit taire d'un geste et ajouta : « Suivez-moi, maintenant. »

Ce que nous fîmes, mais elle n'eut que deux pas à faire pour se trouver à l'endroit où se dressait le Siège de Justice de Tzadkiel. « Prenez-lui la main, Sévérien », me dit-elle, pendant qu'elle-même prenait la mienne et celle, libre, de Gunnie.

La pierre sur laquelle nous nous tenions s'enfonça en nous entraînant. L'instant suivant, le sol de la Salle de Justice se refermait au-dessus de nos têtes. Nous descendîmes (telle fut du moins notre impression) dans une vaste fosse que remplissait une lumière jaune et dure, une fosse mille fois plus grande que notre carré de pierre. Ses parois étaient de puissants mécanismes de métal, verts ou argentés, devant lesquels des

hommes et des femmes filaient ou volaient sur place comme autant de mouches, et qu'escaladaient, comme des fourmis, des scarabées titaniques, bleu et or.

## CHAPITRE XXIII

### Le vaisseau

Je fus incapable de parler pendant notre chute. Je m'agrippai à la main de Gunnie et à celle d'Aphéta, non par crainte qu'elles ne se perdent, mais que moi je ne me perde ; et je n'avais rien d'autre présent à l'esprit.

Finalement nous ralentîmes, ou plutôt notre vitesse parut se stabiliser. Je me souvins de mes bonds au milieu des gréements, car il me semblait qu'ici n'avait plus cours le vorace appétit de la matière pour la matière. Je vis ma propre expression de soulagement sur le visage de Gunnie lorsqu'elle se tourna vers Aphéta pour lui demander où nous nous trouvions.

« Dans notre monde – notre vaisseau, s'il vous plaît davantage de l'appeler ainsi, si ce n'est qu'il n'a pas besoin de voiles et ne fait que décrire des cercles autour du soleil. »

Une porte s'était ouverte dans la paroi du puits, et alors que persistait l'impression de chute, nous ne laissâmes pas cette porte derrière nous. Aphéta nous y conduisit, nous faisant pénétrer dans un corridor sombre et étroit que je bénis lorsque j'en sentis le sol ferme sous mes pieds. Gunnie réussit à remarquer : « Sur notre vaisseau, nous n'avons pas d'eau sur le pont.

— Où la conservez-vous ? » demanda Aphéta d'un air absent. Ce n'est que lorsque je pris conscience que sa voix était devenue beaucoup plus forte ici que je me rendis compte du bruit qui régnait ; un bourdonnement d'essaim d'abeilles (comme je me souvenais bien de leur rumeur) ! accompagné de claquements et de crépitements lointains, comme si des destriers galopaient sur

un pont de planches, tandis que d'invisibles sauterelles stridulaient dans des arbres qui ne risquaient pourtant pas de pousser dans un tel endroit.

« À l'intérieur, répondit Gunnie. Dans des réservoirs.

— Ce doit être terrible d'aller à la surface d'un tel monde. Alors qu'ici, c'est quelque chose que l'on attend avec impatience. »

Une femme qui ressemblait beaucoup à Aphéta avançait à grands pas vers nous. Elle se déplaçait bien plus vite que ce que sa marche aurait dû autoriser, et elle nous dépassa en un clin d'œil. Je me tournai pour la regarder s'éloigner, me souvenant soudain de la manière dont l'homme vert s'était évanoui dans les Corridors du Temps. Lorsque je l'eus perdue de vue, je dis : « Vous venez rarement à la surface, n'est-ce pas ? J'aurais dû m'en douter ; vous êtes tous si pâles.

— Pour nous c'est une récompense, lorsque nous avons travaillé beaucoup et dur. Sur Teur, les femmes qui me ressemblent ne travaillent pas du tout – c'est du moins ce que j'ai entendu dire.

— Certaines travaillent », remarqua Gunnie.

Le corridor se divisa une première fois, puis une deuxième. Nous aussi avancions à grande vitesse, et j'avais l'impression de suivre un itinéraire incurvé dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, et descendant. Aphéta m'avait dit combien les siens aimait les formes spiralées ; peut-être les formes hélicoïdales leur plaisaient-elles aussi.

De même qu'une vague se soulève brusquement devant la proue d'une caraque secouée par la tempête, une porte à double battant, couleur argent terni, se présenta devant nous. Nous fîmes halte d'une façon qui donnait l'impression que nous n'avions fait que marcher. Aphéta eut un geste vers la porte, qui gémit comme des clients mais sur les battants de laquelle je dus aider Aphéta à peser pour qu'elle s'ouvrit.

Gunnie leva les yeux vers le linteau et récita, comme si elle y lisait les mots : « *Aucun espoir pour ceux qui entrent ici.* »

— Non, non, murmura Aphéta. Tous les espoirs. »

Nous avions laissé loin derrière nous la vaste rumeur bruissante.

« Est-ce ici que l'on va m'enseigner comment ramener le Nouveau Soleil ?

— Vous n'aurez pas besoin d'être enseigné. Vous êtes gros de ce savoir, et il s'épanouira dès que vous vous approcherez suffisamment de la Fontaine Blanche pour en avoir conscience. »

J'aurais ri de la métaphore qu'elle venait d'employer si le vide absolu de la salle dans laquelle nous venions d'entrer n'avait eu pour effet de m'en ôter toute envie. Elle était plus vaste que la Salle d'Examen, avec des parois d'argent qui s'élevaient jusqu'à une grande arche dessinée selon la courbe que suit une pierre lancée en l'air ; mais il n'y avait rien dedans, strictement rien, à part notre groupe qui se tenait à l'entrée.

Gunnie répéta : « Aucun espoir », et je compris qu'elle avait été trop effrayée pour faire attention à Aphéta ou à moi. Je passai un bras autour de ses épaules (geste qui paraissait étrange vis-à-vis d'une femme dont la taille et la carrure étaient comparables aux miennes) et tentai de la réconforter, sans pouvoir m'empêcher de penser pendant ce temps qu'il fallait qu'elle soit bien naïve pour accepter de l'être, tant il était manifeste que je ne pouvais rien faire de plus qu'elle ici.

Gunnie reprit : « Il y avait autrefois un marin, parmi nous, qui avait l'habitude de dire cela. Elle espérait toujours retourner chez elle, mais nous n'avons jamais accosté son monde dans son temps, et au bout d'un moment elle est morte. »

Je demandai à Aphéta comment je pouvais être porteur d'un tel savoir sans en avoir conscience.

« Tzadkiel vous l'a communiqué pendant votre sommeil, répondit-elle.

— Vous voulez dire qu'il est venu dans votre chambre, la nuit dernière ? » J'avais parlé avant de me rendre compte que j'allais faire de la peine à Gunnie. Je sentis ses muscles se raidir, et elle rejeta mon bras d'un coup d'épaule.

« Non, dit Aphéta. Sur le vaisseau, je crois. Je ne saurais préciser à quel moment. »

Je me souvins comment Zak s'était incliné sur moi dans ce coin caché que Gunnie avait trouvé pour nous – Tzadkiel

devenu le sauvage que nous, ses paradigmes, avions été autrefois.

« Venez, maintenant », nous soufflait Aphéta. Elle nous précéda. Je m'étais trompé en pensant qu'il n'y avait rien dans la salle ; on y voyait une vaste zone de noir sur le sol. Des éclats du revêtement argenté du plafond étaient tombés dessus, où on les distinguait plus qu'ailleurs.

« Vous possédez bien, tous les deux, ces colliers que portent tous les marins ? »

Un peu étonné, je tâtai le mien dans ma poche, imité par Gunnie.

« Mettez-les. Sinon vous ne tarderez pas à manquer d'air. »

Ce n'est qu'alors que je compris ce qu'étaient les points qui scintillaient dans la tache obscure. Je sortis mon collier, non sans me demander, il faut l'avouer, si chacun de ses prismes enchaînés fonctionnait encore. Je le mis et m'avançai pour regarder. Mon manteau d'air me suivit, si bien que je ne sentais aucun vent ; mais je vis les cheveux de Gunnie agités par une bouffée d'air impalpable pour moi ; ils ondoyèrent jusqu'à ce que son collier fût en place. Les étranges cheveux d'Aphéta ne s'agitaient pas comme ceux d'une femme de Teur, mais se dressaient comme une bannière.

Cette obscurité était le vide ; cependant il s'éleva tandis que je m'avançais, comme s'il sentait mon approche, devant une sphère avant que je l'atteignisse.

Je voulus m'arrêter.

L'instant suivant Gunnie était à mon côté et, se débattant, me saisit le bras. La sphère était comme un mur. En son centre, exactement comme je l'avais vu représenté à bord, se trouvait le vaisseau.

J'ai écrit que je cherchai à m'arrêter. C'était difficile, et je ne tardai pas à ne plus pouvoir résister. Peut-être ce vide possédait-il quelque pouvoir d'attraction comme un monde. Ou peut-être était-ce la pression de l'air sur celui m'enveloppant qui était si forte que j'étais poussé en avant.

À moins que le vaisseau n'ait eu une sorte de prise sur nous. Si j'osais, je dirais que mon destin me tirait ; mais Gunnie ne subissait pas l'impact d'un destin semblable, même si, peut-

être, son destin tout à fait différent du mien était ce qui la poussait vers le même lieu. Car si ce n'était que le vent, ou l'aveugle appétit de la matière pour la matière, comment se faisait-il qu'Aphéta ne fût pas entraînée avec nous ?

Je te laisse le soin, lecteur, d'expliquer ces choses. Emporté étais-je, et Gunnie avec moi ; je la voyais voler dans le vide derrière moi, se contorsionnant et tourbillonnant comme se contorsionne et tourbillonne l'univers, je la voyais comme une feuille morte emportée par une bourrasque d'automne pourrait en voir une autre. Quelque part derrière ou devant nous, au-dessus ou au-dessous de nous, se trouvait un cercle de lumière tournant frénétiquement sur lui-même, quelque chose comme une lune, si l'on peut concevoir une lune d'un tel éclat. Gunnie passa une ou deux fois devant avant de se perdre à nouveau dans l'obscurité cloutée de diamants. (Et une fois il me sembla – et j'ai toujours la même impression lorsque j'évoque ce souvenir – que je vis le visage d'Aphéta se pencher de cette lune.)

Une furieuse culbute de plus, et ce ne fut pas Gunnie que je perdis de vue, mais ce rond d'une éclatante blancheur, au milieu du scintillement de milliards de soleils. Gunnie n'était pas loin, et je la vis qui tournait la tête pour me regarder.

En revanche, le vaisseau était également bien visible ; de fait, il se trouvait si près que j'apercevais un marin ici et là dans le gréement. Peut-être tombions-nous toujours. Nous nous déplacions certainement à une grande vitesse, car le vaisseau lui-même devait foncer d'un monde à l'autre. Vitesse qui restait cependant invisible comme s'évanouit le vent quand un chébec élancé fuit grand largue la tempête qui monte sur un océan de Teur. Nous dérivions si lentement que si je n'avais pas éprouvé une confiance absolue en Aphéta et dans les hiérarques, j'aurais redouté de ne jamais atteindre le vaisseau et de nous voir perdus pour toujours dans cette nuit sans fin.

Il n'en fut rien. Un marin nous repéra et nous le vîmes bondir de l'un à l'autre de ses camarades avec des gestes de la main jusqu'à ce qu'il fût assez près pour que se touchent leurs manteaux d'air et qu'ils puissent parler.

Un homme chargé d'un fardeau grimpa alors sur le mât le plus proche de nous ; par une série de sauts habiles il gagna la vergue la plus haute et là prit un arc et une flèche dans son sac. Il tendit l'arc et envoya dans notre direction sa flèche qui traînait derrière elle un interminable fil d'argent, aussi fin que du fil à relier.

La flèche passa entre Gunnie et moi, et je désespérai d'attraper la ligne ; mais Gunnie eut plus de chance, et lorsqu'elle l'eut prise et eut remonté une partie de la distance qui la séparait du vaisseau, elle lui donna un effet de coup de fouet ; si bien qu'une onde courut d'elle jusqu'à moi comme une chose vivante, passant assez près pour que je puisse m'en saisir.

Je n'avais guère aimé le vaisseau en tant que passager et marin, mais maintenant la seule idée d'y retourner m'emplissait de joie. Certes je n'ignorais pas que ma tâche était loin d'être accomplie, que le Nouveau Soleil ne viendrait que si j'agissais pour cela ; et qu'en l'amenant, je serais responsable des destructions qu'il entraînerait, aussi bien que de la renaissance de Teur. C'est ainsi que tout homme ordinaire qui donne un fils au monde doit se sentir responsable des douleurs de sa femme et peut-être de sa mort ; c'est à juste titre qu'il redoute qu'à la fin le monde ne le condamne avec un million de langues.

J'avais beau savoir tout cela, en mon cœur je pensais qu'il n'en était pas ainsi : je me disais, moi qui avais tellement voulu réussir et tendu tous mes efforts vers le succès, que j'avais échoué ; et qu'il me serait maintenant permis de faire valoir mes droits sur le Trône du Phénix, comme je l'avais fait en la personne de mon prédécesseur, de m'y asseoir de nouveau et de jouir de l'autorité et du luxe qui s'y trouvaient attachés ainsi, plus que tout, que du plaisir de rendre la justice et d'attribuer les récompenses, plaisir qui est la satisfaction ultime du pouvoir. Et tout cela en étant enfin libéré de mon désir inassouvisable pour la chair des femmes, désir qui avait été source de tant de souffrances pour moi et pour elles.

Ainsi mon cœur bondissait-il de joie tandis que je descendais vers cette titanique forêt de mâts et de vergues, vers ces immenses voiles d'argent, de cette joie qu'aurait un marin naufragé à poser le pied sur une côte hospitalière fleurie, aidé à

toucher terre par des mains amicales ; enfin debout sur la vergue avec Gunnie, j'embrassai le marin comme j'aurais pu embrasser Dotte ou Roche avec, j'en suis sûr, le large sourire d'un fou sur les lèvres, et je bondis vers le pont en sautant de galhaubans en vergue avec lui et ses camarades, faisant preuve d'autant de prudence qu'eux, comme si tout le bonheur sauvage que j'éprouvais ne se concentrât pas dans mon cœur, mais dans mes bras et mes jambes.

Ce n'est que lorsque, d'un dernier bond, je touchai le pont que je découvris que ces réflexions n'étaient pas de simples métaphores oiseuses. Ma jambe endommagée, elle qui m'avait tant fait souffrir lorsque j'étais redescendu de la mâture après avoir jeté dans l'espace le coffret de plomb qui contenait les minutes de mon ancienne vie, non seulement ne me faisait plus mal, mais paraissait aussi solide que l'autre. Je fis courir ma main du haut de ma cuisse au genou (si bien que Gunnie et les autres marins qui s'étaient rassemblés autour de nous crurent que je m'étais fait mal) et découvris que les muscles y étaient aussi abondants et solides que sur l'autre.

Je bondis alors de joie et, laissant le pont et les autres loin en dessous de moi, je tournai sur moi-même une douzaine de fois, comme un parieur fait tournoyer une pièce. Mais je revins calmé vers le pont, car, dans mes pirouettes j'avais vu une étoile plus brillante que les autres.

## CHAPITRE XXIV

### Le capitaine

On nous emmena rapidement à l'intérieur. À dire la vérité, je me sentais assez soulagé. C'est difficile à expliquer, au point que je suis tenté de passer cela sous silence. Ou plutôt, l'expliquer serait facile, si vous étiez aussi jeune que vous l'avez été autrefois.

Un enfant dans son berceau ignore tout d'abord la distinction entre son corps et les montants de bois qui l'entourent ou les haillons sur lesquels il est couché. Ou si l'on préfère, son corps lui est aussi étranger que le reste. Il découvre un pied et s'émerveille en se rendant compte que quelque chose d'aussi bizarre fait partie de lui.

Ainsi en allait-il de moi. J'avais vu l'étoile ; et en la voyant, aussi immensément loin qu'elle fût, j'avais su qu'elle était une région de moi-même, aussi absurde que le pied du bébé, aussi mystérieuse que l'est son génie pour quelqu'un qui vient seulement de le découvrir. Je ne dis pas que ma conscience, ou qu'une conscience, se trouvait dans l'étoile ; à cette époque, du moins, ce n'était pas le cas. J'avais cependant conscience d'exister en deux points, comme un homme qui se tient dans la mer, de l'eau jusqu'à la taille, et pour lequel vagues et vent sont en quelque sorte semblables, dans la mesure où ils sont deux éléments d'un même ensemble, celui de la totalité de son environnement.

C'est ainsi que je marchais entre Gunnie et les marins, plein de joie, la tête haute. Mais je restai silencieux et n'enlevai mon

collier que lorsque j'eus remarqué que les autres venaient de le faire.

Quel choc affligeant ressentis-je alors ! L'air de Yesod, auquel il ne m'avait fallu qu'une journée pour m'habituer, s'évapora ; et une atmosphère semblable à celle de Teur (quoique de qualité inférieure) se précipita dans mes poumons. Le premier feu doit avoir été allumé à une époque d'une inconcevable ancienneté. À cet instant, je me sentis comme doit se sentir un vieillard à la fin de ses jours, quand plus personne, sauf lui et quelques anciens, ne se souvient de la brise pure des matins de jadis. Je regardai Gunnie et vis qu'elle aussi m'observait. Chacun de nous savait ce que l'autre ressentait, bien que nous n'en parlâmes pas, ni sur le moment ni plus tard.

Pendant combien de temps nous arpentaimes le labyrinthe de passages et de coursives du vaisseau, je ne saurais le dire. J'étais trop enfoncé dans mes propres pensées pour compter mes pas ; et il me semblait que bien que le temps qui existait sur le vaisseau ne fût pas différent de celui de Teur, celui de Yesod, en revanche, était différent – à la fois étiré jusqu'aux frontières d'Éternité et bref comme un clin d'œil. Perdu dans mes songes j'avançai sans prêter attention à l'itinéraire. Au bout d'un moment, je me rendis cependant compte que la plupart des marins avaient disparu pour être remplacés par des hiérodules portant des masques humains. Je m'étais tellement perdu dans mes spéculations chimériques que je crus même un instant que ceux que j'avais pris pour des marins étaient déjà des hiérodules, et que Gunnie les avait reconnus comme tels depuis le début ; mais lorsque j'évoquai le souvenir précis de notre arrivée sur le pont, je m'aperçus que c'était faux, si agréable que fût cette idée. Dans notre univers minable de Briah, l'extravagance et la vérité ne font pas bon ménage. Les marins s'étaient tout simplement éclipsés discrètement, et les hiérodules, plus grands et vêtus avec infiniment plus de recherche, avaient pris leur place.

Je commençais à peine de les étudier lorsque nous fîmes halte devant une grande porte à double battant qui me rappelait beaucoup celle que j'avais franchie avec Gunnie et Aphéta, une veille auparavant, sur Yesod. Celle-ci, cependant, n'eut pas

besoin d'un coup d'épaule pour s'ouvrir ; les battants s'écartèrent d'eux-mêmes avec lenteur et lourdeur, révélant une impressionnante perspective d'arches marmoréennes – chacune haute d'au moins cent coudées – sur lesquelles jouaient des lumières comme on n'en a jamais vu sur une planète en orbite autour d'une étoile : tour à tour d'argent, d'or et de beryl, et lançant des éclairs comme si l'air lui-même contenait des grenades éclatées de trésors.

Gunnie et les matelots restants reculèrent de frayeur devant ce spectacle, et les hiérodules durent se fâcher et même les pousser pour leur faire franchir le seuil ; pour ma part, j'avancai volontiers, croyant reconnaître là, après ces années passées sur le Trône du Phénix, les pompes et l'apparat avec lesquels nous autres, souverains, intimidons le peuple pauvre et ignorant.

La porte se referma bruyamment derrière nous. J'attirai Gunnie vers moi et lui dis du mieux que je pus qu'il n'y avait rien à craindre, ou du moins que je croyais qu'il en était ainsi, et que si jamais quelque danger se présentait, je ferais tout ce qui serait en mon pouvoir pour la protéger. Le marin qui nous avait lancé la ligne (l'un de ceux qui étaient restés avec nous) m'entendit et remarqua : « La plupart de ceux qui entrent ici n'en ressortent pas. Ce sont les quartiers du capitaine. »

Lui-même ne semblait pas effrayé pour autant, et je lui en fis l'observation.

« Je suis le mouvement, moi. Un homme ne doit pas oublier que la plupart de ceux qui sont envoyés ici le sont pour être punis. Une ou deux fois, elle a fait l'éloge d'un homme ici, au lieu de le faire devant ses camarades. Ils sont revenus, je crois. Ne rien avoir à cacher fait plus que du vin brûlé pour rendre un homme courageux, vous verrez. Comme ça, il peut suivre le mouvement.

- Voilà une excellente philosophie, dis-je.
- C'est la seule que je connaisse ; pour moi, il est donc facile de m'y tenir.
- Sévérian, dis-je en lui tendant la main.
- Grimkeld. »

J'ai de grandes mains, mais la paluche qui vint se refermer sur la mienne était plus grande encore, et dure comme du bois. Un instant, nous testâmes notre poigne.

Le martèlement de nos pieds s'était transformé en une musique solennelle, à laquelle s'étaient joints des instruments qui n'étaient ni des trompettes, ni des ophicléides, ni rien que je connaissais. Comme nos mains s'écartaient, l'étrange musique atteignit un crescendo, les voix d'or de gorges invisibles s'interpellant mutuellement.

Immédiatement, tout le monde se tut. Une géante ailée apparut, aussi soudainement que l'ombre d'un oiseau, mais aussi haute que les grands pins de la Nécropole.

Tous les hiérodules s'inclinèrent aussitôt, imités par Gunnie et *moi* l'instant suivant. Les marins qui nous avaient accompagnés manifestèrent leur respect en retirant leur bonnet, en courbant la tête et en se touchant le front, ou encore en s'inclinant avec moins de grâce mais encore plus d'abjection.

Si la philosophie de Grimkeld l'avait protégé de la peur, ma mémoire avait rempli le même office pour moi. Tzadkiel, j'en avais la certitude, avait été notre capitaine lors du voyage aller. Et j'étais également certain qu'il était encore capitaine pour le retour ; sur Yesod, j'avais appris à ne pas le redouter. Mais à ce moment-là je regardai dans les yeux de Tzadkiel, et vis aussi ceux qui étoilaient ses ailes. Je compris que j'étais bien fou.

« Quelqu'un de grand se trouve parmi vous », dit-elle. Sa voix était le chant de cent cithares, ou le ronronnement du smilodon, le félin qui tue un taureau comme un loup égorgé un mouton. « Qu'il s'avance. »

Ce fut l'une des choses les plus difficiles que j'ai faites de ma vie, mais j'avançai d'un pas, comme elle l'avait demandé. Elle me prit comme une femme soulèverait un chiot et me garda dans ses deux mains en coupe. Son souffle était la brise de Yesod, que je croyais ne jamais sentir à nouveau.

« D'où vient donc tant de pouvoir ? » Ce n'était qu'un murmure, mais il me parut fracassant au point de risquer d'ébranler toute la structure du vaisseau.

« De vous, Tzadkiel, répondis-je. J'ai été votre esclave en un autre temps.

— Dis-moi. »

J'essayai de m'exécuter et découvris, j'ignore comment, que chacun des mots que je proférais véhiculait le sens de mille autres, si bien que lorsque je disais *Teur*, les continents étaient là, avec les océans, les îles et le ciel indigo sous la gloire du vieux soleil régnant au milieu de son anneau d'étoiles. Au bout de cent de ces mots, elle en savait davantage sur notre histoire que ce que je savais en connaître ; et j'avais atteint le moment où le père Inire et moi-même nous nous étions embrassés, puis où j'étais monté sur la navette des hiérodules qui devait m'amener sur ce vaisseau, le vaisseau du hiérogrammate, le vaisseau de Tzadkiel, même si alors je l'ignorais. Cent mots de plus, et tout ce qui s'était passé sur le vaisseau et à Yesod se retrouva chatoyant dans l'air entre nous.

« Tu as subi des épreuves, dit-elle. Si tu le souhaites, je peux te donner ce qui te permettra d'oublier tout cela. Tu apporteras tout de même le Nouveau Soleil à ton monde, mais seulement par instinct. »

Je secouai la tête. « Je ne veux pas oublier, Tzadkiel. Je me suis trop souvent vanté de ne rien oublier ; oublier — ce qui m'est arrivé une ou deux fois — me paraît une sorte de mort.

— Dis plutôt que mourir est se souvenir. Mais même la mort peut être miséricordieuse, comme tu l'as appris au bord du lac. Préfères-tu que je te dépose ?

— Je suis votre esclave, comme je l'ai dit. Votre volonté est la mienne.

— Et si ma volonté était de te laisser tomber ?

— Alors votre esclave chercherait tout de même à vivre, afin que *Teur* puisse aussi vivre. »

Elle sourit et ouvrit les mains. « Tu as déjà oublié le peu de risque qu'il y a à tomber ici. »

Effectivement, je l'avais oublié et éprouvai un instant de terreur ; mais il aurait été plus dangereux de tomber d'un lit sur *Teur*. Je me posai sur le sol des quartiers de Tzadkiel aussi légèrement qu'une fleur de chardon.

Même ainsi, il me fallut encore un petit moment pour me remettre et remarquer que les autres avaient disparu ; je me trouvais seul face à Tzadkiel. Elle avait dû voir mon regard, car

elle murmura : « Je les ai renvoyés. L'homme qui vous a lancé la corde sera récompensé, comme la femme qui a combattu pour toi quand les autres étaient prêts à te massacer. Mais il est probable que tu ne reverras ni l'un ni l'autre. »

Elle avança la main droite vers moi et la posa sur le sol à mes pieds. « Il est bien pratique, reprit-elle, que mon équipage me croie immense et ne se doute pas que je circule souvent au milieu de lui. Mais tu en sais trop sur moi pour être trompé ainsi, et tu mérites trop, de toute façon, pour être trompé. Il serait plus pratique pour nous d'être de tailles similaires. »

C'est à peine si j'entendis les derniers mots. Il se produisait quelque chose de tellement étonnant que toute mon attention était captée. La première phalange de son index se transformait en un visage, et ce visage était celui de Tzadkiel. L'ongle se divisa et de la deuxième phalange, le bas de celle-ci devenant des genoux. Le doigt s'écarta d'un pas du reste de la main, tandis que lui poussaient des bras et des mains ainsi que des ailes mouchetées d'yeux. Et derrière, la géante s'évanouit comme une flamme que l'on souffle.

« Je vais te conduire jusqu'à ta suite », me dit Tzadkiel, maintenant un peu plus petite que moi.

Je voulus m'agenouiller, mais elle me releva.

« Viens. Tu es fatigué. Plus que tu ne crois. Ce n'est pas étonnant. Tu trouveras un bon lit là-bas. On te servira tes repas quand tu le voudras. »

Je réussis à glisser : « Mais si jamais on vous voit...

— Personne ne nous verra. Il y a sur ce vaisseau des passages que je suis la seule à utiliser. »

Alors qu'elle parlait encore, un pilastre pivota et s'écarta du mur. Par l'ouverture qui venait de se révéler, elle me conduisit dans la pénombre d'un corridor. Je me souvins alors de ce que m'avait dit Aphéta : qu'elle et les siens voyaient dans l'obscurité ; mais Tzadkiel ne produisait aucune pulsation lumineuse, et je n'étais pas assez fou pour imaginer un instant qu'elle partagerait avec moi le lit dont elle avait parlé. Après ce qui me parut une longue marche, l'aube apparut – collines basses s'effaçant devant le vieux soleil – et j'eus l'impression d'être tout à fait ailleurs que dans un corridor. Un vent frais

agitait l'herbe. Comme le ciel s'éclaircissait, j'aperçus une boîte sombre placée devant nous dans le sol. « Voilà ta suite, me dit Tzadkiel. Fais attention. Nous devons passer par là. »

Je posai le pied sur quelque chose de doux. Puis je fis un deuxième pas, et au troisième touchai un sol. De la lumière inonda la pièce, bien plus grande que l'ancienne suite autarchique et avec une forme étrange. La prairie matinale d'où nous étions venus n'était plus qu'un tableau sur le mur, derrière nous, et les marches, le dossier et le siège d'un long canapé. J'allai jusqu'au tableau et tentai de passer la main au travers, mais il m'offrit une solide résistance.

« Nous avons ce genre de choses au Manoir Absolu, dis-je. Je vois où le père Inire a pris modèle, bien que les nôtres ne soient pas d'une telle qualité.

— Monte en confiance sur ce siège, et tu pourras passer au travers, répondit Tzadkiel. C'est la pression du pied sur le dossier qui dissout l'illusion. Maintenant je dois partir, et tu dois te reposer.

— Attendez, je vous en prie. Je ne serai pas capable de dormir tant que vous ne m'aurez pas dit...

— Quoi ?

— Je n'ai pas de mots. Vous étiez un doigt de Tzadkiel. Et maintenant vous êtes Tzadkiel.

— Tu sais pourtant que nous avons le pouvoir de nous transformer ; ton moi plus jeune m'a rencontré dans l'avenir, comme tu me l'as dit il y a un instant. Les cellules de notre corps changent, comme celles de certaines créatures marines de Teur que l'on peut passer de force à travers un crible et réunir à nouveau. Qu'est-ce qui m'empêche donc de me miniaturiser et de me couper de la partie ancienne ? Je suis un atomos de ce genre ; quand je me réunis, mon moi le plus grand saura ce que j'ai appris entre-temps.

— Mais votre grand moi m'a tenu dans les mains et ensuite s'est évanoui comme un rêve.

— Votre race marche comme des pions. Vous ne savez vous déplacer que vers l'avant, ou alors, si vous reculez, c'est pour recommencer la même chose. Mais sur l'échiquier, il y a d'autres pièces que les pions. »

## CHAPITRE XXV

### Passion, passage et dépassement

L'épuisement a des effets étranges sur l'esprit. Une fois seul dans ma suite, je n'eus qu'une pensée en tête : ma porte n'était plus gardée. Pendant tout le temps de mon autarchie, il y avait eu en permanence des sentinelles à ma porte, habituellement des prétoriens. Je parcourus plusieurs pièces à leur recherche, pour vérifier leur absence ; mais lorsque j'ouvris enfin ma porte, des brutes à demi humaines coiffées d'un casque grotesque bondirent au garde-à-vous.

Je refermai, me demandant si elles avaient pour mission de tenir les gens à l'écart ou de m'empêcher de sortir ; et je perdis encore quelques instants à chercher un moyen d'éteindre la lumière. J'étais cependant trop recru de fatigue pour m'acharner bien longtemps. Laissant tomber mes vêtements sur le sol, je m'allongeai en travers du grand lit. Et tandis que mes pensées dérivaient vers cet état brumeux que nous appelons le rêve, les lumières baissèrent et s'éteignirent.

Je crus entendre des bruits de pas, et pendant un temps qui me parut interminable je luttai pour m'asseoir. Mais le sommeil m'écrasait contre le matelas et m'y maintenait avec autant d'efficacité qu'une drogue. Finalement, mon visiteur s'assit à côté de moi et sa main dégagea les cheveux de mon front. Je sentis son parfum et l'attirai à moi.

Des boucles vinrent caresser ma joue pendant que nos lèvres se joignaient.

Quand je m'éveillai, je sus que j'avais été avec Thécle. Elle n'avait pas parlé et je n'avais pas vu son visage, et pourtant j'en

étais absolument sûr. Étrange, impossible, merveilleux, me disais-je en moi-même ; c'était néanmoins ainsi. Personne, dans cet univers ou un autre, n'aurait pu me tromper aussi longtemps en de tels moments d'intimité. Mais ce n'était pas, sûrement pas, complètement à exclure. Les enfants de Tzadkiel, ses simples petits enfants, ceux qu'elle couvait sur Yesod, son monde, avaient ramené Thécle avec les autres pour combattre les marins. Il devait être possible à Tzadkiel de la ramener une fois de plus.

Je me mis brusquement sur mon séant et me tournai pour vérifier s'il ne restait pas quelque trace de son passage – un cheveu ou un bouton de fleur écrasé sur l'oreiller. J'aurais toujours chéri (me dis-je) un tel témoin. La fourrure inconnue dont je m'étais recouvert ne faisait aucun pli. Rien n'indiquait qu'un autre corps s'était allongé auprès du mien.

Quelque part dans ces laborieux écrits que j'ai assemblés dans le belvédère du Manoir Absolu et que je devais recopier à bord de ce vaisseau à une date inconnue de cet avenir devenu mon passé, j'ai dit que je m'étais rarement senti seul, en dépit de l'impression que je devais donner au lecteur. Je te dois bien, si jamais tu lis aussi ceci, d'avouer que je me sentais seul, que je me savais seul, alors que j'étais, selon le terme que mon prédécesseur faisait employer par ses écuyers, légion.

J'étais ce prédécesseur, et seul, et ses prédécesseurs ; chacun aussi solitaire que devront l'être tous les souverains jusqu'à ce que Teur connaisse des jours meilleurs – ou plutôt des hommes et des femmes meilleurs. J'étais aussi Thécle, Thécle songeant à une mère et une sœur qu'elle ne reverrait jamais, ainsi qu'au jeune bourreau qui avait pleuré pour elle lorsqu'elle n'avait plus de larmes à verser sur elle-même. Plus que tout j'étais Sévérian, et épouvantablement seul, comme doit l'être le dernier homme d'un bateau démâté quand il rêve à des amis et s'éveille pour se retrouver aussi solitaire que toujours et qu'il va sur le pont, peut-être, pour observer les étoiles peuplées et les lambeaux de voile qui ne lui permettront jamais de les retrouver.

Cette angoisse me saisit, alors même que je voulais en rire. J'étais seul dans la grande suite que Tzadkiel m'avait attribuée. Je n'entendais personne ; et il me semblait possible, comme

semble possible au moment du réveil toutes les choses délirantes que nous avions rêvées, qu'il n'y eût personne à entendre, que Tzadkiel, pour quelque insondable raison, eût fait le vide sur le vaisseau pendant mon sommeil.

Je pris un bain dans le balnéarium, et étrillai le visage étonnamment dépourvu de cicatrices qui me regardait dans le miroir, tout en tendant l'oreille pour des bruits de pas. Mes vêtements étaient déchirés, et dans un tel état de crasse que j'hésitai à les remettre. La garde-robe contenait des habits de toutes sortes de couleurs et de formes et, en particulier, de ces effets qui peuvent s'adapter sans difficulté sur un corps masculin ou féminin ainsi qu'à tous les gabarits ; et cela, dans les matières les plus somptueuses. Je sélectionnai un pantalon lâche de couleur sombre que l'on retenait à la taille à l'aide d'une écharpe rousse, une tunique à grandes poches ouverte au cou et une cape en véritable fuligine de cette guilde dont je suis encore officiellement grand-maître, à l'ourlet de brocart bariolé. Ainsi arrangé, je sortis finalement de la suite, et fus de nouveau salué par les monstrueux ostiaires.

Je n'avais pas été abandonné, et cette angoisse m'avait presque complètement quitté pendant que je m'habillais ; mon esprit s'attarda cependant sur cette idée tandis que je parcourais la vaste et longue coursive ; et de la Thécle de rêve qui m'avait ravi puis déserté, je passai à Dorcas, à Aghia, à Valéria et finalement à Gunnie, que j'avais été fort content de prendre pour amante tant qu'elle pouvait m'être utile et que je n'avais personne d'autre sous la main, et dont j'avais accepté d'être séparé sans un mot de protestation lorsque Tzadkiel m'avait dit l'avoir renvoyée avec les autres marins.

Tout au long de ma vie, j'ai eu bien trop tendance à abandonner sans scrupule des femmes qui pouvaient prétendre à davantage de loyauté de ma part : Thécle, bien sûr, jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour faire autre chose qu'adoucir sa fin ; et après Thécle, Dorcas, Pia, Daria, et enfin Valéria. Sur ce vaste vaisseau, je semblais prêt à en faire autant une fois de plus, et je me résolus à lutter contre cette tentation. Je chercherais Gunnie, je la trouverais où qu'elle fût, et je la prendrais dans ma suite jusqu'à ce que nous ayons regagné Teur où elle pourrait

retourner, si elle le voulait, à son village de pêcheurs et auprès des siens.

Ainsi déterminé j'avançais à grand pas, et ma jambe nouvellement rétablie me permettait de marcher au moins aussi rapidement que le jour où je m'étais engagé sur la Voie d'Eau qui longe Gyoll ; mais mes pensées ne tournaient pas seulement autour de Gunnie. J'avais conscience de la nécessité de prendre en note les détails de mon environnement et de la direction suivie, car rien n'aurait été plus facile que de se perdre sur cet immense vaisseau, comme cela m'était arrivé à plusieurs reprises lors du voyage à Yesod. J'avais également conscience d'autre chose, d'un point de lumière brillante qui paraissait infiniment loin, et cependant immédiat.

Que l'on me permette d'avouer ici que je le confondis même avec le globe d'obscurité qui s'était transformé en un disque de lumière lorsque Gunnie et moi étions passés au travers. Certes, il est impossible que la Fontaine Blanche qui a sauvé et détruit Teur, que le geyser rugissant qui recrache des gaz bruts venus de nulle part, soit le portail que nous franchîmes.

En vérité, j'ai toujours trouvé cela impossible dans la journée, étant occupé de ce monde qui aurait péri sans le Nouveau Soleil ; mais parfois, je me pose la question. Ne se peut-il que Yesod, vu de notre univers, ne soit aussi différent du Yesod vu de l'intérieur qu'un homme vu de l'extérieur est aussi différent de l'image qu'il a de lui-même ? Il m'arrive souvent de faire preuve de folie et parfois de faiblesse ; je suis seul et effrayé, et trop enclin à la passivité de ma bonne nature et trop prêt comme je l'ai dit, à abandonner mes plus proches amis pour me lancer à la poursuite d'un idéal. Et cependant, j'en ai terrifié des millions.

Ne se peut-il qu'en fin de compte la Fontaine Blanche soit la fenêtre qui donne sur Yesod ?

La coursive tournait d'un côté et de l'autre ; et, comme je l'avais déjà observé auparavant, je remarquai que si elle m'avait paru quelconque à hauteur de la suite et de ses environs immédiats, la partie qui s'étendait devant moi et celle qui s'étendait derrière devenaient de plus en plus étranges sous mes yeux, pleines de brumes et de lumières mystérieuses.

Finalement il me vint à l'esprit que le vaisseau se transformait pour moi au fur et à mesure que je passais et redevenait ce qu'il était pour son propre usage une fois que je m'étais éloigné, de même qu'une mère se consacre à son enfant quand celui-ci est présent, employant les mots les plus simples et jouant aux jeux les plus enfantins, mais peut écrire une épopee ou divertir un amant à un autre moment.

Le vaisseau n'était-il pas, en fait, une entité vivante ? Qu'une telle chose fût possible, je n'en doutais pas ; mais je n'avais guère rencontré d'éléments qui le laissaient supposer, et dans ce cas, pourquoi aurait-il eu besoin d'un équipage ? Les manœuvres auraient été plus faciles à accomplir, et ce que Tzadkiel avait dit la veille (reconnaissant que le temps pendant lequel j'avais dormi avait été la nuit) suggérait un mécanisme plus simple. Si l'on pouvait pénétrer dans le tableau d'une simple pression du pied sur le dossier du siège, n'était-il pas possible que la lumière de ma chambre s'éteignît graduellement une fois que la pression de mes pieds ne se faisait plus sentir sur le sol ? Que ces coursives prométhéennes prissent des formes différentes sous mes pas ? Je résolus d'utiliser ma jambe guérie pour en avoir le cœur net.

Sur Teur, je n'aurais pu le faire ; mais sur Teur, un vaisseau de cette taille se serait écroulé sous son propre poids. En revanche, ici, où j'avais déjà été capable de courir et même de sauter, j'étais maintenant en mesure de filer plus vite que le vent. Je fonçai ; en atteignant le tournant suivant, je bondis et me poussai du pied contre la paroi, ce qui me propulsa dans la coursive à la façon dont je m'étais déplacé dans le gréement.

Instantanément, je quittai les lieux que je connaissais et me retrouvai au milieu d'angles surnaturels et de mécanismes fantomatiques, où des lumières bleu-vert filaient comme des comètes et où les passages se tordaient comme des intestins de lombrics. Mes pieds en frappèrent la surface, mais pas d'une bonne foulée ; ils étaient engourdis, et mes jambes comme les membres d'une marionnette une fois que le rideau est retombé. Je me retrouvai en train de culbuter dans la coursive, qui se réduisit à un point douloureusement lumineux allant en diminuant dans un champ de ténèbres absolues.

## CHAPITRE XXVI

### Gunnie et Burgundofara

Je crus tout d'abord que ma vision se brouillait. Je clignai des yeux, clignai encore ; mais les visages, tellement semblables, refusaient de ne redevenir qu'un. Je voulus parler.

« Tout va bien », me dit Gunnie. La femme la plus jeune, qui me semblait maintenant plutôt une sœur cadette qu'une jumelle, glissa une main sous ma tête et porta une tasse à mes lèvres.

Ma bouche était remplie de la poussière de la mort. Je bus l'eau avidement, la faisant rouler dans la bouche avant de l'avaler, sentant les tissus reprendre vie.

« Que s'est-il passé ? me demanda Gunnie.

— Le vaisseau change de forme. »

Les deux femmes acquiescèrent, mais sans comprendre.

« Il change pour s'accorder à nous, partout où nous allons. J'ai couru trop vite, ou bien je n'ai pas suffisamment touché le sol. » J'essayai de m'asseoir et y réussis, à mon propre étonnement. « Je suis arrivé à un endroit où il n'y avait aucun air ; simplement un gaz qui n'était pas de l'air, je crois. Peut-être un mélange pour des gens d'un autre monde, ou pour personne. Je ne sais pas.

— Peux-tu tenir debout ? » me demanda Gunnie.

J'acquiesçai ; mais si on s'était trouvé sur Teur, je serais tombé en essayant. Même sur ce vaisseau, où les chutes sont si lentes, les deux femmes durent me soulever et me soutenir comme si j'étais ivre mort. Elles étaient toutes les deux de la même taille (autrement dit presque aussi grandes que moi) avec

de grands yeux sombres et des visages agréables piqués de taches de rousseur sous une chevelure noire.

« Tu es Gunnie, marmonnai-je à l'intention de Gunnie.

— Nous le sommes toutes les deux, me corrigea la plus jeune. Je me suis engagée lors du dernier voyage. Elle est ici depuis beaucoup plus longtemps, je crois.

— J'ai fait beaucoup de ces voyages, confirma Gunnie. Dans le temps, c'est pour l'éternité, mais moins que rien. Le temps n'est pas ici celui avec lequel tu as grandi sur Teur, Burgundofata.

— Attendez, protestai-je. Il faut que je réfléchisse. Est-ce qu'il n'y a pas un endroit où se reposer par ici ? »

La jeune femme fit un geste en direction d'une arche qui s'ouvrait dans la pénombre. « Nous étions là. » À travers l'arche, j'aperçus de l'eau qui cascadaient et de nombreux sièges rembourrés.

Gunnie hésita, puis m'aida à m'y rendre.

De grands masques ornaient les parois élevées. Des larmes d'eau coulaient lentement de leurs yeux pour aller remplir des bassins calmes, sur le bord desquels étaient posées des tasses semblables à celle dans laquelle la plus jeune femme m'avait fait boire. Il y avait dans le coin opposé de la salle une écoutille inclinée ; à sa forme, je compris qu'elle donnait sur un pont.

Lorsqu'elles furent assises de chaque côté de moi, je leur dis : « Vous êtes donc toutes les deux la même personne ; c'est ce que vous dites – et je vous crois. »

Elles hochèrent la tête ensemble.

« Mais je ne peux pas vous appeler par le même nom. Comment dois-je faire ?

— Quand j'ai quitté mon village, à son âge, pour m'embarquer là-dessus, je ne voulais plus être Burgundofara, et j'ai donc demandé à ce qu'on m'appelle Gunnie. J'ai regretté de l'avoir fait, mais les marins auraient refusé de changer si je le leur avais demandé ; ils n'auraient fait que plaisanter là-dessus. Tu n'as donc qu'à m'appeler Gunnie. » Elle se tut et prit une profonde inspiration. « Et appelle celle que j'étais autrefois par mon ancien nom, si tu veux. Elle ne va pas en changer, maintenant.

— Très bien, dis-je. Peut-être existe-t-il une meilleure façon d'expliquer ce qui me gêne, mais je suis encore faible, et je n'arrive pas à penser assez clairement pour la trouver. Une fois, j'ai vu quelqu'un se lever d'entre les morts. »

Elles se contentèrent d'écarquiller les yeux ; j'entendis Burgundofara soupirer.

« Il s'appelait Apu-Punchau. Il y avait quelqu'un d'autre avec moi, un certain Hildegrin ; et ce Hildegrin voulait empêcher Apu-Punchau de retourner dans sa tombe.

— Était-ce un fantôme ? murmura Burgundofara.

— Pas du tout. Du moins, il ne me semble pas. Ou alors cela dépend de ce que l'on entend par fantôme. Je pense que c'était quelqu'un dont les racines dans le temps s'enfonçaient si profondément qu'il ne pouvait être complètement mort dans le nôtre, et peut-être dans aucun. Quoi qu'il en soit, je voulais aider Hildegrin parce que lui-même était au service de quelqu'un qui essayait de soigner l'une de mes amies... » Mes pensées, toujours désordonnées et sous l'effet de l'atmosphère mortelle de la coursive, s'acharnèrent sur cette question d'amitié. Jolenta avait-elle été réellement une amie ? Aurait-elle pu en devenir une si elle avait guéri ?

« Continue, m'invita Burgundofara.

— Je courus jusqu'à eux — jusqu'à Apu-Punchau et Hildegrin. Il se passa quelque chose ; on ne peut pas parler exactement d'une explosion, mais c'est à quoi cela faisait penser, ou à la foudre qui tombe, plus qu'à n'importe quoi d'autre. Apu-Punchau avait disparu et deux Hildegrin se tenaient devant moi.

— Comme nous.

— Non, le même Hildegrin deux fois. L'un qui se battait avec un esprit invisible et un autre qui se battait avec moi. Puis l'éclair a frappé, ou je ne sais quoi. Mais avant cela, avant même que j'aie vu les deux Hildegrin, j'ai vu le visage d'Apu-Punchau, et c'était le mien. Plus vieux, mais le mien.

— Tu avais raison de vouloir te reposer quelque part, observa Gunnie. Tu avais besoin de nous parler de ça.

— Ce matin, Tzadkiel, le capitaine, m'a donné une très belle cabine. Avant de ressortir je me suis lavé avec un rasoir qui s'y

trouvait. Le visage que j'ai vu alors dans le miroir m'a troublé, mais je sais maintenant à qui il appartient.

— Apu-Punchau ? suggéra Burgundofara.

— Le tien, dit Gunnie.

— Il y a quelque chose d'autre que je ne vous ai pas dit. Hildegrin a été tué par l'éclair. Je crois que j'ai compris cela plus tard et que je le comprends encore. Il y avait deux exemplaires de moi-même, et à cause de cela, également deux Hildegrin. Mais les Hildegrin avaient été créés par division, et un homme ne peut être divisé ainsi et continuer à vivre. À moins qu'une fois ainsi divisé il ne lui soit plus possible de se réunir, alors qu'il n'y avait de nouveau qu'un seul Sévérien. »

Burgundofara acquiesça. « Gunnie m'a dit ton nom. C'est un beau nom, comme une lame d'épée. » Gunnie la fit taire d'un geste.

« Et maintenant je suis ici, avec vous deux. À un seul exemplaire, il me semble. En voyez-vous deux ?

— Non, répondit Burgundofara. Mais ne vois-tu pas que c'est sans importance ? Si tu n'as pas encore été Apu-Punchau, tu ne peux pas encore mourir !

— Même moi j'en sais davantage sur le temps que cela. J'étais le futur Apu-Punchau d'une époque passée maintenant de dix ans. Le présent peut toujours changer son avenir. »

Gunnie secoua la tête. « Je crois que j'en sais davantage que toi sur le temps, même si c'est toi qui dois apporter le Nouveau Soleil et transformer le monde. Ce Hildegrin n'est pas mort il y a dix ans, pas pour nous ici. Lorsque tu retourneras sur Terre, tu peux très bien découvrir que c'était il y a mille ans, ou dans qui sait combien d'années dans l'avenir. Ici, ce n'est ni l'un ni l'autre. Nous sommes entre les soleils, et aussi entre les années, et c'est pourquoi il peut y avoir deux Gunnie sans danger pour personne. Ou une douzaine. »

Elle se tut. Gunnie s'était toujours exprimée avec lenteur, mais les mots sortaient maintenant de sa bouche comme rampent les survivants hors d'une coque naufragée. « Oui, je peux voir deux Sévérien, même s'ils sont tout ce dont je peux me souvenir. L'un est le Sévérien que j'ai un jour attrapé et

embrassé. Il est parti, mais c'était un bel homme, en dépit de son visage balafré et de sa patte folle. Et de ses cheveux gris.

— Il se rappelle ton baiser, dis-je. Il a embrassé beaucoup de femmes, mais il n'a pas souvent été embrassé lui-même.

— Et l'autre est le Sévérien qui était mon amant, lorsque j'étais jeune fille et venais de m'engager. C'est à cause de lui que je t'ai embrassé puis ai combattu pour toi plus tard, la seule personne réelle parmi les fantômes. J'ai frappé mes vieux compagnons pour toi, alors que je savais que tu ne te souvenais pas de moi. » Elle se leva. « Vous ignorez l'un et l'autre où nous nous trouvons.

— On dirait une sorte de salle d'attente, dit Burgundofara, mais personne ne semble l'utiliser.

— Je voulais parler de l'endroit où se trouve le vaisseau. Nous sommes à l'extérieur du cercle de Dis.

— Un homme qui connaissait beaucoup de choses sur l'avenir, dis-je, m'a déclaré un jour que la femme que je cherchais était au-dessus du sol. Je croyais qu'il voulait simplement signifier par là qu'elle était encore en vie. Le vaisseau s'est toujours trouvé à l'extérieur du cercle de Dis.

— Tu sais ce que je veux dire. Quand je suis montée à bord avec toi, je pensais qu'un long voyage nous attendait. Mais pourquoi auraient-ils fait ça — Aphéta et Zak ? Le vaisseau quitte l'éternité en ce moment et ralentit pour pouvoir être rejoint par la navette. Mais tant qu'il n'a pas ralenti, il n'est plus réellement un vaisseau, le savais-tu ? Nous sommes comme une onde, un cri se propageant dans l'univers.

— Non, je ne le savais pas. Et j'ai de la peine à le croire.

— Ce que l'on croit fait parfois une différence, répondit Gunnie. Mais pas toujours. C'est quelque chose que j'ai appris ici. Je t'ai dit une fois pour quelles raisons je continuais de naviguer, Sévérien. T'en souviens-tu ? »

Je jetai un coup d'œil à Burgundofara. « Je pensais que peut-être... »

Gunnie secoua la tête. « Pour être de nouveau ce que j'étais autrefois, oui, mais moi-même. Tu dois te rappeler ce que tu étais réellement lorsque tu avais son âge. Es-tu la même personne maintenant ? »

Aussi clairement que s'il s'était trouvé dans cette salle des larmes avec nous, je vis le jeune compagnon marcher à grands pas, sa cape de fuligine claquant derrière lui, la croix sombre de Terminus Est dépassant de son épaule gauche. « Non, admis-je. Je suis devenu un autre il y a longtemps, et encore un autre par la suite. »

Elle acquiesça. « C'est pourquoi je vais rester ici. Peut-être qu'ici, lorsque je ne serai plus qu'à un exemplaire, ça arrivera. Toi et Burgundofara vous retournerez sur Teur. »

Sur ces mots elle nous quitta. Je voulus me lever, mais Burgundofara m'obligea à me rasseoir, et j'étais trop faible pour résister. « Laisse-la partir, dit-elle. C'est quelque chose qui t'est arrivé déjà. Laisse Gunnie courir sa chance. » La porte se referma.

« Elle est toi, fis-je dans un hoquet.

— Alors laisse-moi courir la mienne. J'ai vu ce que je serai plus tard. Est-ce que c'est mal, lorsqu'on fait cela, de se sentir désolé pour soi-même ? » Il y avait des larmes dans ses yeux.

Je secouai la tête. « Si tu ne pleures pas pour elle, qui le fera ?

— Tu le fais bien, toi.

— Mais pas pour cette raison. C'était une véritable amie, et je n'en ai pas eu tant que cela.

— Je comprends maintenant pourquoi tous ces visages pleurent, remarqua Burgundofara. C'est une salle faite pour les larmes.

— Pour ceux qui viennent et s'en vont », murmura une nouvelle voix.

Je me tournai et vis deux hiérodules masqués ; mais comme je ne m'attendais pas à les voir, il me fallut un moment pour reconnaître Famulimus et Barbatus. C'était Famulimus qui venait de parler, et je poussai un cri de joie. « Mes amis ! Est-ce que vous nous accompagnez ?

— Nous sommes seulement venus pour vous amener ici, Sévérien. C'est Tzadkiel qui nous a envoyés, mais vous étiez parti. Dites-moi si nous nous reverrons.

— Bien des fois, répondis-je. Au revoir, Famulimus.

— Vous connaissez notre nature, c'est manifeste. Nous vous saluons donc, et vous souhaitons bonne chance. »

Barbatus ajouta : « Les écoutilles s'ouvriront lorsque Ossipago condamnera la porte. Avez-vous tous les deux vos amulettes d'air ? »

Je pris la mienne dans ma poche et la passai, imité aussitôt par Burgundofara.

« Eh bien, comme Famulimus, je vous salue », dit Barbatus ; puis il franchit le seuil et la porte derrière lui.

Les doubles battants, au fond de la salle, s'ouvrirent presque sur-le-champ. Les larmes des masques s'évanouirent dans leur chute, puis séchèrent complètement. Au-delà de la porte ouverte scintillait le rideau noir de la nuit, accroché d'étoile en étoile.

« Nous devons partir », dis-je à Burgundofara. Puis je me rendis compte qu'elle ne pouvait m'entendre et m'approchai suffisamment près d'elle pour pouvoir lui prendre la main, après quoi les paroles devinrent inutiles. Nous quittâmes le vaisseau ensemble et ce n'est que lorsque je m'arrêtai sur le seuil et me retournai pour le regarder une dernière fois qu'une idée me frappa : j'ignorai son nom véritable, et même s'il en possédait un. Et les trois des masques étaient les visages de Zak, de Tzadkiel et du capitaine.

La navette qui nous attendait était bien plus impressionnante que le petit véhicule qui nous avait permis de gagner la surface de Yesod. En fait elle était de la taille de celle qui m'avait transporté de Teur au vaisseau. Il était vraisemblable, pensai-je, que ce fût la même.

« Parfois ils viennent nettement plus près avec le grand », me confia le marin chargé de nous conduire, lorsque nous montâmes à bord. « Sauf qu'ils ne peuvent empêcher de se trouver placés entre les yeux de quelqu'un et quelques étoiles, dans l'affaire. C'est pourquoi vous passerez environ un jour avec nous. »

Je lui demandai de m'indiquer le soleil de Teur, ce qu'elle fit. Ce n'était qu'un point écarlate au-dessus du bastingage, et tous ses mondes, même Dis, restaient invisibles, sauf comme

d'infimes taches venant assombrir son visage boudeur lorsqu'ils passaient devant.

J'essayai de montrer la faible étoile blanche qui était une partie de moi ; mais le marin ne put la distinguer, et Burgundofara parut effrayée. Nous franchîmes bientôt le portail de la navette et pénétrâmes dans l'entrepont.

FIN LIVRE V-1